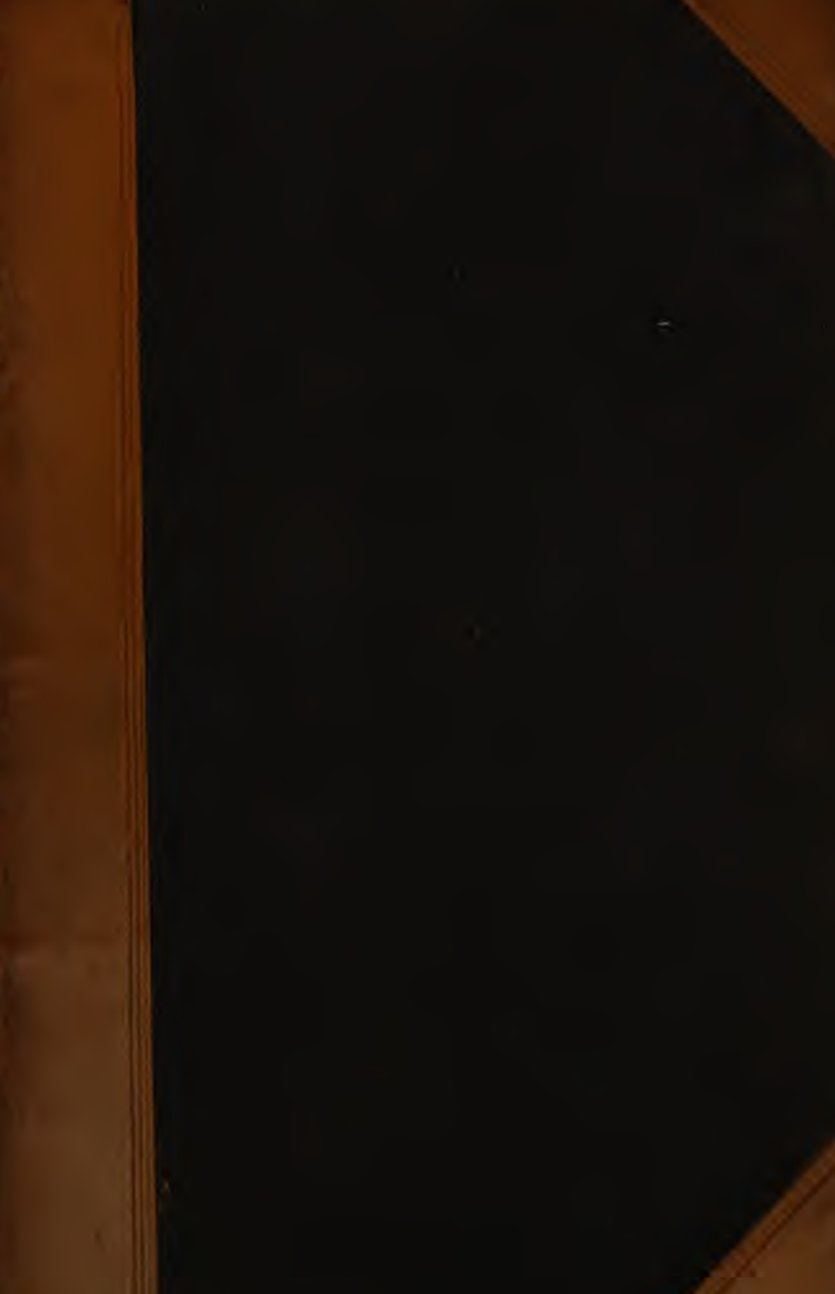
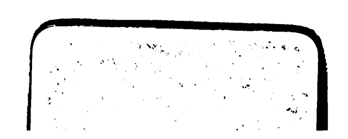




DANS LA PRAIRIE

DU MÊME AUTEUR.

Format grand in-18.

Au bord du lac	1 vol.
Au coin du feu	1 vol.
Chroniques de la mer	1 vol.
Confessions d'un ouvrier	1 vol.
En quarantaine	1 vol.
Histoire d'autrefois	1 vol.
Le foyer breton	2 vol.
Les clairières	1 vol.
Les derniers Bretons	2 vol.
Les derniers paysans	2 vol.
Contes et nouvelles	1 vol.
Pendant la moisson	1 vol.
Scènes de la chouannerie	1 vol.
Scènes de la vie intime	1 vol.
Sous les filets	1 vol.
Sous la tonnelle	1 vol.
Un philosophe sous les toits	1 vol.
Récits et souvenirs	1 vol.

SOUS PRESSE

Les soirées de Meudon	1 vol.
Sur la pelouse	1 vol.
La dernière étape	1 vol.
Scènes et récits des Alpes	1 vol.

Corbeil, typographie de Crété.

DANS

LA PRAIRIE

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

Nouvelle édition



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1856


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
26 FEB. 1944
OF OXFORD

A MADEMOISELLE

JULIE ROSSELET.

Vous avez souvent souhaité de voir réunis en volumes ces courts enseignements, dispersés ailleurs et destinés aux hommes de *bonne volonté* : écrits pour eux seuls, c'est à eux que je les offre de nouveau sous vos auspices. Puissent-ils y trouver ce que votre bienveillance a cru y voir, ce qu'y cherchait la stoïque

et douce amie dont la place reste toujours vide près de nous. En relisant ces récits, vous vous rappellerez, comme moi en les rassemblant, qu'elle aimait l'intention qui les avait inspirés, qu'elle en avait traduit plusieurs dans le doux langage de son Italie et qu'elle attendait avec impatience une publication que ce volume ne commence pas, mais continue (1).

Le succès qu'elle lui avait prédit est venu; quand elle n'était plus là pour en jouir, et comme pour nous faire sentir qu'elle ne manquait pas moins à nos joies qu'à nos afflictions!

Cependant, Dieu le sait! dans ma pensée je l'ai toujours associée à cette réussite! En Bretagne, j'ai vu, lorsque j'étais enfant, qu'à chaque festin de réjouissance on réservait la part des absents; j'ai respecté le vieil usage de ma province, et, à chaque éloge, à chaque en-

(1) Voyez le *Philosophe sous les toits; les Confessions d'un ouvrier; Sous la tonnelle*, etc.

couragement, pour la publication que je poursuis, j'ai fait, à l'amie qui n'était plus, sa juste part dans ce festin du cœur.

Accueillez donc ce volume autant comme un souvenir d'elle que comme un souvenir de moi. Emportez-le, cet été, dans votre vallée helvétique et, quand vous irez vous asseoir dans la prairie sous les touffes de saules, parcourez quelques-uns de ces récits jusqu'à ce que les souvenirs éveillés vous interrompent; alors vous marquerez la page avec une fleur de vos champs, vous refermerez le livre, et, au retour, si pendant une heure de solitude vous songez à le reprendre dans votre petite bibliothèque, la page et la fleur séchée vous rappelleront deux souvenirs pleins d'une triste douceur : celui de la patrie absente et de l'être aimé que nous avons perdu!

ÉMILE SOUVESTRE.

DANS LA PRAIRIE.

PREMIER RÉCIT.

LE BOSSU DE SOUMAK.

I

Au nord de l'Ecosse, et non loin des montagnes où la Dee prend sa source, se trouve un village nommé Soumak, qu'entourent de vastes terrains, aujourd'hui incultes pour la plupart.

Là vivait, il y a quelques années, un pauvre bossu appelé William Ross, et plus connu sous le nom de William le Laid. Il était maître d'école de Soumak; mais une douzaine d'enfants à peine suivaient ses leçons; car les habitants du village mé-

prisaient d'autant plus l'instruction, que William était le seul d'entre eux qui eût étudié. Or, comme la science n'avait pu lui procurer une position élevée, tous en avaient conclu qu'elle était inutile ; et l'on disait à Soumak, en forme de proverbe :

— Cela ne te servira pas plus que les livres de William le Laid.

Cependant ces moqueries n'avaient pu changer les goûts du maître d'école. Sans orgueil et sans ambition, il continuait à étudier, dans le seul but d'élever son intelligence et d'agrandir de plus en plus son âme. Il réussissait d'ailleurs, souvent à faire adopter d'utiles mesures, en poussant d'autres que lui à les conseiller ; et tout ce qui s'était accompli de bien à Soumak depuis, dix ans, était dû à son influence cachée.

Content d'aider ainsi au progrès, il supportait sans se plaindre le mépris qui lui était témoigné. C'était un de ces cœurs pleins de chaleur et de clémence qui, comme le soleil, éclairent tout autour d'eux sans s'inquiéter des injures, et qui trouvent, dans l'accomplissement même du devoir, l'encouragement et la récompense.

Il descendait un jour la colline, en lisant un nouveau Traité d'agriculture reçu de Bervic, lorsqu'il entendit derrière lui un bruit de pas et de voix : c'étaient James Atolf et Edouard Roslee qui regagnaient le village avec Ketty Leans.

Le bossu rougit et se rangea, car il savait que tous trois aimaient à le railler sans pitié ; mais la route était trop étroite pour qu'il pût les éviter. James fut le premier qui l'aperçut.

— Eh ! c'est William le Laid, dit-il avec ce rire insolent que donne la force lorsqu'elle n'est point modérée par la bonté ; il a encore le nez dans son grimoire.

— Je m'étonne toujours qu'un garçon si savant porte un habit si râpé, fit observer Edouard, qui, comme la plupart de ses pareils ne voyait d'autre but à la vie que la richesse.

— Oh ! William est un homme pieux et sans coquetterie, continua la jolie Ketty en penchant la tête d'un air moqueur.

— Je ne donnerais point mon petit doigt pour oute sa science, reprit James ; que ses livres lui

apprennent, s'ils le peuvent, à conduire, comme moi une charrue, pendant douze heures.

— Ou à se faire un revenu de trente livres sterling, continua Roslee.

— Ou à se moquer d'une vingtaine d'amoureux, ajouta Ketty.

Le maître d'école sourit.

— Les livres ne me donneront point la force de conduire douze heures votre lourde charrue, James, dit-il doucement au jeune laboureur, seulement ils m'apprendraient à en construire une moins pesante et plus utile; je vous en donnerai le modèle quand vous le voudrez. Je n'ai point trente livres sterling de revenu, monsieur Roslee; mais si je les avais, au lieu de les renfermer, je leur ferais rapporter un double intérêt, par des moyens honnêtes et faciles que je puis vous enseigner. Quant à vous, miss Leans, je lisais l'autre jour quelque chose de fort instructif pour les jeunes filles qui se moquent de vingt amoureux.

— Et qu'était-ce donc, s'il vous plaît, William?

— L'histoire d'un héron qui, après avoir dé-

daigné d'excellents poissons, se trouve trop heureux de souper avec une grenouille.

Les deux paysans se mirent à rire, et la jeune fille rougit.

— Les livres ne peuvent donner, il est vrai, ni la force, ni la richesse, ni la beauté, continua le bossu ; mais ils peuvent apprendre à se servir de ces dons du ciel. Ignorant, je n'aurais été ni moins faible, ni moins pauvre, ni moins laid, et je serais demeuré inutile. Profitez donc des avantages que Dieu vous a faits en y ajoutant ceux de l'instruction.

James haussa les épaules.

— Je comprends, dit-il; tu ressembles à ce marchand de vulnéraire venu l'an dernier, et qui vendait, disait-il, un remède à tous les maux. Tu voudrais nous faire acheter ta science, qui se trouverait, en définitive, n'être que de l'eau claire comme celle du charlatan ; mais je tiens que l'étude est chose bonne pour les bossus, qui ne peuvent faire autre chose. Quant à moi, j'en sais assez pour porter une barrique de bière sur mes épaules et abattre un taureau d'une seule main.

— Et moi, je crois pouvoir continuer de toucher mes rentes sans apprendre le latin, reprit Edouard; je ne vois donc que miss Leans...

— Mille grâces, interrompit celle-ci, on me trouve assez savante telle que je suis; et, à moins que M. William n'ait à me donner une nouvelle recette pour blanchir les dents ou empeser les fichus, je puis me passer encore de ses leçons.

— Adieu donc, William le Laid, reprit Atolf.

— Adieu, mon pauvre bossu, ajouta Roslce.

— Adieu, *magister*, dit la jeune coquette.

William salua de la tête, les laissa passer devant lui, et continua à descendre lentement la colline.

Les railleries qu'il venait de subir étaient si ordinaires, qu'il n'y pensa plus dès qu'il cessa de les entendre. Accoutumé à servir de jouet depuis son enfance, il s'était fait une cuirasse de la résignation et de l'étude. Chaque fois qu'un coup venait le frapper, il rentrait sa tête comme la tortue, et attendait que l'ennemi fût parti. Cette force d'inertie l'avait préservé de l'irritation et du désespoir. Ce qu'il avait en lui le consolait, d'ailleurs, de ce qui était au-dehors. Lorsque le froissement des hom-

mes le blessait, il se réfugiait dans ce monde des sentiments et des idées où tout est animé sans emportement, affectueux sans mollesse. Il appelait les intelligences d'élite de toutes les époques et de toutes les nations pour faire cercle autour de son âme; il les écoutait, il leur répondait, il vivait dans leur intimité. C'étaient là ses consolations et la source où il puisait son courage pour supporter les épreuves de la vie réelle.

Or ces épreuves étaient rudes et fréquentes; car la grossièreté des habitants de Soumak était passée en proverbe dans tout le pays. Retirés au pied des montagnes, sans communications avec les villes voisines, sans industrie et sans volonté d'en créer, ils étaient demeurés étrangers aux progrès qui s'étaient accomplis depuis deux siècles. Non que la nature eût été pour eux avare de richesses; leur campagne était fertile, leurs troupeaux nombreux: mais les chemins mêmes manquaient pour faire arriver les produits du canton jusqu'à Eosar et Bervic. Les hauts fonctionnaires chargés par le roi d'Angleterre de l'administration du pays désiraient depuis longtemps faire cesser un tel état de cho-

sés; ils décidèrent enfin que des routes seraient ouvertes.

A peine cette nouvelle fut-elle portée à Soumak que tout le village fut en émoi. Chacun raisonnait sur la nouvelle ordonnance, et la plupart y trouvaient à redire : l'un avait son champ traversé par la route projetée ; l'autre était forcé d'abattre quelques arbres ; un troisième, de déplacer son entrée. Mais ce fut bien autre chose quand Edouard Roslee apprit que chacun devrait contribuer au chemin par son travail ou son argent ! Dès lors il n'y eut plus qu'une opinion ; tout le monde le trouva inutile, nuisible même. On s'assembla en tumulte sur la place boueuse de l'église : Roslee déclara qu'il refuserait ses chevaux pour les charrois ; Atolf, qu'il briserait les os au premier collecteur qui oserait lui demander un shelling ; Ketty elle-même déclara qu'elle ne danserait avec aucun de ceux qui consentiraient à y travailler.

L'aubergiste, de son côté, qui avait le monopole des denrées qu'il allait seul vendre à Bervic, soutenait que si le nouveau chemin se faisait le pays serait ruiné : le tisserand ne trouverait plus à ven-

dre ses toiles, parce que la ville en fournirait de plus belles; le mercier aurait la concurrence des colporteurs, l'épicier celle des marchands forains. Avec la nouvelle route il n'y aurait plus de salut pour personne, et autant valait mettre le feu à Soumak.

Pendant ce discours de maître Daniel, ses garçons distribuaient de la bière forte pour aider à la puissance de ses arguments. Aussi l'opposition devint-elle bientôt de la fureur : tous s'écrièrent qu'il fallait s'opposer au projet.

L'exécution ne devait en être définitivement décidée que dans quelques jours : une pétition, adressée au nom de tous les habitants de Soumak, pouvait donc éclairer les hauts lords, et prévenir le malheur que l'on redoutait; mais William seul était capable de l'écrire. On courut à son école, et Roslce lui expliqua ce que l'on désirait de lui. Le bossu parut stupéfait.

—Quoi! vous ne voulez point d'une route qui doit enrichir le canton? s'écria-t-il.

— Nous n'en voulons pas! répondirent cent voix.

— Mais vous n'y avez point pensé, reprit vivement le maître d'école. Rapprocher les produits du lieu où on les consomme, c'est toujours augmenter leur valeur, et le chemin proposé fait de Soumak un faubourg de Bervic : vous pourrez apporter dans cette ville tout ce que vous donneront vos champs, vos troupeaux, et vendre chaque denrée le double de ce que vous la vendez aujourd'hui.

— C'est faux ! s'écria l'aubergiste courroucé.

— Vous-même, maître Daniel, continua le bossu, vous regagnerez, et au delà, comme hôtelier, ce que vous aurez perdu comme trafiquant. S'il y a une route, il y aura des voyageurs, et s'il y a des voyageurs vous les logerez. Croyez-moi, loin de réclamer contre le projet, pressez-en l'exécution; l'impôt que l'on vous demande dans ce but n'est qu'une avance dont vous ne tarderez pas à recouvrer les intérêts.

— Non, s'écria Roslee, je ne veux point de route. Avec une route, il nous arrivera ici des richards, et nous ne serons plus maîtres du pays.

— Sans compter que les garçons de Bervic viendront épouser nos jeunes filles, ajouta Atolf.

— Qu'il arrivera de belles dames qui nous feront paraître laides, murmura Ketty.

— Et que l'on ira acheter de mauvaises marchandises à la ville, s'écria John l'épicier.

— Pas de route! pas de route! répétèrent-ils tous en chœur.

— Nous n'avons point, d'ailleurs, besoin des discours de William le Laid, reprit James ; qu'il nous écrive la pétition, c'est tout ce que nous lui demandons.

— En vérité, je ne le puis, répondit le bossu ; car ce serait m'associer à un acte que je ne dois approuver ni comme être raisonnable, ni comme Anglais, ni comme habitant de Soumak. Cherchez quelqu'un à qui un tel office ne répugne point.

— Tu es le seul qui sois capable de le remplir, fit observer Daniel.

— Je ne le puis ni ne le veux.

— Quoi ! il refuse? interrompirent quelques voix.

— Il faut le forcer! répondirent plusieurs autres.

— Qu'il écrive ! qu'il écrive ! s'écrièrent-ils tous à la fois.

Mais la fermeté de William dans ce qu'il croyait bien était inébranlable. Il déclara qu'il n'écrirait point la pétition demandée, et les menaces, les coups même ne purent rien obtenir de lui. Il supporta les mauvais traitements avec cette impassibilité silencieuse que donne l'impuissance, et il fallut y renoncer.

On parla bien de se rendre à la ville pour faire rédiger la pétition par un homme de loi; Roslee fut même chargé de cette commission : mais il était tard, et l'on dut remettre la chose au lendemain. Le lendemain, le mauvais temps empêcha le fermier de partir; le jour suivant, ce fut une affaire. Le premier empressement était d'ailleurs passé ; la résistance s'était dépensée en paroles : on causait plus tranquillement du chemin projeté : bref, la pétition ne se fit point, les hauts lords se réunirent, et l'exécution de la route fut décidée.

II

Les habitants de Soumak virent avec mécontentement les premiers travaux, et il fallut avoir re-

cours aux gens de justice pour obtenir d'eux les corvées auxquelles ils étaient tenus. Mais les explications et les assurances de William finirent par les rendre moins hostiles au chemin nouveau ; ils commencèrent à croire que ses inconvénients pourraient bien être compensés par quelques avantages, et attendirent son achèvement avec une sorte de curiosité.

A peine fut-il ouvert que toutes les prévisions du bossu commencèrent à s'accomplir. Les denrées transportées aux marchés voisins doublèrent de valeur, tandis que le prix des objets fabriqués à la ville baissait d'autant. Ketty put avoir de plus belles étoffes sans dépenser davantage ; James augmenta sa ferme ; Roslee ses troupeaux, et Daniel se vit forcé de bâtir un nouveau corps de logis à son auberge.

Or il y avait près du village une grande bruyère, appartenant à la paroisse, qui pouvait avoir au moins mille acres d'étendue, mais qui, vu son aridité, servait seulement à nourrir quelques moutons; on l'appelait le *Commun*. William avait souvent pensé au profit que l'on tirerait de cette friche si

l'on pouvait la transformer en prairie ou en terre labourable. Il étudia donc avec soin la nature du sol, sa position, et crut avoir trouvé le moyen de le fertiliser.

Un soir qu'il se trouvait chez Daniel, il en parla à quelques fermiers qui se plaignaient de n'avoir point assez de pâturages pour leurs troupeaux; mais aux premiers mots tous se récrièrent.

— Par saint Dunstan! dit un gros éleveur de bœufs, qui passait pour une forte tête dans le pays depuis qu'il avait fait fortune, il faut que le *magister* ait l'esprit fait comme son échine! Tu ne sais donc pas, maître bossu, qu'il faut de l'eau pour les prairies?

— Pardonnez-moi, monsieur Dunal, dit William avec douceur.

— Et tu n'as jamais remarqué que le *Commun* était plus sec que la langue d'un chat?

— Je l'ai remarqué.

—Par quel moyen, alors, comptes-tu en faire un herbage?

—En y trouvant de l'eau.

— Et où la prendras-tu?

— Je ferai creuser un puits au nord du *Commun.*

— Un puits ! s'écria Dunal en éclatant de rire ; tu veux tenir une prairie fraîche avec un puits ?

— Pourquoi non ? interrompit James ; il arrosera chaque pied de trèfle à la main, comme une laitue.

Le bossu était trop accoutumé aux sarcasmes pour s'en offenser ; il sourit lui-même de cette plaisanterie.

— Le puits dont je parle ne ressemble point à ceux que vous connaissez, dit-il, mais aux puits de l'Artois, dont l'eau jaillit hors terre et peut ensuite se distribuer en rigoles comme celle d'un ruisseau.

— Un puits qui jaillit ! s'écrièrent tous les assistants.

— Sur mon âme, il est fou, dit Édouard Roslee.

— Il aura lu cela dans quelque livre, ajouta James.

— Allons, *magister,* ne nous faites pas de contes de fées, reprit Dunal ; je ne suis pas un imbécile, Dieu merci, et j'ai parcouru plus de pays qu'aucun de vous : je connais Inverness, Perth,

Stirling, et j'ai vu des vaisseaux de guerre à Aberdeen. Mais pour ce qui est des puits jaillissant, je croirais encore plus facilement ce que vous nous disiez il y a quelque temps de ces grosses boules pleines de fumée avec lesquelles on pouvait s'élever jusqu'aux nuages, et de ces grands bras de fer qui écrivent dans l'air, de manière à porter en cinq minutes une nouvelle d'ici à Londres.

— Et vous auriez raison de croire à toutes ces choses, monsieur Dunal, car toutes existent, reprit William; mais quant au puits jaillissant, je suis sûr que l'on réussirait à le faire dans le *Commun*, car j'ai bien examiné le terrain; et ce serait pour la paroisse un énorme accroissement de revenus. Du reste, vous pouvez consulter l'ingénieur de Bervic : il a vu en France de ces puits, et en a fait creuser lui-même.

Les fermiers haussèrent les épaules.

— Perce ton puits, William le Laid, dit James avec mépris, et je te promets d'y conduire boire mes ânes à raison d'un sheling par tête.

— Et moi reprit Daniel, je te fournirai autant de bière forte qu'il jaillira d'eau de ta fontaine.

Le maître d'école n'insista point. Il savait par expérience que la discussion avec les ignorants n'a d'autre résultat que d'intéresser leur orgueil à leurs préjugés, et il résolut d'attendre une occasion pour revenir sur le même sujet.

Mais, parmi ses auditeurs se trouvait un étranger, arrivé de la veille chez maître Daniel. Il parut frappé des observations du bossu, le prit à part, et lui adressa des questions sur la grande bruyère. William proposa de l'y conduire, et lui expliqua sur les lieux mêmes, les raisons qu'il avait de croire à la réussite d'un puits jaillissant. Elles étaient si claires que l'étranger en parut frappé; il remercia William et partit. Quelques jours après le maître d'école apprit que la paroisse venait de vendre le *Commun* à l'étranger, qui n'était autre que milord Rolling, connu pour sa grande fortune et ses grandes exploitations.

Un ingénieur et des ouvriers arrivèrent bientôt de Bervic pour percer le puits dont William avait eu l'idée. Ce fut une grande rumeur dans le pays : la plupart continuaient à se moquer de l'entreprise, et James venait chaque jour s'informer s'il

pourrait bientôt amener ses ânes. Mais, que l'on juge de son étonnement lorsqu'en arrivant, un soir, il aperçut, à la place où les ouvriers travaillaient encore la veille, une belle colonne d'eau jaillissante à laquelle on s'empressait de creuser des canaux. Les habitants de Soumak, accourus pour voir la merveille, accueillirent Atolf par des huées, en lui criant que l'abreuvoir était prêt, et d'aller chercher ses ânes; ce qui fit appeler ensuite le nouveau puits *la source aux Anes*, nom qui lui est demeuré jusqu'à présent.

Lord Rolling, averti de la réussite, arriva le lendemain avec d'autres ouvriers. La bruyère fut défrichée, des bâtiments s'élevèrent, et la nouvelle ferme fut bientôt couverte de troupeaux et de moissons.

Or, comme nous l'avons déjà dit, le nouveau propriétaire du *Commun* était riche et habile. Il introduisit dans son exploitation tous les perfectionnements que l'expérience avait sanctionnés, et obtint, par suite, des produits plus parfaits et plus abondants. Les habitants de Soumak s'en aperçurent bientôt à la dépréciation de leurs den-

rées : ils commencèrent à murmurer contre leur heureux voisin. William leur assura que le seul moyen de soutenir sa concurrence était d'adopter les améliorations qu'il avait adoptées lui-même. Mais c'était toujours le même esprit de routine et d'aveuglement ; ils repoussèrent par des injures les conseils du maître d'école en continuant leurs plaintes stériles contre lord Rolling.

Sur ces entrefaites, celui-ci, qui avait plus d'eau qu'il ne lui en fallait, proposa aux habitants de Soumak de leur en vendre une partie ; mais tous rejetèrent bien loin cette proposition.

— Voilà les riches? s'écria Roslee, qui se trouvait pauvre depuis qu'il n'était plus le premier fermier de sa paroisse ; ce n'est point assez pour milord de vendre ses bœufs, son blé, son fromage, il veut en faire autant de son eau...

— Comme si elle n'était point à nous plus qu'à lui, ajouta James, puisqu'il l'a trouvée dans un terrain qui nous appartenait.

— Et que l'on n'eût jamais dû vendre, ajouta Daniel.

— Vous avez raison, reprit William, mais on l'a

vendu, et maintenant nous devons chercher seulement s'il est avantageux de racheter cette eau.

— Le village s'en est passé jusqu'à ce jour.

— Mais non sans en souffrir, objecta William; la fontaine où nous allons puiser est éloignée, la route qui y conduit fatigante...

— Pour les bossus, peut-être, interrompit James en riant; quant à moi, je la monterais en courant, mes deux sceaux chargés.

— Moi, j'y envoie mes garçons, continua James.

— Et moi, je trouve toujours quelqu'un pour porter ma cruche, ajouta la jolie miss Ketty.

— Cependant, hasarda Daniel, une fontaine dans le village serait bien commode...

— Pour les marchands de vin, acheva Dunal.

— Non, reprit Willam, mais pour les faibles, pour les pauvres, et pour les femmes qui ne trouvent point des gens disposés à porter leur cruche! Songez, d'ailleurs, qu'en cas d'incendie nous n'aurions nul moyen d'éteindre le feu.

— Sûrement lord Rolling a payé une commission à William le Laid pour appuyer la vente de son eau, dit Roslee.

Le bossu rougit légèrement.

— Vous faites-là une méchante supposition, monsieur Édouard, dit-il.

— Moins méchante que la proposition de ton mylord, s'écria le fermier. N'est-ce pas assez pour lui de nous avóir ruinés en nous fermant tous les marchés. Qu'il aille au diable avec son eau jaillissante ! il n'aura de moi que des malédictions, et pas un sheling.

— Non, s'écrièrent tous les fermiers, pas un sheling.

William baissa tristement la tête.

— Vous écoutez votre passion plutôt que votre avantage, et vous avez tort, dit-il; peut-être vous repentirez-vous avant qu'il soit peu.

Sa prédiction ne tarda point à s'accomplir.

Une nuit que tout le village dormait paisiblement, le maître d'école se réveilla en sursaut; une immense clarté illuminait les rideaux de son alcôve. Il s'élança à la fenêtre... la maison placée vis-à-vis de l'école était en feu.

William jeta un cri d'alarme; mais plusieurs autres habitants venaient également de s'éveiller.

Le bossu s'habilla à la hâte et descendit : il trouva le village entier occupé de combattre l'incendie. Malheureusement le vent s'était élevé ; la flamme, après avoir gagné une seconde maison, en atteignit une troisième, puis la rue entière.

Les habitants poussaient en vain des cris de désespoir en s'agitant à la clarté du village en feu : nul moyen d'arrêter le désastre... l'eau manquait.

Pendant quelques heures, ce fut un spectacle à la fois sublime et terrible. Les femmes s'étaient assises à terre en pleurant et tenant leurs enfants dans leurs bras ; tandis que les hommes, debout, les mains crispées, les yeux secs, regardaient tomber en cendre les restes de ces cabanes que la plupart avaient gagnées par vingt années de sueurs.

Enfin, vers le matin, les derniers toits tombèrent, les dernières flammes s'éteignirent, et de toutes ces demeures, la veille encore bruyantes et joyeuses, il ne resta plus que quelques débris fumants entourés de familles sans abri !..

III

Cependant un côté du village avait été épargné par l'incendie; c'était précisément celui où se trouvait l'auberge de maître Daniel. Les principaux habitants s'y réunirent le lendemain pour s'entretenir du désastre de la nuit précédente.

Mais au lieu d'aviser aux moyens de le réparer, tous se mirent à en chercher la cause. Les uns prétendirent que l'incendie avait commencé chez le forgeron; d'autres, chez le boulanger. On parla de demandes d'indemnités, de poursuites en justice. La discussion s'aigrit, et l'on allait se séparer sans avoir rien conclu, lorsque William rappela que plus de cinquante familles se trouvaient sans ressources et sans abri.

— Il eût suffi que le vent soufflât d'un autre côté, ajouta-t-il, pour que le feu qui a détruit leurs demeures dévorât les nôtres; nous n'avons été préservés que par une protection de Dieu. Montrons-nous reconnaissants d'un tel bienfait en secourant ceux qui ont été frappés; ouvrons-leur

nos maisons, donnons nos épargnes pour relever leurs toits, prenons enfin à notre compte une part de leur désastre, afin qu'ils en sentent moins le poids.

— Mais alors nous le sentirons, nous, objecta Roslee, que la prospérité avait endurci, et qui craignait toute dépense ne retournant point à son profit ; on se ruinerait en prenant tout ce monde à sa charge, et je veux laisser à mes enfants de quoi se mettre sous la dent.

— Sans compter qu'il y a plusieurs des incendiés qui ne méritent guère qu'on ait pitié d'eux, ajouta Dunal ; par exemple cet ivrogne de Peters, qui me doit encore le prix d'un veau que je lui ai vendu il y a un an.

— Et les filles de Davys, ajouta Ketty, qui font par leur coquetterie la honte de la paroisse.

— Ajoutez ce bavard de John qui dit du mal de tout le monde, reprit Atolf, et qui prétendait l'autre jour que le boucher de l'autre village m'avait fait demander grâce en boxant.

— Tout ce que nous pouvons faire, continua maître Daniel, c'est d'aider nos voisins par une

quête. Pour ma part, j'ai quelques tonneaux de bière prête à se piquer dont je leur ferai présent.

— Moi, je leur donnerai mes pommes de terre les plus avancées, ajouta le fermier Édouard.

— Moi, un porc maigre, continua Dunal.

— Moi, mes vieux habits, dit Ketty.

— Mais pour les loger? objecta William.

— Je prêterai une vieille grange qui est vide.

— Moi, mon grenier à foin.

— Moi, ma grande écurie.

Le maître d'école secoua la tête.

— Ce n'est pas là ce que l'Évangile recommande à des chrétiens, dit-il tristement, et tôt ou tard vous vous repentirez de votre dureté.

Les familles ruinées par l'incendie furent forcées d'accepter ce qu'on leur offrait; mais quelque misérables que fussent les secours accordés par les habitants de Soumak, leur pitié ne tarda point à se lasser; alors les incendiés se trouvèrent sans ressources; à la misère succéda la famine. Poussés enfin au désespoir, les plus hardis commencèrent à prendre ce qu'on leur refusait. Les moissons furent arrachées, de nuit, dans les champs,

les fruits enlevés des vergers, les troupeaux dérobés aux bergeries. Les fermiers redoublèrent en vain de vigilance; l'audace croissait avec le besoin, et les vols se multiplièrent de plus en plus.

William voulut faire comprendre aux paysans que leur inhumanité avait été la première cause de ces désordres; mais on l'accusa de défendre les voleurs, et Dunal lui demanda s'il partageait le fruit de leurs rapines.

Cependant la misère, qui avait déjà amené l'immoralité, ne tarda point à engendrer la maladie. William reconnut, dès le premier instant, les symptômes de cette terrible contagion, transportée d'Asie en Europe, et dont les journaux lui avaient fait connaître les récents ravages. Il se hâta d'en prévenir les autorités et les principaux habitants du canton, en les engageant à faire venir un médecin qui pût surveiller l'épidémie et en arrêter les progrès. Mais on se moqua de ses craintes : Atolf déclara que la maladie frappait seulement les misérables, et qu'elle devait être la bienvenue, puisqu'elle débarrasserait le pays de voleurs et de mendiants; James ajouta qu'il ne s'était jamais

mieux porté; et Ketty déclara qu'elle préparait sa toilette pour une fête où elle devait danser huit jours après.

Mais huit jours après le village entier était dans la consternation. L'épidémie, qui n'avait d'abord atteint que les pauvres, s'était bientôt attaquée à tout le monde. James lui-même, l'Hercule de Soumak, James, qui n'avait jamais connu la souffrance, avait été emporté dans quelques heures; Roslee le suivit de près; puis vint le jour de Ketty : ainsi, force, richesse, beauté, rien ne put garantir du fléau!

On avait couru chercher les médecins de Bervic; mais la contagion commençait à y sévir également, et aucun n'avait voulu venir à Soumak.

Ainsi livré à lui-même, le mal allait chaque jour grandissant. C'était à peine si le menuisier pouvait suffire à clouer les cercueils, et le fossoyeur, aidé de ses fils, à creuser des fosses. Tout commerce et tout travail avaient cessé. Réunis à la porte de maître Daniel, ceux qui avaient survécu s'entretenaient des progrès de la maladie et de l'impossibilité de la combattre. La crainte avait fait place dans

les cœurs à une sorte de rage douloureuse, née de l'impuissance et du désespoir. Ne pouvant arrêter le mal, la plupart y cherchaient une cause mystérieuse et surhumaine : les uns parlaient de *mauvais vent* qui avait passé sur le pays ; d'autres, de vengeances du démon frappant les populations chrétiennes ; quelques-uns, enfin, d'empoisonnement des fontaines, dont ils accusaient les juifs sans savoir pourquoi et par un reste d'antique préjugé. Mais le bedeau de la paroisse haussait les épaules à toutes ces suppositions. Pierre Dikins avait été maître d'école à Soumak, et, bien que son ignorance l'eût fait remplacer par William, il avait conservé toute l'importance d'un homme qui chante du latin et sait tenir un livre ouvert.

— Ce n'est ni le poison, ni le mauvais vent qui est cause de nos maux, dit-il enfin, mais quelque maléfice provenant de la magie. Il y a parmi nous un homme que j'ai toujours regardé comme dangereux.

— Qui cela ? demandèrent plusieurs voix.

— Qui ? reprit Dikins ; n'avez-vous donc jamais songé à la conduite de William le Laid dans tous

nos malheurs? Ne vous souvenez-vous plus des injures et des coups qu'il a reçus pour n'avoir point voulu écrire la pétition contre le nouveau chemin?

— Nous nous en souvenons.

— Il s'en est bien vengé depuis, reprit le bedeau : d'abord, il est la cause que lord Rolling est venu s'établir dans le *Commun*.

— C'est la vérité.

— Puis, il vous a prévenus que si nous n'achetions pas l'eau qu'on nous offrait le village serait brûlé.

— En effet.

— Enfin, il a averti que la maladie allait venir, en nous conseillant d'appeler un médecin.

— Par le ciel! je n'avais point pensé à tout cela, s'écria Dunal.

— Vous comprenez, reprit Dikins, qu'un homme ordinaire ne pourrait ainsi tout deviner à l'avance

— Certainement.

— Mais comme dit le proverbe, « le couteau peut prédire le meurtre qu'il doit lui-même commettre. »

— Oui, oui, s'écrièrent plusieurs voix, c'est le

bossu qui est cause de tout; il aura appris la magie dans ses livres.

— Et remarquez, interrompit Dikins, qu'il a toujours été, lui, à l'abri.

— Sa maison n'a point brûlé.

— L'épidémie ne l'a point frappé.

— C'est clair, il a jeté un sort sur le village.

— Punissons le sorcier !

— Vengeons nos voisins ruinés !

— Nos parents qu'il a fait périr !

— A mort William le Laid !

— A mort ! à mort !

Ce cri retentit dans tout le village. Les habitants avaient accueilli avec d'autant plus d'empressement les soupçons émis par Pierre Dikins, que tous nourrissaient au fond de leur cœur, une jalousie secrète contre la supériorité de William et un dépit violent d'avoir toujours vu ses avertissements se réaliser. L'envie aidant donc à la superstition, ils se levèrent furieux et coururent à la demeure du maître d'école.

Ils le trouvèrent dans sa classe, occupé à instruire les enfants qui lui étaient confiés, et l'en arrachè-

rent sans lui permettre de s'expliquer. Aveuglés par la colère, ils poussaient le malheureux William de l'un à l'autre, proposant mille supplices différents. Enfin le cri : — Au puits ! au puits ! domina tous les autres, et l'on entraîna le bossu vers le grand réservoir pour l'y noyer.

Mais au moment où la bande furieuse dépassait les barrières du *Commun*, lord Rolling lui-même se présenta à la tête de ses domestiques armés. Il venait d'apprendre le danger auquel se trouvait exposé le maître d'école, et accourait pour le sauver.

Il arracha William des mains des paysans, en leur demandant la cause d'une telle violence. Pierre Dikins la lui fit connaître.

— Ainsi, dit lord Rolling lorsque le bedeau eut achevé, c'est parce que cet homme a toujours été sage, et vous toujours insensés, que vous voulez sa mort. Il vous a prévenus du bien ou du mal qui vous attendait, vous avez refusé de le croire, et maintenant que ses prédictions se sont accomplies vous le rendez responsable de votre imprudence. Malheur aux hommes qui méprisent l'intelligence

ou la redoutent ! ils seront livrés à l'ignorance, à l'aveuglement, à l'imprévision. Vous n'êtes point dignes que William demeure parmi vous, puisque vous m'avez point su l'apprécier. Je le prends sous ma protection, et, dès demain, il partira pour le village que j'habite près d'Edimbourg. Là il trouvera des hommes qui regardent la science et la sagesse comme des dons de Dieu, et qui savent les respecter. Quant à vous, demeurez dans vos ténèbres et dans votre méchanceté, puisque vous avez repoussé celui qui voulait vous instruire.

William partit en effet le lendemain, et on ne le revit plus à Soumak : mais les habitants, éclairés par l'expérience, le regrettèrent plus d'une fois ; car rien ne réussit après son départ. Les incendiés, dont on n'avait pas relevé les maisons, émigrèrent ailleurs ; une partie des terres fut abandonnée, le commerce tomba ; et ce qui avait été un riche village ne fut plus, au bout de quelques années, qu'un hameau entouré de champs en friche.

LA FILLE DE L'AVOCAT.

I

De toutes les réputations du barreau de Colmar, aucune n'éveillait plus d'estime et de sympathies que celle de M. Antoine Garain. On ne vantait point seulement sa profonde connaissance des lois, son bon sens, et l'éclat d'une parole toujours échauffée par le cœur; ce qui faisait sa supériorité incontestée, c'était la scrupuleuse délicatesse qui présidait à toutes ses actions. D'autres pouvaient l'égaler en savoir ou en éloquence, personne ne

portait aussi loin l'austère religion du devoir. On citait des témoignages presque romanesques de cette probité exaltée du vieil avocat. Ainsi, il avait indemnisé un client dont il ne croyait pas avoir assez bien défendu les intérêts; il avait pris à sa charge la rupture d'un contrat où s'était glissée, à son insu, une cause de nullité; les frais de plusieurs affaires poursuivies par son conseil, et perdues, avaient été supportés par lui seul. On pouvait le regarder, en un mot, comme la plus haute expression de cette délicatesse raffinée qui se croit responsable non-seulement de la faute, mais de l'erreur.

La récompense de cette espèce de fanatisme d'honneur avait été, outre l'estime publique, la sérénité de la conscience et la paix intérieure sans laquelle tous les succès ne sont que des ivresses éphémères. Privé de la femme qu'il avait épousée, M. Garain trouva dans sa fille unique toute la tendresse et tous les généreux instincts qui pouvaient le consoler d'une telle perte. Octavie grandit sous ses yeux suffisamment heureuse du bonheur qu'elle lui apportait, jusqu'à l'âge où l'on passe de

la protection du père à celle de l'époux. Remarquée alors par l'homme qu'elle eût choisi elle-même, son mariage compléta les joies du vieil avocat.

M. Darvière était, en effet, un de ces êtres rares qui, sans faire de promesses, commandent la confiance. Éprouvé par des persécutions politiques, il n'avait rien moins fallu que les enchantements d'une union désirée pour lui rendre l'aptitude au bonheur qu'un long exil semblait lui avoir enlevée. Un voyage récent fait en Suisse avec Octavie avait réveillé son âme, qui s'était pour ainsi dire rajeunie dans les alternatives de la contemplation et du mouvement.

Or, au moment où commence notre récit, M. Garain, assis dans son cabinet et livré à une de ces vagues méditations qui entrecoupent le travail de tous les penseurs, venait d'arrêter ses regards sur deux portraits suspendus depuis la veille à la muraille, ceux de sa fille et de son gendre. Il contemplait, avec une émotion muette, leurs deux visages illuminés de joie, et, perdu dans un attendrissement rêveur, il suivait par la pensée, à travers

l'avenir, ces deux chères existences sur lesquelles se concentraient désormais tous ses espoirs. Mais, après une assez longue rêverie, il se redressa en s'agitant, comme s'il eût voulu secouer les préoccupations qui l'avaient absorbé. Le souvenir de ses travaux interrompus lui revint; il attira vers lui, au hasard, les papiers dont son bureau était couvert, en parcourut plusieurs avec distraction, et s'arrêta enfin à un dernier qu'il se mit à relire plus attentivement. C'était une courte lettre en espagnol, dont il comprit à peu près le sens, grâce à l'étude qu'il avait faite autrefois de Don Quichotte.

Elle ne renfermait que ces mots:

« Une étrangère qui peut à peine prononcer
» quelques paroles françaises veut confier une af-
» faire de la plus haute importance à un avocat
» probe et actif. On lui a indiqué M. Garain, qui
» comprend, dit-on, un peu d'espagnol. Elle le
» conjure de la recevoir sans retard et de l'écou-
» ter; il y va pour elle d'une question de vie ou de
» mort. » INEZ. »

Le billet avait été écrit dans une des hôtelleries

de Colmar et était daté du jour même. M. Garain allait prendre la plume pour y répondre, lorsqu'un bruit de voix se fit entendre dans la pièce voisine. Presque au même instant la porte s'ouvrit brusquement, et une jeune femme vêtue de noir parut sur le seuil.

Le petit clerc, qui la suivait tout effaré, annonça d'une voix balbutiante : *La señora Inez Cordova.*

Le vieil avocat, qui s'était levé, salua.

— J'allais répondre à madame, dit-il en montrant le papier qu'il tenait à la main.

— Vous... le señor... Garain ? demanda l'Espagnole, en cherchant les mots avec effort.

Il salua.

— Alors, vous... prêt à m'entendre, continua-t-elle vivement. Moi parlerai mal... mais vous écouterez mieux... Vous savez l'espagnol ?

— J'en ai autrefois compris quelques mots, dit le vieillard, mais je m'en souviens à peine.

— N'importe, nous... pourrons causer... si vous *été* patient.

Il avait montré un fauteuil à l'étrangère qui s'y laissa tomber et parut se recueillir un instant.

L'avocat profita de cette pause pour l'observer. La señora Cordava avait dû être belle ; mais ses traits amaigris et sa taille brisée accusaient les ravages de longues souffrances. Une flamme singulière qui étincelait dans ses regards leur donnait quelque chose de violent et d'égaré. Au premier coup d'œil on reconnaissait la nature inquiète d'une femme sans force contre ses propres emportements.

Après un court silence, elle regarda son interlocuteur en face, comme si elle eût voulu lire au fond de son cœur, et commença un récit entremêlé de français et d'espagnol, dans lequel M. Garain ne put d'abord rien saisir ; mais il devint peu à peu plus intelligible, grâce au retour des mêmes mots aidés par le geste et l'accent. Enfin, à force de questions et d'efforts, le vieil avocat put comprendre une partie et deviner le reste.

La confession de la señora était une triste et romanesque histoire. Follement éprise d'un jeune homme que le hasard et la maladie avaient conduit chez sa mère, elle l'avait amené à un mariage contracté non par choix, mais par reconnaissance. Les

suites de cette imprudente union avaient été ce qu'elles devaient être. L'amour insensé d'Inez n'avait pu accepter la paisible amitié du jeune homme; son exaltation s'était tour à tour traduite en plaintes ou en fureurs jalouses; enfin, ne pouvant plus vivre dans ses angoisses toujours renaissantes, elle s'était décidée à y mettre fin. Une lettre écrite à celui que le hasard avait lié à sa destinée lui annonça qu'il était libre; et, les derniers liens ainsi rompus, la malheureuse femme s'était enfuie, bien décidée à saisir le premier moyen de mourir. Mais, au milieu même de son égarement, l'amour de la vie l'avait retenue. Près de franchir le seuil du *monde inconnu*, elle s'était rejetée en arrière et avait préféré l'exil à la mort. Partie pour les colonies espagnoles avec les saintes femmes qui l'avaient recueillie, elle était restée deux années ensevelie dans leur couvent, tâchant d'accepter son rôle de morte vivante. Inutiles efforts! sous cette cendre couvait toujours la même flamme. Ne pouvant plus accepter la résignation, elle avait subitement quitté son sépulcre, et s'était embarquée pour l'Espagne; mais celui qu'elle y avait laissé n'y était plus. Acharnée

à sa poursuite, elle avait employé une année entière à rechercher ses traces du Tage aux Pyrénées et des Alpes à l'Adriatique; enfin elle venait de les retrouver, de les suivre jusqu'au Rhin. L'homme qu'elle cherchait était en France, elle en avait la certitude; il fallait seulement le découvrir, et c'était dans ce but qu'elle venait réclamer le secours de M. Garain.

Elle lui apportait toutes les pièces qui pouvaient faciliter cette recherche en prouvant la vérité de son récit. Le vieil avocat, ému de ses larmes, promit de l'aider. L'attachement de cette femme avait, dans son excès même, quelque chose de touchant. En la voyant vieillie par tant de douleurs, il se rappela sa fille; il pensa qu'elle aussi aurait pu subir les tortures de quelque inguérissable passion, et, attendri à cette supposition, il prit la main de l'étrangère avec une compassion presque paternelle.

— Calmez-vous, señora, dit-il doucement; Dieu aidant, nous retrouverons, j'espère, celui que vous n'auriez point dû quitter. Mais pour que ce retour soit une joie sans mélange, il faut que vous reveniez à lui plus tranquille, plus indulgente. L'affec-

tion qui, au lieu de donner du bonheur, le trouble, n'est point une saine affection. Apaisez cette fièvre qui bouillonne en vous, prenez avec reconnaissance ce que le ciel vous donne, et ne demandez point davantage. Les cœurs insatiables sont des cœurs ingrats.

— Ah! j'ai compris, j'ai compris! s'écria l'Espagnole en serrant les mains de l'avocat; lui heureux d'abord, moi heureuse ensuite.

M. Garain approuva par un sourire; il l'encouragea de quelques bonnes paroles, et, après lui avoir promis d'examiner, le soir même, les papiers qu'elle venait de lui remettre, il la reconduisit à travers le jardin jusqu'au seuil de sa demeure.

Le jour touchait à son déclin; les derniers rayons du soleil couchant faisaient étinceler les vitrages et glissaient en réseaux d'or au milieu des charmilles. Un vent frais, courant le long des plates-bandes de narcisses et d'hyacinthes, secouait dans l'air leurs doux parfums. Séduit par ces enchantements du soir, M. Garain ralentit le pas en revenant, et gagna, sans y prendre garde, la petite allée de tilleuls qui servait habituellement à ses prome-

nades. Il allait en atteindre l'extrémité, lorsqu'un éclat de rire frais et velouté lui fit relever la tête. Au même instant, une ombre folâtre s'élança du berceau de chèvrefeuille qui fermait l'allée, et il reçut dans ses bras Octavie qui l'attendait là avec son mari.

Chacun d'eux prit une de ses mains, et tous trois recommencèrent la promenade sous les tilleuls. La jeune femme avait à lui soumettre un de ces grands débats de la lune de miel, toujours soulevés et jamais résolus: il s'agissait de savoir laquelle des épreuves était la plus cruelle dans la séparation, celle de partir ou celle de rester. Cette question de *cour d'amour*, gravement débattue par les deux époux, et non moins gravement écoutée par le vieil avocat, les retint jusqu'à la nuit close sans qu'ils pussent arriver à une solution. M. Garain déclara que la *raison de décider* ne lui apparaissait point clairement, et qu'il demandait *remise de la cause à huitaine*. Octavie fit un mouvement de bouderie caressante.

— C'est un déni de justice ! s'écria-t-elle ; le tribunal doit porter l'arrêt.

— Le tribunal est chargé d'étudier ce soir une affaire plus sérieuse, répliqua M. Garain en souriant.

— Dites plutôt qu'il s'est laissé séduire par mon adversaire, reprit la jeune femme avec une indignation plaisante ; le tribunal attend de lui quelque récompense, ou en a reçu quelque service.

— Parbleu ! tu me rappelles qu'il peut m'en rendre un sur-le-champ, interrompit l'avocat en s'arrêtant. Vous savez l'espagnol, Henri ?

— Comme les Français savent les langues étrangères.

— Vous le comprenez, il n'en faut pas davantage pour déchiffrer les pièces que l'on vient de me remettre. Voilà trente ans que j'ai traduit Cervantès, et je suis aujourd'hui un bien pauvre Castillan ; mais, aidé par vous, j'espère m'en tirer.

Il fallut prouver à Octavie la nécessité pressante de ce travail pour qu'elle permît à Henri de la quitter. M. Garain promit de le lui renvoyer dès qu'il aurait examiné les principales pièces, et elle remonta chez elle en soupirant.

Arrivé dans son cabinet, le vieil avocat chercha

les papiers confiés par l'étrangère. A l'aspect du volumineux dossier, Darvière ne put retenir un mouvement.

— Ne vous effrayez point, dit M. Garain en souriant, nous nous contenterons de parcourir. Il faut seulement que je vous explique d'abord l'affaire.

— Voyons, dit nonchalamment Henri, dont la pensée était évidemment avec Octavie, et qui s'efforçait en vain de donner de la bonne grâce à sa résignation.

M. Garain sourit, et se promit le malicieux plaisir de lasser sa patience en prolongeant outre mesure le récit. Contre son habitude, il débuta par un exorde solennellement inutile, passa ensuite à la description de l'étrangère, et n'entra que le plus tard possible dans l'explication des faits.

Henri avait d'abord écouté avec une froideur qui déguisait mal son impatience; mais peu à peu son attention parut s'éveiller; quelques détails l'avaient fait tressaillir. Penché vers M. Garain, il écoutait avec un trouble croissant, lorsque, au nom de l'espagnole, il se redressa en poussant un cri.

— Qu'y a-t-il? Qu'avez-vous? demanda M. Garain stupéfait.

— Inez Cordova! reprit le jeune homme haletant; vous avez dit Inez Cordova?

— C'est ainsi qu'elle s'est nommée.

— Et vous l'avez vue?...

— Ici, il n'y a qu'un instant.

— Vivante?

— Elle-même m'a remis ces papicrs.

Darvière s'élança vers le dossier qu'on lui montrait; il le feuilleta d'une main tremblante, aperçut une pièce couverte de timbres espagnols, et recula avec une exclamation si terrible que M. Garain se sentit froid jusqu'au cœur. Il saisit vivement à son tour le papier : c'était un acte de mariage en tête duquel se lisaient les noms d'Inez Cordova et de Henri Darvière.

Il y eut un moment de silence pendant lequel ces deux hommes restèrent l'un vis-à-vis de l'autre sans se voir et foudroyés. Le vieil avocat fut le premier à reprendre possession de lui-même; le nuage qui avait d'abord enveloppé son esprit se dissipa rapidement, et il put tout comprendre.

Proscrit de France, Henri Darvière avait rencontré en Espagne l'épidémie terrible qui, peu auparavant, venait de ravager Barcelone. Mourant et abandonné, il dut la vie aux soins d'une femme qu'il avait épousée par reconnaissance, et qu'il perdit plus tard. Le père d'Octavie avait appris tout cela de Henri lui-même, mais sans détails, car, voyant que les souvenirs de ce passé lui pesaient, il avait évité d'y arrêter sa pensée. Aujourd'hui tout s'expliquait. Henri avait cru à la mort d'Inez, et, redevenu libre, il avait loyalement contracté un nouveau mariage.

Lorsque ses regards rencontrèrent ceux de M. Garain, ce dernier lui tendit les bras et le tint longtemps pressé contre sa poitrine.

— Ah! merci, merci, mon père! balbutia Henri éperdu; vous n'avez pas, du moins, douté de moi; vous avez compris que mon erreur n'était pas un crime.

— Non, dit l'avocat tristement, mais un malheur, hélas! un irréparable malheur!

— Que dites-vous?

— Toute notre vie est changée, Henri; car la

vérité est venue, et avec elle de nouveaux devoirs.

— Je n'en connais qu'un, s'écria le jeune homme, celui de rester votre fils !

— Et cette femme, cette femme dont les droits sont antérieurs !

— Eh bien ! nous la fuirons; je partirai avec votre fille; nous irons chercher, loin d'ici, quelque retraite bien cachée, où nul ne connaîtra la chaîne que je laisse derrière moi.

— Mais vous la connaîtrez, vous ! quel que soit l'éloignement, vous saurez qu'il y a dans le monde un être qui a des droits à votre protection et que vous abandonnez, à qui vous avez promis votre attachement et que vous en dépouillez ! Si l'épée de Damoclès n'est point sur votre tête, elle sera dans votre cœur, car vous vous condamnerez vous-même. Jusqu'ici l'ignorance rendait votre bonheur innocent ; désormais il devient coupable.

— C'est-à-dire que je dois le sacrifier à des liens que je déteste ! s'écria Henri hors de lui ; ah ! ne l'espérez pas ! non, je n'échangerai point les joies d'une affection partagée contre les tourments trop connus du passé. Je ne veux point de cette morte

qui sort de la tombe pour me réclamer mon repos et mon bonheur ! je la renie, je ne la connais pas !

M. Garain voulut répliquer; mais Henri n'entendait plus. Tout entier à son désespoir, il continua à accuser les hommes et la providence, jusqu'à ce que, vaincu par la douleur, il fût tombé de la colère dans les larmes. Alors, la voix brisée et les mains jointes, il parla au vieil avocat de sa fille ; il le supplia de la défendre contre le désespoir d'une séparation; il combattit l'équité du juge avec la tendresse du père. M. Garain sentit sa raison faiblir ; il se leva pâle et troublé.

— Assez, Henri, dit-il, ne me tentez pas ! Profiter des défaillances d'une âme pour la vaincre n'est point digne de vous. Tous deux nous avons besoin de recueillement; demain nous reprendrons cette terrible question. Pour ce soir, faites seulement qu'Octavie ne puisse rien soupçonner; laissons-lui encore quelques heures de bonheur.

Et comme il vit que Henri allait protester contre ces dernières paroles :

— Dieu les prolongera peut-être, ajouta-t-il,

Dieu et notre prudence. Vous ne pouvez douter de ma bonne volonté, mon fils; laissez-moi réfléchir.

II

Cette nuit fut pour le vieil avocat une nuit d'agonie. Livré à une de ces crises suprêmes qui mettent nos plus invincibles affections aux prises avec le devoir, il demeura plusieurs heures hésitant et comme dans l'ivresse du doute. Tantôt, gagné aux raisons de Henri, il repoussait comme lui des droits qui n'avaient pour eux que leur antériorité; tantôt, ramené à la loi dont il s'était toujours conservé le prêtre fervent et rigoureux, il acceptait, en pliant la tête, le coup qui le frappait. Mais l'espérance à peine repoussée revenait sous une nouvelle forme; l'esprit ne pouvait persuader le cœur. Le bonheur d'Octavie, brisé subitement et sans retour, criait toujours vengeance en lui contre la logique. Ce bonheur, après tout, n'était-il point sa grande affaire? Que lui importaient les droits de la señora? Était-ce à lui de les faire valoir contre

ceux qu'il aimait? Qu'étaient, d'ailleurs, ces droits donnés par la loi et que contestait le cœur? un horrible hasard qui brisait deux existences sans faire un heureux! Car que pouvait attendre la señora elle-même d'une union violemment renouée avec Henri? Empêcher dès aujourd'hui un rapprochement inutile ou dangereux, n'était-ce point se montrer prudent? Inez ne savait rien encore; on pouvait échapper à ses recherches! Bien plus, les preuves de son mariage se trouvaient entre les mains de M. Garain : il dépendait de lui de les anéantir; un seul geste, et le danger avait disparu, et la trace même du droit n'existait plus! Il tenait dans ses mains la vie ou la mort de sa fille!

Le vieil avocat sentit une sueur froide inonder ses tempes; des nuages enflammés passaient sur ses yeux éblouis. Il appuya la tête sur ses mains jointes, et demeura longtemps dans cette attitude, l'esprit obscurci et l'âme bourrelée. D'abord la voix du père criait si haut qu'il ne put en entendre d'autre; mais insensiblement celles de l'homme et du magistrat se firent écouter. Eloignant d'une

main crispée les papiers qui lui avaient été confiés, il se redressa en s'appuyant au mur. Il lui semblait que son cœur allait éclater en une horrible convulsion; mais ce fut le dernier effort. Après être resté quelques instants la tête dans ses mains, comme un homme qui cherche à rassembler ses idées, M. Garain laissa retomber lentement ses deux bras. Il avait les yeux secs, les lèvres serrées, tous ses traits vibraient d'une noblesse douloureuse. Il promena autour de lui un long regard, s'aperçut que le jour avait reparu, et, après avoir interrogé la pendule, fit avertir sa fille qu'il allait monter chez elle.

Sa seule crainte était d'y rencontrer Henri; il apprit heureusement que ce dernier était sorti dès le point du jour.

Pour lui aussi la nuit avait été horrible, et il avait traversé toutes les angoisses de l'incertitude et du désespoir avant de pouvoir s'arrêter à une résolution. Enfin, vers le matin, il secoua son engourdissement fiévreux et se décida à en finir avec une intolérable situation.

Averti, la vieille, de l'hôtellerie où Inez Cordova

était descendue, il s'y rendit tout droit et demanda l'Espagnole, qui faillit s'évanouir à sa vue. Henri s'attendait à ces premiers transports et les supporta avec assez de fermeté. Laissant à Inez le temps de se remettre, il lui raconta, en quelques mots, comment le hasard lui avait mis sous les yeux les papiers confiés la veille à M. Garain, et l'avait subitement instruit. La señora haletante écoutait à peine. A genoux devant lui, les mains jointes, la tête renversée en arrière, elle continuait à le regarder avec délire. Darvière voulut couper court à cette exaltation en la forçant à se relever.

— Non, laissez-moi ! s'écria-t-elle en espagnol, et en s'obstinant dans son humble attitude ; laissez-moi là, à vos pieds, c'est ma place !... Après tant d'années d'abandon... ah ! répétez-moi que vous ne gardiez point de moi un souvenir trop douloureux ! que vous ne me maudissiez point dans votre pensée.

— Il n'y a que les lâches qui maudissent les morts ! fit observer Henri sourdement.

La señora tressaillit.

— Ah ! vous avez raison, reprit-elle ; vous m'avez crue morte... et qui sait... si vous ne vous en êtes point réjoui... si mon retour ne vient point vous enlever une indépendance dont vous étiez heureux ?

Elle regardait le jeune homme, qui resta immobile et la tête baissée.

— Ainsi, c'est la vérité ! continua-t-elle en joignant les mains ; vous aviez déjà oublié une union.. que vous croyiez brisée...

— Qui l'a voulu ? demanda Henri avec amertume ; ai-je choisi la position que vous m'avez faite ? est-ce moi qui ai cherché la délivrance ?

— Mais... vous en avez profité ? ajouta Inez qui le regardait fixement.

— Quand cela serait, madame, n'aviez-vous pas tout autorisé par votre disparition ? Croyez-vous donc que l'on puisse ainsi abandonner ou ressaisir une destinée, en faire le jouet de ses folles exaltations, rendre à un homme la liberté pour venir ensuite la lui redemander... sans savoir même s'il la possede encore ?

— Que dites-vous ? s'écria Inez éperdue.

— Je dis, répéta Henri avec désespoir, que vous-même aviez pris soin de me tromper sur votre sort; que je suis rentré en France maître de mon cœur, de mon nom; que j'étais trop jeune pour me résigner à un éternel veuvage...

— Dieu !... achevez... eh bien?

— Eh bien ! je suis... je suis remarié !

Inez poussa un cri terrible et se redressa d'un bond. Dans ses plus douloureuses suppositions, son esprit n'avait point osé aller jusque-là. Mais elle sortit bientôt de son abattement pour reprendre la défense de ses droits avec cette ardeur sauvage de la passion qui ne voit rien au dehors d'elle-même. Que lui importait, après tout, ce second mariage, que l'erreur pouvait excuser, mais ne pouvait faire prévaloir contre le sien? Henri lui appartenait, et rien désormais ne pouvait l'en séparer ! Aux raisons, aux prières, aux larmes, elle n'opposait que sa volonté aveugle et inflexible. Livrée à toutes les brutalités de la passion, elle s'écriait qu'elle aimait mieux Henri malheureux avec elle qu'heureux près d'une autre; que rien ne pourrait désormais l'en séparer; qu'elle le sui-

vrait partout et toujours ; que c'était sa propriété, son bien, et qu'elle le garderait comme on garde un trésor, par la force et par la ruse !

Henri, qu'étourdissaient les éclats de cette tendresse égoïste, et qui avait en vain essayé de se faire écouter, venait de se lever avec un geste de colère désespérée, et allait partir, lorsqu'un des domestiques de l'hôtel entra et lui remit une lettre.

A peine y eut-il jeté les yeux qu'il pâlit ; c'était l'écriture de M. Garain.

Il déchira vivement l'enveloppe, et lut ce qui suit :

« Ainsi que je vous l'avais promis, j'ai réfléchi
» depuis hier, et le résultat de ces réflexions a été
» de me faire comprendre plus clairement mon
» devoir. Ce matin, je suis monté chez Octavie,
» que j'ai trouvée surprise de votre sortie mati-
» nale, mais encore sans soupçons. J'ai voulu les
» faire naître, elle ne m'a point compris. Toute à
» ses oiseaux et à ses fleurs, elle ne pouvait voir
» au delà de cette atmosphère de bonheur dans
» laquelle elle respirait. Alors je lui ai parlé de ce
» bonheur lui-même, si grand qu'il faisait oublier

tout le reste ; je lui ai successivement mis sa pro-
» longation à différents prix. Le payerait-elle de
» tout ce qu'elle possédait ? Elle a souri ; de sa jeu-
» nesse et de sa beauté ? Elle a répondu sans hési-
» tation ; du sacrifice de son devoir ? Elle est deve-
» nue pâle, elle m'a regardé fixement, et elle m'a
» demandé ce que je voulais dire. Alors, la voix
» tremblante, le cœur serré, je lui ai lentement
» révélé le malheur qui nous brise tous !... Je ne
» veux pas vous dire l'effet d'un pareil aveu ; il a
» été terrible ! Mais enfin mes soins et mes priè-
» res ont triomphé de ce premier transport. Main-
» tenant, grâce au ciel, ma fille est plus calme, et
» c'est par son ordre que je vous écris.

» Elle a sur-le-champ compris ce qu'elle devait
» à la señora, à vous, à elle-même. De ces deux
» unions contractées par une fatale erreur, l'une
» devait être brisée sans bruit, sans scandale ;
» elle a senti que c'était la seconde ; et quand vous
» recevrez cette lettre, nous serons déjà loin de
» Colmar.

» Je ne dis pas, mon ami, ce qu'il y a pour nous
» de déchirements dans cette séparation, vous le

» devinerez, vous le sentirez. La veuve que j'em-
» mène ne veut point cependant que cette lettre
» parte sans apporter une double prière : à vous,
» elle demande de la résignation, du courage ; à
» celle qui va reprendre votre nom, de la ten-
» dresse et de l'indulgence. Elle vous confie à
» ses soins, avec l'angoisse d'une mère mou-
» rante qui lègue son unique enfant. Jouissez
» de l'avenir, et elle tâchera d'oublier le passé :
» soyez heureux, et elle ne trouvera point la
» force de se plaindre. »

Inez avait lu en même temps que Henri, par-dessus son épaule, et, à mesure qu'elle avançait dans cette lecture, une invincible émotion l'avait gagnée. Elle comparait malgré elle son attachement tyrannique et personnel à cette généreuse tendresse ; et, vaincue par une grandeur qu'elle ne pouvait imiter, elle se laissa tomber à genoux près de Henri, saisit la lettre du vieil avocat, et y collant ses lèvres avec respect :

— Ah ! tu vivais avec des anges, dit-elle sourdement, et je t'ai ramené en enfer !

III

Trois années après les événements rapportés dans le précédent chapitre, deux voyageurs assis à l'extrémité d'une galerie d'auberge, au petit village d'Aioro, regardaient le soleil se coucher derrière les cimes nuageuses de la montagne. Bien que le temps eût fait cruellement sentir son passage sur ces fronts d'âges différents, il était facile de reconnaître deux des principaux personnages de notre histoire, M. Garain et sa fille Octavie. Depuis le terrible événement qui était venu l'arracher à son bonheur, la jeune femme avait parcouru, avec son père, toute l'Allemagne et une partie de l'Italie sans pouvoir étourdir, dans les bruits du voyage, son inconsolable douleur. Cependant elle la supportait silencieusement et avec une dignité résignée qui la rendait encore plus touchante.

Débarqués la veille à Aioro, les deux voyageurs y étaient retenus par l'impossibilité de se procurer un *vetterino*, et ce séjour forcé avait contrarié d'autant plus M. Garain, que l'auberge se trouvait en-

vahie par les lugubres préparatifs d'une agonie. Une étrangère arrivée le matin allait rendre le dernier soupir ; on venait même de demander en son nom, au vieil avocat et à sa fille, les chambres qu'ils occupaient, et, cédant aux désirs d'une mourante, ils avaient autorisé à transporter leurs bagages à l'étage supérieur. Ce déménagement devait être achevé, et ils se préparaient à gagner leur nouveau gîte, quand une servante accourut en criant que la malade voulait les voir. M. Gardin fit un mouvement de surprise.

— Moi ! dit-il ; et que peut-elle vouloir à un inconnu ?

— Elle vous connaît, interrompit la servante... Tout à l'heure, en entendant lire votre nom sur un des coffrets, elle a poussé un cri, et elle a dit qu'elle voulait vous parler, à vous et à la demoiselle...Venez, car le médecin assure qu'il n'y a pas de temps à perdre.

Le vieil avocat regarda Octavie, et tous deux suivirent la servante, sans comprendre ce qu'on pouvait leur vouloir.

Celle-ci les conduisit jusqu'au fond d'un corri-

dor, poussa une porte, et les introduisit dans une chambre à coucher où les rideaux, soigneusement fermés, ne laissaient pénétrer qu'une faible lumière. Au bord d'un vaste lit à baldaquin apparaissait une forme blanche étendue sans mouvement ; plus loin, un homme se tenait debout, le front appuyé au chevet.

M. Garain et Octavie s'avancèrent d'abord sans bien distinguer ; mais, arrivés plus près, tous deux s'arrêtèrent avec un cri !

Dans la malade déjà glacée par la mort, le vieil avocat venait de retrouver la señora Inez Cordova, tandis que sa fille reconnaissait Henri dans l'étranger qui se cachait le visage.

La mourante rouvrit les yeux, tressaillit, et une légère rougeur traversa ses traits. Octavie s'était arrêtée à quelques pas ; elle lui fit signe d'approcher.

— Venez, dit-elle d'un accent éteint ; c'est Dieu qui vous a conduits ici...

Et comme la jeune femme restait à la même place, tremblante et incertaine :

— Que craignez-vous ? reprit Inez plus vivement ;

ne voyez-vous pas que tout est fini pour moi? Ah! Dieu m'a punie, justement punie! En vous arrachant Henri, j'avais fait bon marché de son bonheur, du vôtre; je n'avais voulu songer qu'au mien... et le bonheur n'est point venu! et j'ai enfin compris que pour le mériter il fallait être prête à le sacrifier... que l'affection sans dévouement était une torture, non une richesse! Tout cela, je l'ai appris cruellement et bien tard; mais je le sais maintenant.

Elle s'arrêta; des larmes coulèrent lentement sur ses joues livides. Henri se pencha vers elle et voulut l'apaiser par quelques paroles amicales; mais elle l'arrêta du geste.

— Laissez, dit-elle, il me reste peu de temps... et peu de forces... je veux les employer à réparer au moins le mal que je vous ai fait.

Se tournant alors vers Octavie, elle se mit à lui recommander le bonheur de Henri en termes touchants.

— Dans quelques instants, dit-elle, il sera libre... et cette fois... sans retour... Les liens que je suis venue rompre si fatalement pourront se renouer

sans crime... Alors, en considération du bonheur présent, pardonnez les larmes que je vous ai fait verser, et soyez heureuse sans rancune comme vous le serez sans remords.

Elle ajouta beaucoup de choses touchantes, que Henri et Octavie écoutèrent à genoux aux deux côtés du chevet. Enfin, quand elle sentit que la vie allait la quitter, elle prit leurs mains, les réunit, et, y appuyant ses lèvres, rendit le dernier soupir dans ce dernier baiser.

M. Garain et ses enfants ne reparurent à Colmar que plusieurs mois après. Tout le monde ignorait le terrible orage qui avait traversé la vie des jeunes époux, et l'on crut qu'ils revenaient d'un long voyage à l'étranger. Mais cette cruelle épreuve avait encore resserré les liens d'estime et d'amour qui unissaient ces trois âmes d'élite ; car elle leur avait appris à toutes trois ce qu'il y avait en elles de probité, de courage et de dévouement.

LE FILLEUL.

I

C'était un jeudi soir de l'année 1649. Le sieur Roullard, orfèvre de Paris, et l'un des maîtres les plus riches de ce corps d'état, était debout dans son arrière-boutique où il semblait relire avec attention un papier magnifiquement libellé, en petite bâtarde, et orné de majuscules à paraphes. Un peu plus loin se tenait assise Jeanne, sa nièce, jolie brune de dix-huit ans, dont les yeux quittaient à chaque instant le tricot de filoselle qu'elle te-

nait, pour regarder à travers la devanture vitrée.

Maître Roullard replia enfin son papier, et un sourire de satisfaction épanouit son large visage.

— C'est parfait! dit-il à demi-voix et en s'adressant à sa nièce; il est impossible que monseigneur le cardinal n'ait point égard à cette requête.

— Vous tenez donc bien au titre d'orfèvre de la cour, mon oncle? demanda Jeanne avec distraction, et en regardant dans la rue.

— Si j'y tiens! s'écria Roullard; voilà une question saugrenue! Mais savez-vous, mademoiselle, que, si je l'obtiens, ma fortune est faite!

— N'êtes-vous point déjà assez riche, mon oncle?

— On n'est jamais assez riche, Jeanne, répliqua maître Roullard avec une profondeur sentencieuse; d'ailleurs comptez-vous pour rien l'honneur d'être attaché à la cour?

— C'est qu'il me semble, objecta la jeune fille plus bas et en hésitant, que ce titre sera embarrassant pour vous.

— Pourquoi cela?

— Parce que vous avez eu, jusqu'ici, la pratique

de toutes les personnes qui tiennent pour monsieur le Prince.

— Eh bien?

— Eh bien, vous avez entendu dire tant de mal du cardinal que vous vous êtes habitué vous-même à en dire...

— Chut! interrompit l'orfévre qui lui imposa silence des deux mains; il ne faut point parler de cela, Jeanne. Si j'ai répété quelques propos légers sur Son Éminence, j'ai eu tort; quand on reconnaît ses torts, on ne doit plus vous les reprocher.

— Sans doute, mon oncle, mais vos commis et vos ouvriers ont pris les mêmes habitudes...

— Il faudra qu'ils en changent, reprit résolûment Roullard; je ne souffrirai pas que mes employés me compromettent. Quand je disais du mal du cardinal, je ne le connaissais pas. D'ailleurs maître Vatar vivait et je n'avais aucune chance de le remplacer, tandis que depuis avant-hier tout est changé; car c'est avant-hier soir que j'ai appris la nouvelle, en revenant de conduire Julien aux voitures de Saint-Germain... A propos, il n'est pas revenu, Julien.

—Non, mon oncle, dit Jeanne, qui tourna encore les yeux vers le quai ; je ne sais ce qui peut le retenir si longtemps, et je commence à être inquiète...

Maître Roullard regarda fixement sa nièce.

— Ah ! oui-dà, dit-il en prenant tout à coup un ton mécontent, vous êtes bien facile à tourmenter pour ce qui concerne M. Julien Noiraud ! Vous pensez toujours à ce beau projet de mariage, n'est-il pas vrai ?

— C'était ma mère qui l'avait formé, répliqua Jeanne d'une voix qui trahissait son émotion.

— A la bonne heure ! reprit Roullard ; mais moi, j'ai d'autres idées. Comme je puis donner une dot, je veux que vous épousiez un homme riche, et votre Noiraud n'a pas cent écus vaillant.

— Il peut faire son chemin, hasarda Jeanne.

— Oui, grâce à quelque miracle, continua l'orfèvre ironiquement. Attend-il toujours cet aventurier italien qui a autrefois demeuré chez sa mère, et qui l'a tenu sur les fonts de baptême ? le capitaine Juliano, je crois ?

— Vous savez bien, mon oncle, que Julien ne parle de cela que par plaisanterie.

— Soit ; mais comme il n'a pas de plus sérieuses espérances, je le refuse positivement pour neveu. J'ajouterai même que je désire vous voir moins amicale à son égard. Je n'ai pas voulu lui ôter brusquement toute espérance ; mais il faut m'aider à lui faire perdre courage petit à petit, car vous comprenez que ce mariage va devenir maintenant moins possible que jamais. Si je suis nommé orfèvre de la cour, qui sait ? il n'est pas impossible que vous épousiez un gentilhomme !...

Maître Roullard ne put continuer, car on l'appela pour parler à quelques nouveaux acheteurs qui venaient d'arriver.

Ceux-ci n'étaient autres que le gros traitant Jean Dubois, alors mêlé à toutes les entreprises financières, M. Colbert et le commandeur de Souvré. Tous trois étaient partisans du cardinal, et ne faisaient point partie de la clientèle ordinaire de maître Roullard ; mais ils avaient entendu parler de quelques pièces d'orfévrerie qu'il venait d'exposer et voulaient les voir.

L'orfèvre les accabla de prévenances. Il bouleversa sa boutique pour chercher ce qui pouvait

être de leur goût, en ayant soin d'entremêler toutes ses politesses de protestations de dévouement au cardinal et à ses partisans.

Maître Roullard, comme on a déjà pu le deviner, ne se piquait pas d'une grande fixité dans les opinions. C'était une conscience barométrique toujours en mouvement, selon l'air qui soufflait, et n'ayant d'autre occupation que de chercher ce qui pouvait être à son avantage. Il avait réussi à force de zèle pour lui-même, et était arrivé, avec une capacité médiocre dans sa profession, au point où il se trouvait : la tenacité de son égoïsme lui avait tenu lieu de supériorité.

Il venait de mettre à part, pour le traitant et pour M. Colbert, plusieurs pièces d'orfévrerie dont il avait réduit les prix en considération de leur dévouement au cardinal, et il recommençait une nouvelle palinodie en l'honneur de Son Éminence, lorsque la porte de la boutique fut brusquement ouverte par un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, de chétive taille, défiguré par la petite-vérole, mais qui avait conservé, dans sa laideur, une expression de bonté intelligente et hardie. Le nouveau venu jeta brus-

quement sur le comptoir un paquet qu'il portait sous le bras.

— Bonjour, patron, s'écria-t-il après avoir salué les deux gentilshommes et le sieur Dubois, vous avez dû être bien inquiet de moi en ne me voyant pas revenir hier au soir, mais M. de Nogent m'a retenu pour réparer son surtout d'argent.

— Ah! vous revenez de chez le comte? interrompit Colbert; et comment se porte-t-il?

— A merveille, monsieur.

— Il se porte bien, répéta le commandeur de Souvré; il faut alors qu'il ait trouvé quelque méchanceté contre Son Éminence.

— S'il en a trouvé! s'écria Julien en riant; il m'a chanté un noël en vingt couplets contre le cardinal.

— Comment, il a osé! interrompit le sieur Dubois scandalisé.

— Ah! je crois bien, reprit Julien; il avait même commencé à me les apprendre... c'est sur l'air d'*Allelluia*... attendez donc...

Maître Roullard toussa et roula les yeux pour avertir Julien; mais celui-ci ne comprit pas. L'ha-

bitude de dire du mal du cardinal était si bien établie chez l'orfévre qu'il ne pouvait supposer un changement à cet égard; aussi, après avoir cherché un instant, il s'écria :

— Voici un couplet !...

Et il se mit à chanter :

Alleluia pour Mazarin !
C'est le fils aîné de Scapin,
Dans le sac la France il mettra.
Alleluia !

— Julien ! s'écria maître Roullard devenu tremblant.

— Laissez donc, dit le commandeur, qui, tout en se déclarant, par intérêt, partisan du cardinal, n'était pas fâché, comme gentilhomme français, de le voir tourner en ridicule ; je suis fou des ponts-neufs, et j'ai chez moi une collection de *mazarinades*.

— Tiens, c'est comme le patron, reprit Noiraud ; le valet de chambre de M. de Longueville lui a donné tout ce qui a paru.

L'orfévre voulut balbutier une protestation ;

mais les rires des deux gentilshommes et les exclamations du traitant le déconcertèrent à tel point qu'il s'interrompit pour demander brusquement à Julien ce qu'il faisait là, et s'il pensait avoir fini sa journée. Celui-ci, ignorant le changement que son absence de vingt-quatre heures avait produit dans les opinions de maître Roullard, le regarda stupéfait.

— Excusez, patron, dit-il en hésitant; mais je croyais vous faire plaisir...

— Tu n'es donc pas allé chez le marquis d'Avaux? reprit maître Roullard, qui cherchait évidemment un motif de réprimande.

— Pardonnez-moi, répliqua Noiraud.

— Pourquoi me rapportes-tu alors la cassolette? ajouta l'orfèvre en montrant le paquet jeté sur le comptoir.

Julien ne put s'empêcher de sourire.

— Ça, patron, dit-il, ce n'est point la cassolette; c'est un recueil de brochures que M. de Nogent m'a donné.

— Des brochures contre le cardinal, je parie! s'écria le commandeur?

— Toutes celles qui sont arrivées de Hollande le mois dernier.

— Et c'était pour la collection de maître Roullard?

— Je croyais faire plaisir au patron...

Les rires des deux seigneurs redoublèrent; mais cette fois l'orfèvre était devenu pâle de colère et de peur.

— C'est un mensonge! s'écria-t-il, je n'ai pas de collection; je ne sais ce qu'il veut dire.

Julien tressaillit.

— Comment, un mensonge! répéta-t-il d'un accent blessé; demandez plutôt aux autres garçons...

— Te tairas-tu! cria Roullard hors de lui.

— Je me tairai, dit Noiraud; mais il ne faut pas me traiter de menteur.

— Oui, menteur! répéta l'orfévre exaspéré; et pour le prouver, je te chasse.

— Moi!

— Vide la boutique sur-le-champ; je ne veux pas chez moi de gens qui parlent irrévérencieusement du cardinal; je suis le fidèle sujet de Son

Eminence ; je donnerais pour lui ma fortune, ma vie !... Vive monseigneur Mazarin !

Roullard ne savait plus ce qu'il disait ; il ouvrit la porte de la boutique, et montra la rue à Julien.

Celui-ci, qui était d'abord resté comme pétrifié, voulut s'expliquer ; mais l'orfévre ne lui en laissa pas le temps, et lui ordonna de sortir, en lui déclarant que s'il reparaissait à la boutique, on le recevrait avec la houssine à chasser les chiens. Après plusieurs essais infructueux pour l'apaiser, Noiraud perdit enfin patience à son tour, et s'écria :

— Eh bien ! à la bonne heure, je pars ; car je vois que vous êtes devenu fou !

— Voilà ce qui t'est dû, dit Roullard en cherchant quelques écus dans le tiroir de son bureau.

— Je vous en fais cadeau, interrompit Julien, qui avait remis son chapeau.

— Prends ; je ne veux pas que tu reviennes.

— Revenir ! s'écria le jeune garçon exaspéré, après avoir été traité de menteur et chassé !... Il faudrait avoir bien peu de cœur. Non, non, vous ne me reverrez jamais.

— C'est ce que je veux.

— Et c'est ce qui sera. Je ne change pas à tout vent, moi; je ne suis pas aujourd'hui pour Monsieur le Prince et demain pour le cardinal...

— As-tu fini?

— Tout de suite; je veux seulement emporter mes brochures, puisque vous renoncez à continuer votre collection.

Roullard montra le poing à Julien avec une expression de menace; mais celui-ci haussa dédaigneusement les épaules, prit le paquet sous son bras, et s'élança hors de la boutique.

Il marcha d'abord quelque temps droit devant lui, sans penser à autre chose qu'à l'injustice et à la sottise du maître orfèvre; mais insensiblement son irritation s'apaisa, et à la colère succéda la tristesse. Son renvoi était en lui-même peu de chose, et il connaissait assez d'autres maîtres pour trouver facilement à se placer; mais la rupture avec l'oncle de Jeanne détruisait sans retour toutes ses espérances de mariage, et c'était là un malheur plus difficile à supporter. Le jeune ouvrier se sentit le cœur tellement serré à cette pensée qu'il ne put aller plus loin. Il avait dépassé les Tuileries,

en suivant toujours le bord de la Seine, et était arrivé à un endroit solitaire où il s'assit. Dans ce moment ses yeux tombèrent sur les brochures qu'il avait sous le bras, et il ne put retenir un mouvement de dépit.

— Maudit cardinal! pensa-t-il, c'est lui qui est cause de tout; sans lui, maître Roullard ne se fût point fâché, je serais encore son premier garçon, et peut-être qu'un jour j'aurais pu épouser mademoiselle Jeanne!

Cette pensée augmenta sa haine pour le premier ministre. Il défit machinalement le paquet, et se mit à examiner les pamphlets qu'il renfermait. C'étaient des mémoires relatifs aux affaires d'Espagne, des noëls contre mesdames Mancini, nièces de Mazarin, et enfin une biographie satirique du cardinal. Julien parcourut cette dernière avec distraction; mais tout à coup il tressaillit et poussa un cri. Il venait de lire la phrase suivante, imprimée dans la première page:

« Avant d'entrer dans les ordres, monseigneur
» le cardinal avait porté l'épée. Il commandait une
» compagnie en 1625, et les généraux du pape

» Conti et Bagni le chargèrent alors d'une mission
» près du marquis de Cœuvres. Son Eminence
» vint le trouver à Grenoble, où il séjourna deux
» mois sous le nom du capitaine Juliano. »

Le jeune ouvrier relut trois fois ce passage avec une palpitation de cœur impossible à exprimer. Les noms, les lieux, les dates ne pouvaient laisser aucun doute : le capitaine dont il était question dans la brochure était bien celui qui l'avait tenu sur les fonts baptismaux ; Julien se trouvait le filleul de Son Eminence !

Son premier sentiment avait été la surprise ; le second fut une joie folle. Il s'était levé d'un bond, et répétait tout haut, en riant et en sautant :

— Le cardinal est mon parrain ! le cardinal est mon parrain !

Laissant-là toutes les brochures, sauf celle qui venait de lui donner ce précieux renseignement, il retourna sur ces pas en courant, afin de communiquer à maître Roullard et à sa nièce cette découverte inattendue ; mais il se ravisa tout à coup. L'orfévre pouvait ne point l'écouter, refuser de le croire, et le chasser de nouveau, humiliation que

sa parenté spirituelle avec le premier ministre lui rendrait, cette fois, plus difficile à supporter. Le plus pressé était d'ailleurs de faire valoir ses droits. Une fois la protection de son parrain obtenue, il n'avait point à douter de la bonne volonté de maître Roullard, toujours ami des heureux et des puissants. Il changea, en conséquence, de résolution, et, après avoir couru à la petite chambre qu'il occupait près du Palais-de-Justice pour y prendre l'extrait de baptême qui constatait son titre de filleul du capitaine Juliano, il se dirigea à toutes jambes vers l'hôtel du cardinal.

II

En arrivant, Julien demanda un de ses compatriotes, nommé Pierre Chottart, qui occupait alors les fonctions importantes de premier aide dans la cuisine du cardinal. Ses opinions lui avaient fait négliger cette connaissance depuis plusieurs années, et ce fut à peine si Chottart le reconnut. Cependant, après l'échange obligé des premières politesses, il demanda au garçon orfé-

vre ce qui l'amenait, et Julien lui apprit qu'il venait pour parler au cardinal. L'aide de cuisine crut qu'il était fou; mais, sans s'expliquer sur ce qu'il voulait dire au premier ministre, Noiraud répéta qu'il voulait le voir à tout prix.

— Et vous avez espéré qu'il suffirait pour cela de vous faire annoncer, mon cher? demanda Chottart ironiquement.

— Non, répondit Julien; mais j'ai compté que vous m'indiqueriez le moyen d'arriver jusqu'à Son Eminence.

— Le moyen? il est simple : c'est d'obtenir une audience.

— Allons, Pierre, vous n'êtes pas gentil? s'écria Noiraud; je vous demande de m'aider, et vous me répondez par des plaisanteries.

— Parce qu'il n'y a point d'autre réponse à vous faire, objecta Chottart.

— Comment! il est impossible de voir monseigneur le cardinal?

— Impossible. Moi-même qui vous parle, quoique j'appartienne à la bouche de monseigneur, je ne l'aperçois jamais.

— Vrai?

— Et cependant vous voyez que je suis spécialement chargé de la confection de son chocolat.

— Ah! c'est là le chocolat du premier ministre, dit Julien en regardant une casserole d'argent posée sur un fourneau.

— Tout à l'heure, reprit Chottart, je le verserai dans cette tasse de vermeil, et je sonnerai un garçon de service qui montera aux appartements de Son Eminence par cet escalier, et qui, arrivé au grand vestibule, remettra le plateau entre les mains du valet de chambre.

— De sorte que ce dernier est le seul qui approche de Son Eminence?

— Le seul; mais écoutez, voici justement le signal.

Un coup de sonnette venait en effet de retentir. Pierre Chottart se hâta de remplir la tasse de vermeil, qu'il posa sur un plateau avec tous les accessoires obligés, et passa dans le cabinet voisin pour chercher une serviette de toile de Flandre aux armes du cardinal.

Cette absence inspira à Julien une résolution

subite et aussitôt exécutée. Courant au cabinet dans lequel l'aide de cuisine venait d'entrer, il en ferma la porte à double tour, et s'élança avec le plateau dans l'escalier qui lui avait été désigné. Il le franchit rapidement, traversa plusieurs corridors, arriva au vestibule où il devait sonner le valet de chambre, souleva au hasard la première portière de tapisserie qui se présenta devant lui, et se trouva en face du ministre qui achevait d'écrire une lettre.

Celui-ci, qui s'était détourné au bruit, resta la plume en l'air devant cet inconnu à mine effarée et sans livrée.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-il un peu surpris, et avec l'accent italien dont il n'avait pu se défaire. Que venez-vous faire ici? que voulez-vous?

— C'est Son Eminence! s'écria Noiraud en laissant tomber le plateau sur la table du ministre. Ah! maintenant je suis sauvé! Bonjour, mon parrain.

Le cardinal recula effrayé, et chercha le cordon de la sonnette.

— Vous ne me reconnaissez pas? continua le

jeune ouvrier en riant; ça se conçoit : je n'avais que quinze jours la dernière fois que vous m'avez vu, en 1625.

— Comment, en 1625 ! répéta Mazarin, qui commençait à croire qu'il avait affaire à un échappé des Petites-Maisons, que voulez-vous dire, et qui êtes-vous ?

— Vous n'avez pas deviné ? reprit Julien en frappant ses mains l'une contre l'autre; je suis le fils de la mère Noiraud.

Le cardinal sembla chercher dans ses souvenirs.

— La mère Noiraud de Grenoble, reprit Julien, une mercière chez qui vous logiez quand vous étiez capitaine, et dont vous avez nommé le fils.

— En effet, je crois me rappeler, dit Mazarin; mais ce fils...

— C'est moi, interrompit Julien en riant : Julien Noiraud de Grenoble ! Je viens d'apprendre seulement aujourd'hui que vous étiez le capitaine Juliano, et alors je suis accouru tout de suite. Vous vous portez bien, mon parrain ?

Quelque imprévue que fût la reconnaissance, il

y avait dans les manières du jeune garçon une aisance et une gaieté qui amusèrent le cardinal. Il lui demanda comment il était arrivé à cette découverte, et par quelles preuves il appuyait son dire. Julien lui présenta d'abord les papiers qu'il apportait, puis raconta ingénûment tout ce qui s'était passé. Mazarin voulut voir la brochure biographique, et la parcourut sans sourciller; mais lorsque le jeune ouvrier eut achevé, il le regarda d'un air narquois.

— Et tu es bien content d'avoir retrouvé ton parrain? demanda-t-il.

— Ah! c'est un coup du ciel; s'écria Julien; si vous saviez comme j'avais besoin de ce secours!...

— Diable! tu es donc mal dans tes affaires?

— Oh! bien mal, bien mal, mon parrain.

— Et tu es venu me trouver dans l'espoir que je les rétablirai.

— Dame, j'ai compté que vous, qui aviez tant de fois sauvé la France, vous n'auriez point de peine à tirer d'embarras un pauvre garçon.

Cette flatterie fit sourire le cardinal. Julien enhardi lui avoua alors ses projets de mariage avec la

nièce de maître Roullard et son renvoi de chez ce dernier, en ayant soin toutefois d'en déguiser la cause. Lorsqu'il eut achevé, le cardinal lui posa la main sur l'épaule.

— Allons, allons, tout n'est pas désespéré, *poverino,* dit-il; je veux faire quelque chose pour toi.

— Ah! mon parrain! s'écria Julien, qui devint rouge de joie.

— Dabord, reprit le ministre, je ne veux pas que tu retournes en boutique.

— Je n'y retournerai pas, mon parrain.

— Je te garde ici pour l'entretien de ma vaisselle plate.

— Je l'entretiendrai, mon parrain.

— Seulement, tu n'auras point de gages.

— Non mon parrain.

— Tu achèteras un habit de cour.

— Oui mon parrain.

— Tu pourras prendre pension où tu voudras.

— Merci, mon parrain.

— Et comme je veux te prouver que tu m'intéresses, je t'accorderai un privilége insigne.

— Un privilége?

— Tu pourras dire devant tout le monde que tu es mon filleul.

Julien regarda le cardinal, pensant qu'il avait mal entendu ; mais celui-ci lui répéta son autorisation, en ajoutant qu'il espérait le trouver digne de la faveur qu'il lui accordait. Il le congédia ensuite, en lui recommandant de revenir le lendemain à son audience avec un costume convenable.

On peut se figurer sans peine le désappointement de notre héros lorsqu'il se retrouva seul dans la rue. En résumant tout ce qu'il venait d'obtenir, il se trouvait que le cardinal le forçait à donner tout son temps, à se loger, à se nourrir et à s'habiller à ses frais, sans lui accorder d'autre dédommagement que le titre de filleul.

—Parbleu ! les obligations prises par le capitaine Juliano ne ruineront pas le ministre, pensa le jeune orfévre déconcerté. Il eût mieux valu pour moi ne rien savoir et chercher à rentrer chez maître Roullard ou ailleurs ; mais maintenant Son Eminence me l'a défendu, et si je ne me rendais pas demain à son ordre, Dieu sait ce qui pourrait arriver ! Bien des gens pourrissent, dit-on, à la Bastille pour de

moindres désobéissances. Il faut donc se résigner à accepter les faveurs de mon parrain.

Tout en parlant ainsi, il avait regagné sa mansarde, où il attendit le lendemain, le cœur triste et découragé.

III

Le lendemain, Noiraud se présenta à l'hôtel, vers l'heure fixée pour l'audience, en costume de cour complet. C'était la défroque d'un gentilhomme gascon venu à Paris pour solliciter, et qui avait dû vendre sa garde-robe afin de se procurer de quoi retourner dans sa province. Julien avait employé à cet achat une partie de ses économies, et se trouvait médiocrement dédommagé de sa dépense par le faux air de gentilhomme que lui donnaient ses nouveaux habits.

Lorsqu'il entra dans la salle d'attente, tous les yeux se tournèrent de son côté, et il entendit que chacun demandait tout bas son nom. Le commandeur de Souvré et le sieur Dubois, qui causaient dans une embrasure de fenêtre, le regardèrent

avec attention, comme s'ils eussent essayé à le reconnaître; mais tout à coup une voix s'écria :

—Dieu me pardonne! c'est Noiraud.

Julien retourna vivement la tête, et se trouva en face de maître Roullard.

— C'est lui! répéta l'orfévre stupéfait, et en habit de cour ! Que fais-tu ici, malheureux?

—Vous le voyez, j'attends Son Eminence, répondit Julien en s'efforçant de prendre un air dégagé.

—Mais, au fait, fit observer le commandeur, qui s'était approché avec le traitant, c'est le garçon que vous avez chassé hier.

— Un garçon orfévre ici! s'écria le sieur Dubois scandalisé; qui lui a permis d'entrer? que peut-il vouloir au cardinal?

— C'est ce que nous allons savoir, interrompit M. de Souvré; car voici Son Eminence.

Mazarin venait en effet de paraître à la porte d'entrée, et toutes les conversations particulières avaient cessé. Le premier ministre s'avança en saluant, et en s'arrêtant de loin en loin pour écouter quelque requête. Il arriva ainsi jusqu'à l'endroit

où se trouvait Julien, et sourit en l'apercevant.

— Ah ! te voilà, dit-il en lui frappant familièrement la joue de son gant ; eh bien ! comment te trouves-tu aujourd'hui, *poverino?*

— Très-bien, mon parrain, répondit Julien.

On eût dit qu'une puissance magique était renfermée dans ce mot, car à peine le jeune garçon l'eut-il prononcé qu'il se fit un mouvement dans la foule des courtisans. Tous les regards se tournèrent de son côté ; toutes les voix murmuraient : — Son parrain ! monseigneur est son parrain !

Et une espèce d'admiration jalouse se peignit sur tous les visages. Le cardinal remarqua du coin de l'œil cet effet, et, s'appuyant sur l'épaule du jeune orfévre, il continua à faire ainsi le tour de la salle, en lui adressant à chaque instant des questions familières, et lui demandant, en riant, son avis sur les requêtes qui lui étaient adressées. Julien, ne sachant trop s'il devait prendre cette familiarité pour une expression d'intérêt ou d'ironie, se contentait de répondre : — Oui, mon parrain... Non, mon parrain... A votre volonté, mon parrain... Et les

courtisans admiraient sa réserve, qui leur semblait de la profondeur.

Enfin, l'audience finie, Mazarin quitta l'épaule de son filleul, en l'avertissant qu'il voulait lui parler un peu plus tard, et lui donnant rendez-vous dans son cabinet de travail.

A peine eut-il disparu, que la foule des solliciteurs entoura le jeune ouvrier: c'était à qui lui ferait quelques avances. Noiraud ne savait comment reconnaître tant de politesses, et se confondait en protestations de respect; mais le commandeur, qui avait laissé passer les plus pressés, arriva à son tour, et le prenant à part :

— Je suis véritablement ravi, mon cher monsieur Noiraud, dit-il, de la bonne fortune qui vous arrive.

Julien balbutia une phrase de remerciement.

—Son Eminence paraît avoir pour vous une sérieuse affection, reprit M. de Souvré, et il est clair qu'il ne vous refusera rien.

— Vous croyez ? s'écria Noiraud, qui pensa tout de suite à solliciter la permission de rentrer en boutique.

— J'en suis sûr, continua le commandeur ; et pour vous prouver ma confiance à cet égard, je vous demanderai de lui dire un mot en faveur de mon neveu qui réclame un régiment.

— Moi ?

— Il l'obtiendra si vous le voulez.

— Mon Dieu ! je ne demande pas mieux.

— Alors, vous le lui promettez?

— C'est-à-dire que je voudrais...

— Je ne vous en demande pas davantage ! s'écria le commandeur. Croyez que, si les choses tournent au gré de nos désirs, vous n'aurez pas obligé des ingrats.

A ces mots, il serra la main du jeune homme, et tourna sur ses talons.

En le quittant, Julien rencontra le sieur Dubois qui l'attendait. Celui-ci le prit brusquement par le bras

— Je n'ai qu'un mot à vous dire, monsieur de Noiraud, murmura-t-il en se penchant à son oreille : vous savez que je demande le privilége du commerce général dans les îles du Vent ; faites-le-moi obtenir, et je vous paie six mille livres.

— Six mille livres ! répéta Julien étonné.

— Vous voulez davantage ; reprit le traitant ; eh bien ! j'irai jusqu'à dix mille livres.

— Permettez, interrompit Noiraud ; vous vous trompez tout à fait sur mon crédit, et il ne dépend nullement de moi de vous faire obtenir ce que vous désirez.

Dubois le regarda, et lui quitta le bras.

— Ah ! je vois ce que c'est, dit-il, mes concurrents vous ont déjà vu.

— Je ne sais ce que vous voulez dire.

— Ils vous auront offert davantage...

— Monsieur, je vous jure...

— Bien, bien, je m'adresserai à quelque autre personne alors. Il ne faut pas croire, parce que vous êtes le filleul de Son Eminence, que tout cédera à votre nouveau crédit. Nous lutterons, monsieur, nous lutterons !

Et le gros traitant disparut sans attendre la réponse de Julien.

Celui-ci n'était point encore revenu de son étonnement lorsqu'il fut introduit dans le cabinet du cardinal. Mazarin s'aperçut de son trouble, et lui

en demanda la cause. Le jeune garçon raconta naïvement ce qui venait de lui arriver.

— Bravo ! bravo murmura le ministre en se frottant les mains ; puisqu'ils veulent que tu les protéges, *caro*, il faut les protéger.

— Comment ! dit Julien étonné, vous voulez donc que je sollicite pour eux, mon parrain ?

— *No, no,* pas de sollicitations ; mais laisse-les croire que tu as du crédit, *poverino ;* le crédit, ça se paie.

— Ainsi, mon parrain, vous voulez que je reçoive...

— Reçois toujours, Juliano : il ne faut jamais refuser ce qu'on nous donne de bonne volonté. Si tu ne les paies pas en bons offices, tu les paieras en reconnaissance.

Noiraud se retira de plus en plus étonné. Mais ce fut bien autre chose lorsque, deux jours après, il reçut un sac de trois mille livres, avec un billet de remerciement écrit au nom du commandeur, dont le neveu venait d'être nommé colonel. Il achevait de compter la somme, lorsque le sieur Dubois entra essoufflé.

— Vous l'emportez, monsieur de Noiraud, dit-il d'un air dans lequel la mauvaise humeur le disputait à une sorte de respect ; mes concurrents ont eu le privilége. J'ai eu tort de vouloir lutter contre votre influence, et je m'en punis. Voici les dix mille livres proposées ; ce sera un à-compte sur la première affaire, pour laquelle j'espère que vous nous serez favorable.

Il avait ouvert son portefeuille, et déposé sur la table une dizaine de billets signés par les plus riches négociants du Havre et de Dieppe. Julien voulut les refuser, en affirmant qu'il était complétement étranger à ce qui s'était passé, qu'il venait d'en apprendre la première nouvelle ; mais le traitant ne voulut même pas l'entendre.

— C'est bon, c'est bon ! s'écria-t-il en gagnant la porte ; vous êtes discret, Son Eminence vous a défendu de la compromettre ; je ne vous demande rien, je crois tout ce que vous voudrez ; promettez-moi seulement qu'à l'occasion vous ne parlerez point contre moi.

— Quant à cela, répliqua Julien, je vous le jure ; mais...

— Cela me suffit ! s'écria Dubois ; je crois à votre parole, monsieur de Noiraud, et, de votre côté, si vous avez jamais besoin de quelques milliers de livres, n'oubliez point que je serai toujours heureux d'être agréable au filleul du cardinal.

Il salua profondément, et sortit.

Julien ne manqua point de tout dire au ministre, qui se frotta de nouveau les mains et lui ordonna de garder les sommes reçues. Elles furent bientôt grossies par de nouvelles largesses des courtisans. Le jeune orfévre avait beau protester qu'il était sans crédit, et qu'on ne devait lui imputer ni l'insuccès ni la réussite des demandes adressées à son parrain, toutes ses dénégations étaient inutiles et ne servaient qu'à confirmer l'opinion générale. Au bout de quelques mois, Julien se trouva enrichi par des présents que l'on continuait à le forcer d'accepter.

Or, pendant ce temps, au contraire, les affaires de maître Roullard n'avaient fait que péricliter. N'ayant pu se faire nommer orfévre de la cour, il perdit, par suite des démarches tentées à cette occasion, la clientèle des ennemis du cardinal, et se

trouva ainsi, selon le proverbe, *entre deux selles, assis par terre !* Il attribua d'abord l'insuccès de sa requête à l'opposition de Julien, et en conçut un vif ressentiment contre le jeune homme ; mais c'était une de ces molles natures près desquelles la réussite a toujours raison. En voyant croître le crédit supposé de son ancien garçon, il passa insensiblement de la haine à l'admiration. Enfin un matin il arriva chez lui, en s'écriant qu'il ne pouvait vivre plus longtemps brouillé avec son cher élève, et qu'il venait pour lui demander pardon du passé. Julien accepta sans peine une réconciliation qui comblait tous ses vœux. La prospérité n'avait rien changé à ses affections, et sa première condition fut que le projet de mariage formé autrefois pourrait enfin s'accomplir. Maître Roullard n'eut garde cette fois de s'y opposer. Il donna au jeune ouvrier sa nièce en mariage et lui abandonna son commerce.

Lorsque Julien, rayonnant de bonheur, vint conduire sa jeune femme à son parrain, celui-ci lui prit l'oreille, et lui dit en riant :

— Tu ne t'attendais pas à cela quand je t'ai ac-

cordé, pour tout présent, la permission de m'appeler ton parrain.

—C'est la vérité, répliqua Noiraud; j'étais loin de croire que je devrais tout à ce titre.

—C'est que tu ne connaissais pas les hommes, *picciolo,* dit le cardinal: à la cour, vois-tu, on ne réussit pas à cause de ce que l'on est, mais à cause de ce que l'on paraît être.

JEAN-FRANÇOIS L'INDÉPENDANT.

I

Un jeune garçon d'environ quinze ans, mais dont la haute taille annonçait une force au-dessus de son âge et le regard une audace peu commune, était assis sur le parapet qui borde, à Brest, le cours d'Ajot. Le coude appuyé sur des livres réunis par une courroie et les pieds suspendus sur l'abîme, il jetait, d'une main distraite, dans la mer, qui grondait à ses pieds, quelques débris arrachés au mur sur lequel il était à demi couché. Près de lui se te-

nait un autre écolier pâle, maigre et contrefait, que l'on eût cru à peine sorti de la première enfance, si ses traits déjà développés n'eussent contredit sa chétive apparence.

Paul Minart avait, en effet, une seule année de moins que son frère Jean-François ; mais, inférieur à lui en force, en hardiesse et en volonté, il s'était accoutumé à suivre en tout ses conseils. Non que Paul fût aussi faible qu'il le paraissait au premier abord ; son enveloppe débile cachait, au contraire, une vitalité tenace et une vigueur d'inertie que l'on n'eût point trouvées chez de plus grands : mais c'était une nature imitatrice, prenant la route qu'on lui montrait par paresse d'en chercher une autre ; dévoué, d'ailleurs, à son frère, pour lequel il avait autant d'admiration que d'amitié, et se faisant gloire de le suivre en tout, comme le soldat suit son général.

Ils se rendaient au pensionnat voisin, et attendaient que l'heure de la classe sonnât.

Tout à coup Jean-François se redressa brusquement en poussant une exclamation et étendant la main vers la rade.

— Vois, vois, petit Paul, s'écria-t-il, la corvette d'instruction va appareiller.

Le navire, désigné par l'écolier, venait en effet de lever l'ancre; les vergues et les hunes étaient garnies d'élèves du vaisseau-école. Les voiles se déployèrent l'une après l'autre; elles commencèrent à prendre la brise qui s'élevait du large, et bientôt la corvette s'élança sur les vagues avec la légèreté d'une hirondelle de mer.

De tous les spectacles propres à intéresser l'intelligence humaine, aucun, peut-être, n'est comparable à celui d'un navire manœuvrant sur une bonne mer, avec une brise favorable, et le drapeau national à son pic. Les passes les plus rapides et les plus variées du cheval de course lui-même ne peuvent donner idée de cette promptitude de mouvements, de cette coquetterie d'allure, ni de cette grâce mutine d'obéissance. Un navire n'est point une machine de bois, de toile et de cordages, comme on peut le croire en le voyant immobile au port, c'est un être animé de plusieurs centaines d'intelligences, vivant de plusieurs centaines de vies, qui peut écouter, voir, et qui parle avec le canon!

La corvette venait justement de faire entendre cette voix, et elle rasait la côte, laissant derrière elle un long nuage de fumée. Jean-François s'était redressé sur le parapet en poussant un joyeux *hourra,* lorsque la cloche du pensionnat interrompit tout à coup son enthousiasme.

— Au diable le vieux timbre fêlé ! s'écria l'écolier en se tournant ; il faut toujours qu'il se fasse entendre quand on s'amuse ! Je voudrais que le *Grand Jaune* eût sa cloche suspendue au cou, en guise de breloque.

Le lecteur saura que le *Grand Jaune* n'était autre que le maître de pension, excellent homme, auquel ses cheveux gris et son visage couleur de parchemin avaient fait une réputation universelle de science.

— Regarde, ajouta Jean-François, dont les yeux ne pouvaient quitter la corvette, la voilà qui loffe... Ils vont carguer les cacatoès... Quel plaisir, petit Paul, de la voir filer ainsi sur la vague !

— Si le *Grand Jaune* était ici, dit le bossu, il nous prouverait que Virgile a parlé de cette manœuvre, et il nous citerait un vers latin.

— Ne me parle pas de latin, répliqua brusquement François ; c'est mon ennemi naturel. Le beau profit que je tirerai d'avoir expliqué Horace, et de savoir que les Romains préféraient l'huile de Venafre pour la sauce des lamproies !

— Notre oncle veut que nous fassions nos classes, objecta Paul avec un soupir.

Son frère haussa les épaules.

— Pourquoi notre oncle serait-il le maître de nous mener à sa fantaisie ? murmura-t-il. Est-on esclave parce qu'on n'a pas encore de favoris ?... Je veux être indépendant, moi.

C'était ordinairement par ce mot que commençaient les révoltes de Jean-François. Qu'on lui reprochât la perte de ses mouchoirs l'accroc fait à un pantalon, ou sa négligence à apprendre, il finissait toujours, après un court débat, par invoquer son indépendance ! L'expérience ne lui avait point encore fait comprendre la nécessité de la soumission, et il regardait toute contrainte comme un attentat à sa liberté. Ce besoin de n'obéir qu'à ses propres désirs l'engageait dans des combats qui lui ôtaient tout repos et toute joie ;

mais loin de s'en prendre à son manque de docilité, il accusait la tyrannie des maîtres, et ne voyait dans les tourments de la lutte qu'une excitation à conquérir sa liberté.

Son frère Paul, plus paisible, eût accepté sans trop de peine l'obéissance ; mais il s'associait aux insurrections de son frère par imitation. C'était une sorte de Pylade nonchalant, courant toujours après son Oreste afin de n'être pas obligé de chercher tout seul son chemin, et partageant ses aventures par occasion, sans les avoir cherchées, mais aussi sans les craindre.

Lorsqu'il entendit Jean-François invoquer son indépendance à propos de la classe du *Grand Jaune*, il comprit qu'il allait y avoir une levée de boucliers contre le latin, et, reposant sur le parapet les livres qu'il avait pris sous le bras, il attendit la déclaration de guerre.

Elle ne se fit point attendre. La cloche avait cessé de tinter ; Jean-François tourna la tête vers le pensionnat avec une résolution méprisante.

— Qu'ils expliquent des églogues et scandent des vers alcaïques, dit-il ; j'ai besoin de prendre

l'air, petit Paul, et je veux suivre l'exercice à feu de la corvette.

— Voyons l'exercice à feu, Jean, dit petit Paul d'un ton d'indifférence philosophique.

— Le *Grand Jaune* peut se fâcher si cela lui plaît, ajouta Jean; je fais cas de sa colère comme d'un bigorneau vide; et quant à notre oncle, s'il veut m'ôter toute liberté, je tapisse notre mansarde avec les feuilles de mon Virgile, et je donne le *Conciones* à Manon pour flamber les poulets.

— Tu pourras aussi donner le mien, ajouta petit Paul tranquillement.

— Descendons à Postren, reprit François, nous verrons mieux; et quand la corvette aura fini, nous pêcherons des cancres pour mettre dans les poches du *Grand Jaune*.

Paul saisit la courroie qui liait ses livres, et, les jetant sur sa bosse en guise de havresac, suivit tranquillement son frère.

Ils se dirigèrent vers la descente qui longe les bastions du château.

— Les autres sont occupés maintenant à sentir les beautés des ablatifs absolus, dit François en

riant ; je me moque de la grammaire, du mot-à-mot, et du *Grand Jaune !*... On n'a point de plaisir sans liberté !... Nous allons nous amuser comme des hommes, petit Paul.

— Amusons-nous, répondit celui-ci en promenant autour de lui un regard indifférent.

Dans ce moment passait une demi-douzaine d'enfants appartenant aux compagnies de mousses. A la vue de Paul, il s'arrêtèrent en ricanant.

— Excusez ! dit l'un d'eux en montrant le bossu ; en v'là une embarcation drôlement construite ! elle porte le bossoir à la poupe.

— Ne vois-tu pas que c'est un fraudeur ? ajouta un second ; il a un pain de sucre de contrebande entre les deux épaules.

— Passez votre chemin, mauvais gratteurs de gamelle ! dit Jean-François, qui ne souffrait point que l'on raillât petit Paul sur son infirmité.

Les mousses le regardèrent.

— Pardon, dit le plus grand en tirant son chapeau goudroné, monsieur demande quelque chose ; que veut-il qu'on lui serve ? est-ce un coup de pied ou un coup de poing ?

—Prends d'abord ceci toi-même ! s'écria Jean en appliquant à l'oreille du mousse un soufflet retentissant.

Le petit marin recula étourdi, mais revint bientôt furieux sur François, qui le reçut vigoureusement. Par un élan naturel, petit Paul s'était élancé au secours de son frère ; deux mousses l'assaillirent, et un combat général s'engagea.

Bien que le nombre rendît la lutte inégale, l'agilité et la force de Jean-François tinrent longtemps la victoire incertaine ; enfin des passants s'interposèrent, on força les mousses à se retirer, et les deux frères demeurèrent tout meurtris et tout sanglants au milieu de leurs livres et de leurs cahiers foulés aux pieds.

—En voilà une partie de plaisir ! dit Paul qui se frottait les bras d'un air piteux, tu aurais bien dû les laisser passer, Jean-François, au lieu de commencer le feu.

—Pourquoi se sont-ils moqués de nous ? s'écria François exaspéré. Est-ce qu'on n'est pas libre d'être bossu, maintenant ?... Qu'ils y reviennent, et je leur ferai voir plus de coups de poing qu'ils n'ont

de gourganes dans une ration. Je ne souffrirai point qu'on nous tyrannise ! je veux être indépendant.

Petit Paul savait bien qu'il n'y avait rien à répondre à cela. Il se moucha, essuya la boue dont il était couvert, et commença la pêche de ses classiques dans le ruisseau.

Jean-François l'aida à les réunir, et tous deux descendirent à Postren; mais lorsqu'ils arrivèrent sur la grève, la corvette était revenue à son ancrage, la mer descendait, et les cancres avaient disparu. Après d'inutiles recherches, il fallut se résigner à rentrer au logis sans avoir joui d'aucun des plaisirs qu'ils s'étaient promis.

II

A la vue de Jean et de Paul rentrant, à demi défigurés par les coups qu'ils avaient reçus, leur tante, madame Durocher, jeta les hauts cris et voulut savoir ce qui leur était arrivé. François était sincère : il raconta tout sans exprimer de repentir, mais aussi sans rien déguiser.

Son oncle, qui survint pendant le récit, déclara aux deux frères qu'ils ne se rendraient plus seuls au pensionnat, et que leurs récréations seraient supprimées pendant huit jours. Provisoirement on les envoya changer de vêtements, M. Durocher ayant à dîner ce jour-là plusieurs invités, parmi lesquels se trouvait M. Livel, commandant la frégate *la Félicité*, qui devait partir sous peu.

Lorsqu'ils redescendirent au salon, ils trouvèrent les convives réunis, et aux regards demi-sévères, demi-railleurs que l'on tourna vers eux, ils comprirent facilement que leur escapade avait été racontée.

Le capitaine Livel ne leur laissa, du reste, aucun doute à ce sujet ; car, prenant Jean-François par l'oreille :

— C'est donc toi, dit-il en riant, qui fais l'école buissonnière et rosses les mousses de Sa Majesté !... Pardieu ! vous devriez me le donner à bord, Durocher, puisqu'il aime tant l'indépendance.

— Je l'ai plusieurs fois demandé, répliqua hardiment Jean-François ; mais mon oncle prétend

qu'il n'y a que les ignorants et les mauvais sujets qui veuillent se faire marins.

— Plaît-il? s'écria le capitaine Livel.

— C'est une méchanceté de ce drôle, interrompit M. Durocher embarrassé.

— Petit Paul peut dire si c'est la vérité.

— C'est la vérité, répéta le bossu.

Le capitaine, qui avait paru un instant blessé, éclata de rire.

— Allons, dit-il, je vois que nous ne sommes pas plus en crédit près des gens de loi, que les gens de loi près de nous. Tout est pour le mieux, du reste: chacun pour son pavillon. Mais si vous trouviez jamais, par hasard, que ce garçon-là eût assez de défauts pour devenir marin, envoyez-le-moi, et je me chargerai de son éducation navale.

L'avertissement que le dîner était servi brisa la conversation, et une fois à table, on se mit à causer d'autre chose.

Le capitaine Livel avait beaucoup navigué, et savait parler de ce qu'il avait vu. Il raconta, avec une originalité piquante, plusieurs aventures comiques ou terribles dont il avait été le héros. Jean-

François oubliait de manger et osait à peine respirer.

Lorsqu'il se retrouva seul, le soir, avec son frère, il ne lui parla que du bonheur de voyager, et de la résolution qu'il avait prise de saisir la première occasion de tenter au loin les aventures. Petit Paul approuva tout afin d'abréger les confidences et de pouvoir dormir.

Cependant M. Durocher n'avait pas oublié la menace faite aux deux frères. Dès le lendemain ils furent enfermés dans une chambre; ils n'en sortirent que pour être conduits au pensionnat, et y furent ramenés aussitôt les classes finies.

Six jours s'écoulèrent ainsi dans une complète séquestration. Le septième était jour de congé. Le soleil étincelait dans la cour, et les moineaux chantaient gaiement sur les cheminées. Jean-François, le visage collé aux vitres, regardait le coin du ciel tout bleu que les toits lui laissaient apercevoir, en pensant avec une sorte de rage que cette magnifique journée serait perdue pour lui.

Après un long silence, pendant lequel ses désirs

et sa colère avaient grandi, il frappa rudement la fenêtre du poing.

— Ça ne peut pas continuer ainsi ! s'écria-t-il : je ne suis point un galérien, après tout, pour que l'on m'enferme... Petit Paul, nous devons être libres, et pour cela il faut nous faire marins.

— Nous faire marins ? répéta Paul selon son habitude.

— Oui ; sur mer il n'y a ni oncle qui vous enferme, ni *Grand Jaune* qui vous donne des *pensums*, ni sergent de police qui vous empêche de lancer des cerfs-volants... les marins sont indépendants.

— Tu crois ? demanda le bossu.

— N'as-tu pas vu comme le capitaine Livel avait l'air d'être habitué à ne se point gêner ? Il a dit que le vin de Madère était mauvais, il a redemandé trois fois du pudding, et a raconté toutes ses histoires les deux coudes sur la table, ce que notre tante nous défend toujours. Voilà un homme libre, Petit Paul ! on ne lui mesure pas sa tartine, à lui... C'est décidé, frère, n'importe par quel moyen, il faut que nous nous fassions coucher sur le rôle d'un équipage. Là, du moins, nous n'aurons pas de pé-

dant qui nous forcera à prendre son latin en manière de pilules, et on ne nous enfermera pas quand le ciel sera en habit de dimanche.

— Alors embarquons-nous, dit Paul ; mais par quel moyen?

— Nous le chercherons, répondit Jean-François.

Il achevait à peine de parler, lorsque la porte s'ouvrit ; M. Durocher parut avec le capitaine Livel.

— Eh ! vite, garçons, s'écria celui-ci, que l'on passe son habit neuf et son chapeau de gala ! je vous emmène à bord.

Les deux frères parurent étonnés.

— Le capitaine, qui part demain, a voulu nous donner à dîner, reprit M. Durocher ; il a demandé que vous fussiez de la partie, et j'ai cédé ; seulement, au retour, vous reprendrez vos arrêts.

— Compris ! dit Jean-François quand il se trouva seul avec son frère. Il eût fallu que quelqu'un restât ici pour nous garder, et ils nous emmènent afin de pouvoir aller tous à bord : c'est de la clémence intéressée ; mais n'importe, ça pourra peut-être nous servir.

Deux barques attendaient les invités à la cale convenue, et en moins d'une demi-heure ils atteignirent la frégate.

Le capitaine Livel avait préparé un accueil splendide: l'équipage était en grande tenue, le pont passé au grès, et le gaillard d'arrière recouvert d'une tente sous laquelle on avait dressé la table.

Les deux frères étaient dans l'émerveillement. Ils se mirent à parcourir le navire, examinant tout avec curiosité.

En entrant sur le gaillard d'avant, Jean-François se trouva, tout à coup, en face du mousse auquel il avait voulu donner une leçon de politesse quelques jours auparavant. Celui-ci le reconnut également, et parut embarrassé; mais Jean-François l'accosta en riant, et ils entrèrent bientôt en conversation.

Le jeune écolier parla de son vif désir d'embarquer, et de l'opposition qu'y apportait M. Durocher. *Marsouin* (c'était le surnom du mousse) allait lui expliquer les moyens de satisfaire sa fantaisie malgré son oncle, lorsque l'on vint chercher les deux frères pour déjeuner.

Comme on quittait la table, un officier arriva à bord, portant des dépèches au capitaine Livel: elles lui ordonnaient de lever l'ancre à l'instant même, et de franchir le goulet avant la nuit. A cette nouvelle, les invités s'empressèrent de prendre congé, et l'on arma à la hâte toutes les embarcations pour les reconduire à terre.

Paul et Jean allaient descendre dans le canot du commandant, lorsque *Marsouin* leur fit un signe.

— Êtes vous décidés à courir la bouline avec nous? demanda-t-il aux écoliers.

— Décidés, répondit François.

— Eh bien, descendez dans la batterie, et cachez-vous derrière les coffres.

— Mais on nous cherchera.

— Je me charge de tout.

Les deux frères se regardèrent; il y eut un moment d'hésitation. Mais, comme nous l'avons déjà dit, Jean-François était un garçon résolu, et qui n'abandonnait point aisément un projet.

—Descendons, petit Paul, dit-il d'une voix émue.

— Descendons, répéta Paul.

Et tous deux disparurent.

Cependant M. Durocher, qui venait de prendre place dans la yole du commandant, demanda si personne n'avait vu ses neveux.

— Un beau garçon et un difforme? demanda *Marsouin*.

— Précisément.

— Ils viennent de s'embarquer à bâbord dans le grand canot, et ils seront à terre avant vous.

M. Durocher voulut s'assurer de la vérité de ce qu'on lui disait: mais le grand canot était déjà loin, le capitaine Livel pressait le départ de la yole: il se rassit, et se décida à regagner la ville, bien résolu d'infliger une nouvelle punition à ses neveux pour être repartis sans lui.

A peine les barques eurent-elles déposé à terre les invités, qu'elles regagnèrent le bord; on leva l'ancre, et une heure après *la Félicité* avait disparu dans le goulet.

Ce fut le soir seulement, et lorsque l'on commençait à perdre la terre de vue, que les deux frères sortirent de leur cachette. Le capitaine Livel se montra d'abord fort courroucé; mais le mal était

sans remède, et il était désormais impossible de les débarquer. Jean-François paraissait d'ailleurs déterminé à courir toutes les chances de la vie maritime.

— Restez alors ! s'écria le capitaine ; mais rappelez-vous, mes drôles, que vous faites partie de l'équipage, et veillez au grain, si vous ne voulez faire connaissance avec le *chat à neuf queues*. Allez trouver maître Floch ; il vous fera donner une ration et un hamac.

III

Maître Floch regarda en tous sens les deux nouveaux venus, tourna trois fois sa chique, puis, haussant les épaules :

— Sais-tu d'où ça nous vient, *Marsouin*, cette graine de modernes ? demanda-t-il en se tournant vers le mousse qui avait indiqué aux deux frères le moyen de rester à bord.

Celui-ci fit un clignement d'œil et prit un air narquois.

— Ce sont deux messieurs de bonne famille qui ont embarqué pour être indépendants, dit-il.

Maître Floch regarda le mousse, puis les deux frères.

— C'est différent, dit-il... alors faut leur parler avec des gants.

Et, se tournant vers Paul :

— Toi d'abord, l'Enflé, je t'attache à notre gamelle. Quand nous serons de mauvaise humeur, tu nous montreras ta bosse pour nous égayer.

— Je voudrais ne point être séparé de petit Paul, objecta Jean-François.

Maître Floch se tourna vers lui avec étonnement.

— Tu voudrais ! dit-il; excusez... un novice qui parle comme le commandant... Dis donc, *Marsouin*, fais donc des excuses pour moi à Monsieur. Ah ! ah ! ah ! il est curieux, l'indépendant.

Le marin éclatait de rire ; Jean-François décontenancé voulut lui faire une observation ; mais maître Floch l'interrompit brusquement.

— Assez causé ! dit-il ; nous allons descendre à la batterie, et te donner ce qu'il te faut. Rappelle-toi seulement, noiraud, qu'ici le chien et les novi-

ces n'ont point de volonté. *Marsouin* t'expliquera cela en t'apprenant à manier le fauberg.

Cette première conversation désenchanta quelque peu François sur les douceurs de la vie maritime ; il n'était pas au bout.

D'abord le mal de mer ne tarda point à l'éprouver; mais, quelles que fussent ses souffrances et celles de son frère, nul n'y prit garde: *Marsouin* seul vint, deux ou trois fois, détacher leurs hamacs pour qu'ils sentissent davantage le roulis, et leur offrir un morceau de lard dont la seule vue augmenta leurs nausées.

Cependant vers le troisième jour le mal s'apaisa, et ils purent monter sur le pont.

Ils s'y promenaient depuis quelque temps, lorsque maître Floch les aperçut et courut à eux.

— Que faites-vous ici, faillis cancres? dit-il brusquement.

— Nous prenons l'air, répondit François.

— Sur le gaillard d'arrière ?

— Pourquoi non ?

— Pourquoi, paria? Parce que tu n'es qu'un

chien de novice, et que c'est ici la promenade des officiers.

— Je l'ignorais.

— A l'avant, lascars ! à l'avant, si vous ne voulez pas que je vous envoie dévider du vent dans la grande hune.

Les deux frères obéirent d'assez mauvaise grâce, et allèrent s'asseoir près du cabestan.

— Si nous mangions, frère? dit Paul après quelques instants de silence; nous faisons diète depuis trois jours, et je me sens près de défaillir.

— Mangeons, répliqua Jean.

Mais quand ils se présentèrent à la cambuse, on leur répondit que leurs rations étaient distribuées, et qu'ils devaient attendre le repas de l'équipage.

— Retournons nous coucher alors, dit Paul.

— Ne sais-tu pas que les hamacs ont été enlevés? répliqua François.

— Diable ! murmurait le bossu, il paraît que l'on ne peut ici se promener, manger ni dormir que selon le règlement.

Jean ne répondit rien, mais il commença à dou-

ter de l'indépendance des novices à bord des navires du roi.

Ce fut bien autre chose les jours suivants. Les deux frères eurent leur service : il fallut laver le pont, faire le quart, grimper aux hunes, et tout cela à heure fixe et au premier commandement. Jean-François résista, mais la garcette fit son office : alors, il se révolta, il voulut rendre les coups ; on l'attacha à une caronade, et il fut impitoyablement fouetté.

Le capitaine Livel avait d'abord protégé les deux frères : aux premières plaintes, il s'était contenté de les réprimander, en les engageant à plus d'obéissance ; mais lorsqu'il vit que leur indocilité continuait et pouvait être d'un mauvais exemple, il les abandonna à toute la sévérité de la discipline nautique.

Il en résulta pour Jean-François une série non interrompue de punitions, dont, par contre-coup, le petit Paul eut sa part, et qui leur fit regretter à tous deux, plus d'une fois, les gronderies de leur oncle et les *pensums* du *Grand Jaune*. Mais Jean-François était trop orgueilleux pour avouer tout

haut sa faute ; il jura seulement de saisir la première occasion d'échapper à la garcette de maître Floch. Par malheur, cette occasion était difficile à trouver.

Du reste, la vie dure et active menée par les deux frères, loin de leur nuire, avait singulièrement développé leurs forces. Jean-François était devenu un homme, et Paul lui-même, qui avait pris en largeur tout le développement qui lui manquait en hauteur, ressemblait, au dire de maître Floch, à un gros vaisseau démâté.

Le capitaine Livel avait été chargé de relever plusieurs points restés douteux sur les cartes marines ; son voyage de circumnavigation devait durer plusieurs années. Il y avait déjà quarante mois que *la Félicité* tenait la mer, lorsqu'elle jeta l'ancre devant une petite île peu connue, placée au delà des tropiques. Le capitaine Livel y avait aperçu, avec sa lunette d'approche, un ruisseau qui se jetait dans la mer, et il résolut d'y faire de l'eau.

La chaloupe fut donc armée, et les deux frères firent partie du détachement que l'on envoya à terre. Il avait été expressément défendu de s'écarter de

la plage; mais Jean-François s'inquiétait peu des défenses quand le désir le poussait : profitant du moment où maître Floch faisait transporter les pièces d'eau, il s'échappa avec son frère, et gravit le morne qui cachait l'intérieur de l'île.

Ils trouvèrent, au delà, une vallée profondément encaissée, et garnie d'arbres inconnus; ils la suivirent quelque temps; puis, entraînés par la curiosité, ils franchirent un nouveau morne, et pénétrèrent dans une seconde vallée plus large, entrecoupée d'arbres et de ruisseaux.

Ils allaient se décider à revenir sur leurs pas, lorsqu'en tournant un bosquet de tamarins, ils aperçurent, tout à coup, une cinquantaine de huttes à demi enfouies sous les arbres.

Ils s'arrêtèrent à cette vue, ne sachant trop s'ils devaient s'avancer ou retourner sur leurs pas; mais, avant qu'ils eussent pu prendre une décision, un cri se fit entendre à quelques pas, et ils aperçurent devant eux une jeune femme sauvage tenant un enfant par la main.

Elle avait pour tout vêtement une courte jupe de pagne, et des brodequins formés de lanières de

peau habilement tressées. De petits anneaux pendaient à chacune de ses narines; un large collier de graines variées et des bracelets de plumes complétaient sa parure.

Le cri qu'elle avait jeté à l'aspect des deux étrangers était de surprise plutôt que de frayeur; car, en les voyant immobiles, elle s'avança vivement vers eux, et, leur adressant la parole dans une langue inconnue, mais douce, elle saisit leurs mains et les posa sur sa tête.

François eût bien voulu comprendre et répondre, mais tout ce qu'il put faire fut de prendre l'enfant que la jeune femme avait posé à terre, et de l'embrasser.

Cependant le cri avait été entendu dans les autres cabanes; les deux frères furent bientôt entourés de femmes qui les contemplaient avec surprise.

Paul et François éprouvaient un embarras mêlé de curiosité; mais ce qui les étonnait surtout, c'était de n'apercevoir aucun homme. Ils eurent bientôt l'explication de cette singularité, en entendant au dehors un grand bruit. C'étaient les guerriers de la tribu qui revenaient de la chasse.

Le chef, que l'on avait averti, entra presque aussitôt dans la hutte. Les deux frères se levèrent, incertains de ce qui allait arriver : mais il ne les laissa pas longtemps dans cette incertitude ; car, s'avançant vers eux une main étendue et l'autre sur la poitrine, il prononça, d'un accent confus et sifflant, quelques mots qu'ils crurent comprendre.

— Dieu me pardonne ! il parle français ! s'écria Paul stupéfait.

— Oui, oui, Français ! répondit vivement le chef en frappant sur sa poitrine... Français, Daniel, répéta-t-il ; Ové fils de Daniel.

Paul et Jean se regardèrent sans savoir ce qu'il voulait leur dire ; il fallut de longues explications du chef sauvage. Enfin ils crurent comprendre qu'un matelot français, nommé Daniel, avait autrefois abordé dans l'île ; qu'il avait fait alliance avec une tribu à laquelle il avait rendu de grands services et dont il était devenu le chef; celui qui leur parlait était son fils adoptif et son successeur.

Ové ajouta que le Grand-Esprit avait pris en amitié les *Caroucas,* puisqu'il leur envoyait, de nouveau, deux frères blancs qui leur apprendraient

beaucoup de choses nouvelles et les aideraient à vaincre leurs ennemis.

Il se tourna ensuite vers les femmes, et leur donna des ordres ; celles ci sortirent, et reparurent bientôt portant des nattes qu'elles étendirent à terre, et des calebasses pleines de viandes grillées, de fruits, ou de poissons rôtis.

Les deux frères se regardèrent, ne sachant trop s'ils devaient accepter le repas qui leur était offert.

— Au diable le *chat à neuf queues!* s'écria enfin Jean-François. Que nous retournions maintenant ou plus tard, maître Floch n'en époussetera pas moins nos vareuses : ainsi restons ; l'occasion de dîner avec des sauvages ne se présente pas tous les jours.

Ils s'assirent, en conséquence, à la place qui leur fut indiquée, et se mirent à manger gaiement. Ové leur fit passer une gourde pleine *d'ouïcou,* et recommença à leur parler de son père Daniel. Il leur raconta comment celui-ci s'était marié parmi eux, et comment il répétait chaque jour que les hommes pâles étaient moins heureux dans leur pays que les *Caroucas.* Il leur vanta, avec cet orgueil de

tous les sauvages, la fertilité de l'île, qui abondait en fruits et en gibier, l'adresse des femmes pour fabriquer les lits de coton, et la liberté dont les *Caroucas* jouissaient dans les forêts.

A mesure que les gourdes *d'ouïcou* se vidaient, sa description devenait plus brillante, et les deux frères y prenaient plus d'intérêt. La liqueur fermentée du manioc commençait surtout à agir sur Jean-François, lorsque Ové, se tournant vers la jeune femme qui avait la première aperçu les deux étrangers, lui ordonna de faire entendre le chant du *Caroucas* à ses hôtes.

Celle-ci posa son enfant à terre, s'accroupit près de lui, et, ramenant ses mains sur ses genoux avec une grâce modeste, elle commença d'une voix monotone et saccadée, mais douce :

« O femmes! apportez les *matoutous* (1) de latanier, et couvrez-les d'ignames, de bananes et de bouillie de *mouchache* (2) car il y a au *carbet* (3) un hôte qui aime les fruits.

(1) Petite table.
(2) Fine fleur de farine de manioc.
(3) Case des sauvages.

» Prenez vos flèches, ô jeunes gens, et poursuivez le *tatou ;* tendez vos lacs aux grands lézards de la baie ; car il y a au *carbet* un hôte qui aime la chair des animaux.

» Enfants, plongez dans les flots, une pierre de chaque main, ou conduisez près de la cascade le grand-gosier que vous avez apprivoisé ; car il y a au *carbet* un hôte qui aime le poisson.

» Et vous, jeunes filles, chantez en agitant la calebasse pleine de cailloux, et dansez joyeusement comme les vagues autour du morne ; car il y a au *carbet* un hôte qui aime la joie.

» Et tous ensemble, dites à l'hôte qu'il reste sous notre toit, et qu'il prenne une femme dans notre tribu.

» Car les *Caroucas* sont parmi les hommes semblables au *mancefenil* (1) parmi les oiseaux : la terre est à eux, et ils sont leurs maîtres. »

La jeune femme se tut ; de grands cris s'élevèrent dans la cabane pour l'applaudir. Exalté par l'*ouïcou,* Jean-François cria plus haut que tous les autres, et, se tournant vers son frère :

(1) Oiseau de proie.

— Voilà des gens heureux, Petit Paul, dit-il ; du moins ils dorment, mangent et se promènent à leur fantaisie.

— Si nous restions avec eux ? s'écria Paul qui était ivre.

— Pour être indépendants !

— Et pour éviter la garcette de maître Floch.

— J'y pensais, Petit Paul.

— Faisons-nous sauvages, Jean-François.

— Soit, s'écria le novice en essayant de se lever. Hourra pour les peaux tannées ! Nous voulons devenir de vrais *Caroucas,* afin que la terre nous appartienne et que nous soyons nos maîtres....., comme dit la chanson.

Lorsque Ové connut la décision des deux frères, il témoigna une grande joie, ainsi que le reste de la tribu ; on apporta de nouvel *ouïcou,* et l'orgie continua jusqu'à ce que tous fussent tombés étendus sur leurs nattes.

IV

Lorsque François et Paul se réveillèrent le len-

demain, il était déjà tard. Ils eurent quelque peine d'abord à se reconnaître; mais, après avoir rassemblé leurs idées, ils se rappelèrent ce qui s'était passé. Effrayés de leur escapade, ils coururent au rivage, espérant que les embarcations auraient été envoyées à leur recherche; mais en arrivant sur la grève, ils n'aperçurent plus la frégate.

Un orage, qui s'était élevé dans la nuit, l'avait forcée à prendre le large. Le capitaine Livel essaya pendant quelques jours de regagner l'île sans pouvoir y réussir; enfin, craignant de compromettre *la Félicité* par un plus long séjour dans ces parages, et pensant qu'il était d'ailleurs trop tard désormais pour porter secours aux deux frères, qui avaient sans doute péri, il se décida à continuer sa route.

Jean et Paul, comptant sur le retour de la frégate, restèrent plusieurs jours sur le rivage; mais, au bout d'une semaine, ils perdirent enfin toute espérance.

Ce fut d'abord pour eux un cruel désappointement; car, malgré la résolution prise quelques jours auparavant sous l'influence de *l'ouïcou*, et les

promesses faites à Ové, ils ne pouvaient s'habituer à l'idée de ne plus revoir la France.

Cependant, la première douleur passée, Jean-François prit courageusement son parti. Il y avait dans cette nature indomptable une énergie et une élasticité qui la rendaient propre à supporter tous les revers. Il tâcha même de se persuader que tout était pour le mieux.

— En définitive, dit-il à Paul qui gardait la tête basse et qui avait le cœur gros, nous ne pouvions vivre plus longtemps à bord. Le capitaine était un tyran, et maître Floch un brutal que j'aurais fini par poignarder à coups d'épissoir. Ici nous vivrons à notre fantaisie, et cela dédommage du reste. Rappelle-toi ce que je t'ai toujours dit, petit Paul; je veux être indépendant.

— Soyons donc indépendants, dit tristement le bossu.

Et tous deux retournèrent au *carbet* du chef Ové.

Jean-François lui déclara qu'il voulait entrer dans leur tribu, et être leur ami comme l'avait été autrefois Daniel.

— Très-bien; un de nos frères se fait justement recevoir guerrier aujourd'hui dit Ové; nos amis blancs verront à quelles conditions on fait partie de la tribu des *Caroucas*.

Jean et Paul se jetèrent un regard.

— J'ai peur, frère, dit celui-ci à demi-voix, qu'ils ne nous demandent bientôt d'abandonner nos culottes.

— Dans tous les cas elles ne tarderaient pas à nous abandonner d'elles-mêmes, fit observer Jean.

— Mais ils voudront nous peindre à l'huile comme eux!

— Cela nous préservera des moustiques et du poudrin de mer.

— D'ailleurs, reprit Ové qui les avait écoutés, ne faut-il pas qu'un *Caroucas* reconnaisse son frère à la manière dont il est peint?

— Soit, murmura Paul; mais j'aurais bien voulu que l'indépendance sauvage allât jusqu'à permettre des culottes.

Cependant la tribu se réunit; le jeune homme qui se présentait pour être reçu parmi les guerriers

fut amené, et s'assit à terre au milieu de l'assemblée.

Son père s'approcha, et lui fit un long discours, dans lequel il l'exhortait à combattre courageusement l'ennemi, à supporter toutes les douleurs avec patience, afin de prouver qu'il était un véri- *Caroucas*, puis, prenant un *mancefenil*, il en frappa son fils jusqu'à ce que la tête de l'oiseau de proie eût été brisée sur celle du jeune homme. Alors, s'armant des dents tranchantes d'un *acouty*, il lui découpa la peau en tout sens, frotta ses plaies avec le *mancefenil* qu'on avait broyé dans du jus de piment, et finit enfin par lui faire manger le cœur de l'oiseau.

Le jeune sauvage avait supporté ces affreuses tortures sans pousser une plainte; il fut ensuite déposé dans un lit de coton, où son père annonça qu'il jeûnerait cinq jours. Au bout de ce temps il devait être déclaré guerrier, et digne de chasser et de combattre avec les *Caroucas*.

Les deux frères avaient suivi cette cruelle cérémonie avec une curiosité mêlée d'épouvante et de pitié. Lorsqu'elle fut achevée :

— Mes frères blancs ont vu, dit Ové lentement.

— Et l'on ne peut, sans ces épreuves, faire partie de votre tribu? demanda Jean.

— Non, répondit le chef; car ce sont elles qui nous assurent du courage des jeunes gens. Les lâches ne peuvent jamais devenir des *Caroucas*.

— J'aurais encore pu accepter la peinture de rocou en guise de pantalon, murmura Paul; mais faire découper ma bosse comme une broderie, puis la mettre à la sauce piquante... C'est mille fois pis que le *chat à neuf queues* de maître Floch.

Jean-François ne répondit rien, mais il était devenu soucieux.

Les deux frères prirent peu de part à la fête donnée par les parents du jeune homme qui venait d'être reçu guerrier. Dès qu'ils purent se trouver seuls.

— Nous ne resterons point parmi ces brutes, petit Paul, dit Jean-François. Je le vois bien maintenant, c'est partout de même : au pensionnat, il y avait la retenue et les *pensums*; à bord de la frégate, les coups de garcette; ici, les écorchures frottées de piment. Puisque partout où les hommes sont

réunis il faut que l'on vous tyrannise et que l'on vous torture, sauvons-nous dans les bois, petit Paul la terre, le ciel et l'eau nous fourniront ce qu'ils fournissent à un sauvage. Au diable donc leur tribu ! Vivons seuls pour être indépendants.

Petit Paul tenait trop à ses habits et à sa peau, pour ne pas goûter ce conseil : aussi, profitant de l'ivresse des *Caroucas*, quittèrent-ils le soir même la vallée.

Ils franchirent plusieurs chaînes de collines, traversèrent plusieurs vallées, et arrivèrent enfin, au bout de quelques jours, sur un plateau vaste et élevé, d'où ils aperçurent l'île entière, ainsi que la mer qui l'entourait.

Ce plateau était couvert d'arbres chargés de fruits ; un ruisseau poissonneux le traversait, les ignames et le manioc y poussaient sans culture ; les deux frères pensèrent qu'ils ne pouvaient trouver un lieu plus convenable.

En conséquence, ils rassemblèrent des branches sèches, de la terre, des feuilles de latanier, et construisirent de leur mieux un *carbet* pour s'abriter.

Quant au lit, ils enfoncèrent dans le sol quatre

pieux, comme ils l'avaient vu faire chez les *Caroucas*, les réunirent par des tresses enlacées d'écorce de mahot, et recouvrirent de feuillage et de coton cette trame grossière.

Ils se fabriquèrent ensuite des arcs de palmiste, et des flèches de bambou armées d'une forte arête de poisson; mais ils furent longtemps avant de pouvoir s'en servir avec assez d'adresse pour frapper les *acoutis* ou les oiseaux. Heureusement que la pêche, les fruits et les racines arrachées à la terre pouvaient leur suffire.

V

Quelques mois s'écoulèrent de cette manière. Jean-François avait tout fait pour prendre goût à la vie sauvage, et pour se persuader que la liberté dont il jouissait enfin suffisait à son bonheur; mais malgré ses efforts, la tristesse et le découragement commençaient à s'emparer de lui; cette solitude lui pesait. Il eut, d'ailleurs, bientôt à souffrir des maux qu'il n'avait point prévus. Ses vêtements, ainsi que

ceux de son frère, tombaient en lambeaux ; ils avaient à supporter, tour à tour, la chaleur du jour et le froid de la nuit. Pour comble d'infortune, un orage emporta leur *carbet*, le ruisseau où ils avaient pêché jusqu'alors tarit tout à coup, les ignames manquèrent et la faim se fit sentir.

Paul, qui était moins robuste que son frère, ne put résister à tant de privations et de fatigues ; il tomba dangereusement malade.

Jusqu'alors Jean-François avait courageusement lutté contre la misère ; mais quand il vit son frère étendu sur leur lit de feuilles, sans regard, sans voix, et presque sans haleine, tout son courage l'abandonna. Il s'assit à terre, cacha sa tête dans ses deux mains, et se mit à pleurer amèrement.

Petit Paul l'entendit, et l'appela.

— Pourquoi pleures-tu, frère? demanda-t-il avec effort.

— Parce que c'est ma faute si tu es ici, répondit François.

— Ne dis pas cela, murmura le bossu ; n'ai-je point voulu venir avec toi?

— Non, non ! répéta Jean avec une sorte de rage

désespérée; c'est par amitié pour moi que tu m'as suivi; c'est parce que je ne pouvais me soumettre à personne que nous avons quitté Brest, puis la frégate. J'aurais voulu trouver un lieu où l'on pût vivre entièrement libre; mais maintenant je comprends qu'il n'en est point... Là-bas c'étaient des parents ou des supérieurs qui étaient nos maîtres; ici c'est la faim, le chaud, la maladie. Ce que je croyais l'indépendance n'est que l'isolement, et l'isolement est le pire de tous les maux. Si nous étions encore au pays, à bord, ou même chez les *Caroucas*, tu aurais des soins, des remèdes pour calmer tes souffrances, tandis qu'ici je ne puis rien que les voir et les déplorer. Oh! pourquoi n'ai-je pas senti plutôt que dans la société on nous rendait en protection ce que nous donnions en obéissance?

— Je l'ai souvent pensé, balbutia Paul; et toutes les fois que tu répétais : Je veux être indépendant! il me semblait t'entendre dire : Je veux vivre pour moi tout seul, et avoir raison contre tout le monde. Mais si je te l'avais dit, tu aurais cru que je refusais de faire comme toi.

— Cher, cher Paul! s'écria Jean en serrant son

frère dans ses bras ; comment réparer le mal que je t'ai fait? Ah! que ne puis-je te rendre à notre famille au prix de ma vie!... Mon Dieu? n'avez-vous donc aucune pitié de ceux qui se repentent?

Il n'avait pas achevé, qu'un sourd retentissement se fit entendre au loin. Paul rouvrit vivement les yeux.

— As-tu entendu, frère? demanda-t-il.

— Quoi?

— Ecoute...

Un second coup venait en effet de retentir.

— Le canon ! s'écria Jean-François en se levant d'un bond, et fou de bonheur.

— C'est un navire, frère !

Il n'en entendit pas davantage, et s'élança à la fenêtre de la cabane. Un vaisseau s'avançait, en effet, à pleines voiles, tournant la pointe la plus avancée de l'île.

Une pensée subite traversa l'esprit de François : il saisit un tison au foyer, et, courant à un bouquet d'arbres dessséchés qui s'élevaient sur le sommet du plateau, il y mit le feu. Bientôt la flamme, activée par le vent, courut en tourbillonnant autour

des tiges mortes, et s'éleva comme une longue colonne.

En même temps, François, qui s'était placé au pied des arbres enflammés, au risque d'être écrasé par leur chute, faisait des signaux... Tout à coup les voiles furent carguées; le navire s'arrêta, et une chaloupe se dirigea vers la terre. On l'avait aperçu !

Jean François courut au *carbet*, il prit sur ses épaules son frère délirant de fièvre et de joie, et descendit vers la mer aussi vite que le lui permettait son fardeau.

Lorsqu'il atteignit la grève, l'équipage de la chaloupe était déjà débarqué et s'avançait vers le morne. François sentit ses jambes faiblir sous lui; un voile couvrait ses yeux et l'empêchait de distinguer ceux qui s'avançaient. Il entendit seulement des voix, un bruit de pas... Il fit un effort pour s'élancer à leur rencontre, et vint tomber, haletant et épuisé, à leurs pieds.

— Dieu me damne ! c'est le noiraud, s'écria une voix connue.

— Maître Floch ! dit Jean...

Et il s'évanouit de fatigue et d'émotion.

On releva les deux frères, qui furent transportés dans la chaloupe, et de là à la frégate, où tout s'expliqua. Jean-François raconta d'abord, sans rien déguiser, ce qui avait eu lieu. Quant au retour de *la Félicité* dans ces parages, il n'était point fortuit : le capitaine Livel, après avoir rempli sa mission, avait voulu repasser près de l'île pour connaître, s'il était possible, le sort des deux frères. On a vu comment le hasard avait favorisé cette difficile recherche.

Les soins donnés à Paul réussirent à le sauver, et il débarqua sain et sauf à Brest avec François. Mais l'expérience avait complétement corrigé celui ci de cette espèce d'orgueil qui l'avait jusqu'alors rendu indisciplinable. Il devint aussi soumis qu'il avait été révolté, et, lorsqu'on parlait devant lui d'indépendance, il avait coutume de dire :

— La véritable indépendance n'est que dans la prompte obéissance au devoir.

UN HOMME RAISONNABLE.

I

Quiconque suit la route conduisant de Pithiviers à Orléans doit être frappé du paysage agreste qui annonce l'approche de Neuville-aux-Bois. La forêt, qui s'étend des deux côtés de la route, ouvre à chaque instant, de longues percées à travers lesquelles l'œil va se perdre à l'horizon, ou bien de larges clairières couvertes de pommiers et de blés mûrs. De loin en loin, sur quelques collines en pentes douces, s'élèvent d'élégantes maisons de

campagne, aux grilles dorées et aux stores à demi baissés, qui semblent flotter au milieu de cet océan de verdure, comme les bateaux de fleurs (1) sur les grands fleuves de la Chine.

L'une d'elles surtout, bâtie à droite du chemin, se fait remarquer par l'étendue de ses dépendances et son air de grandeur presque seigneuriale ; c'est moins une *villa* qu'un château moderne, ayant au lieu de fossés un vivier, pour tourelles des ménageries, et en guise de cour d'armes un verger attenant à une prairie. L'élégance même y semble combinée au profit du confort, et l'on dirait un hôtel parisien bâti au milieu d'une ferme anglaise.

La Noisetière n'est point, en effet, seulement la plus commode et la plus riche habitation du département ; les terres qui y sont jointes valent à son propriétaire, M. Germain Fresneau, un revenu annuel d'environ douze mille francs, que devront augmenter de récentes améliorations.

(1) On appelle, en Chine, bateaux de fleurs des casinos flottants garnis de plantes rares et décorés avec le plus grand luxe, dans lesquels se rendent chaque soir les riches Chinois, et où ils passent la nuit en danses et en festins.

Fils d'un avocat d'Orléans mort pauvre et ignoré, M. Fresneau doit à son travail la grande fortune dont il jouit. Tout lui a réussi : c'est un esprit calculateur, étranger, comme il le dit lui-même, aux *grands sentiments*, qui nuisent toujours aux affaires ; ennemi modéré des vices dont il ne souffre pas, ami un peu nonchalant des vertus dont il ne doit point profiter ; acceptant ce qui réussit, repoussant ce qui échoue ; cherchant en toute chose l'intérêt positif, et, du reste, *prenant tout doucement le monde comme il est* ; en un mot, ce que le vulgaire appelle un homme raisonnable.

M. Germain Fresneau habite toute l'année la Noisetière avec un vieux cousin qui, après avoir fait et défait trois fortunes, est venu là prendre ses invalides. Maurice a parcouru la moitié du monde et étudié les hommes de toutes les nations sans arriver à autre chose qu'à se ruiner : aussi est-ce une sorte de philosophe railleur, qui se console de son insuccès en voyant comment les autres ont réussi, et cherche parfois querelle à la Providence de la fortune de son cousin. Celui-ci souffre ses boutades par considération pour son titre de

parent et pour ses connaissances en agriculture dont il profite. Maurice garde d'ailleurs la Noisetière lorsque M. Fresneau ou son fils Georges sont appelés à la ville par leurs intérêts ; car l'ancien négociant n'a point renoncé aux affaires, et sa maison passe toujours pour la plus sûre et la plus riche sur la place d'Orléans.

Trois nouveaux hôtes habitent enfin le château depuis quelques jours : l'un est le gendre du propriétaire, M. Durvert, de Nantes ; les deux autres, Henri Fresneau et Emma sa fille.

Henri est le frère aîné de Germain ; mais la science et les affections ont absorbé sa vie entière. Tandis que le négociant s'enrichissait par des spéculations, ses années, à lui, se passaient en recherches utiles et en dévouements domestiques. Aussi pauvre aujourd'hui que le jour où il quitta la maison de son père, il n'a rien perdu pour cela de sa sérénité. La place de professeur au collége d'Orléans, qui vient de lui être accordée, suffit d'ailleurs à ses besoins de chaque jour, et sa fille est heureuse ! Qu'a-t-il à désirer de plus ?

Au moment où commence notre histoire, le

déjeuner vient de finir : le vieux cousin Maurice et M. Durvert sont encore à table, fumant des cigarettes de maryland ; Henri Fresneau, debout près d'une croisée, parcourt un journal, et son frère se promène dans le salon d'un air de mauvaise humeur. Le gendre Durvert n'a rien qui puisse le faire remarquer : c'est un homme d'environ quarante ans, qui fait beaucoup de mouvements, parle haut, et se donne l'air franc. Quant au cousin Maurice, son profil aiguisé et son sourire railleur éloigneraient de lui, si son regard profond n'avait un charme qui rassure.

Mais ce sont surtout les deux frères dont l'aspect mérite une attention particulière, et dont le contraste frappe au premier coup d'œil.

Henri est grand, voûté, et un peu pâle ; ses cheveux, déjà blancs, tombent à flots jusque sur ses épaules, et la sereine expression de ses traits est comme traversée d'un léger nuage de tristesse. Le visage de Germain, au contraire, respire l'assurance et la prospérité ; tous ses gestes ont quelque chose de souverain qui révèle l'homme arrivé. Il s'enveloppe amplement dans sa robe de chambre,

relève à chaque instant ses lunettes d'or, comme pour les faire remarquer, et marche les mains derrière le dos et le ventre en avant.

Mais nous nous arrêtons, car ici doit finir le prologue. Nous avons fait connaître, comme les dramaturges anciens, le lieu de la scène, les noms des personnages et leur caractère; il est temps maintenant que le rideau se lève, et que nous les laissions parler ou agir librement selon leur nature.

II

Germain Fresneau avait déjà fait une douzaine de tours dans le salon; il s'arrêta enfin tout à coup devant la fenêtre.

— Sur mon âme! c'est de l'entêtement, Henri! s'écria-t-il.

Celui-ci leva la tête.

— C'est de la prudence, mon frère, répondit-il doucement; le mariage que vous me proposez pour Emma la rendrait malheureuse.

— Malheureuse ! répéta le négociant ; mais vous n'avez donc pas compris qu'il s'agit d'un jeune homme qui réunit toutes les qualités désirables ! Je ne vous parle point de sa fortune, que vous regardez sans doute comme un défaut.

— C'en est un pour nous, Germain, dit le professeur en souriant ; la richesse donne des goûts et des penchants avec lesquels les nôtres s'accorderaient mal, peut-être. Le plus sûr est de vivre dans la sphère pour laquelle on a été élevé, et les changements de position tournent rarement au profit de notre cœur. Cependant telle n'est point la raison de mon refus : je vous l'ai dit, mon frère, ma parole est engagée ; Emma est fiancée.

— C'est-à-dire que vous refusez un de nos plus riches propriétaires pour la donner à je ne sais quel petit commis des postes avec qui elle mourra de faim, fit observer Germain.

— Dites qu'ils vivront dans la médiocrité, mon frère ; mais le bonheur vient de l'affection et du caractère bien plus que de l'opulence.

— Oh ! je connais votre mépris philosophique pour la fortune.

— Vous vous trompez encore en cela : je ne mé prise point la fortune, car elle est ici-bas un élément de joie ; et quoique l'on puisse dire d'elle, comme de la poudre à canon, qu'elle est un présent difficile à bien employer, je l'ai plus d'une fois désirée ; mais c'est toujours un mauvais marché que d'y sacrifier ses sentiments.

— Ecoutez, dit le négociant en s'arrêtant devant Henri, laissez-moi parler à Emma ; je lui expliquerai les avantages du mariage qui se présente, et peut-être consentira-t-elle à rompre avec son commis.

— Non ! dit vivement le professeur.

— Quel inconvénient voyez-vous ?

— Ce serait une tentative indigne de nous, mon frère. Emma résisterait à vos sollicitations, j'en suis sûr ; mais il ne faut point tenter les cœurs résolus au devoir. Elle a aimé ce jeune homme, elle lui a engagé sa promesse ; si vos paroles faisaient naître en son âme la plus fugitive tentation, ce serait une honte pour elle et une douleur pour moi. Laissons ceux qui sont jeunes croire en leur vertu ; cette croyance est leur plus sûre sauvegarde.

— Fort bien, dit Germain en croisant les bras, vous avez peur que votre fille soit plus sage que vous. Mais voyons, Henri, raisonnons, s'il est possible, et tâchons de nous entendre.

Le vieux cousin, qui avait jusqu'alors écouté le débat en silence, jeta son bout de cigarette à moitié éteint en éclatant de rire.

—Vous entendre! s'écria-t-il; par le ciel! on réussirait plutôt à mettre d'accord le pape et le grand lama. Ton frère ne te ressemble pas plus, Germain, qu'une étoile ne ressemble à un bec de gaz.

— Un bec de gaz vaut vingt-cinq centimes par soir, et une étoile ne rapporte que des élégies, objecta Durvert avec un gros rire.

— Comme vous dites, mon neveu, reprit Maurice; mais vous ne les empêcherez jamais, celle-ci de briller gratis, et celui-là pour de l'argent. Germain est né pour faire de bons comptes et expédier des marchandises; Henri, pour apprendre de belles choses et échanger de la tendresse avec les autres hommes : aussi, je les défie de se persuader réciproquement.

— A la bonne heure. interrompit le négociant,

je n'entends rien à toutes vos figures de rhétorique, moi ; mais examinons un peu le résultat. Henri s'est marié à une femme qui n'avait rien, et dont il a été le garde-malade pendant vingt ans ; il a perdu le peu qu'il avait amassé pour payer les dettes de je ne sais quel ami.

— Bah ! est-ce possible, mon oncle ? s'écria Durvert.

— C'est la vérité, mon ami, répondit le professeur.

— Rien ne lui a réussi ; enfin, continua le négociant, tandis que moi j'ai gagné la plus belle fortune du Loiret, les registres du percepteur en font foi ; sans parler de mon fils lancé dans les affaires, et de ma fille établie.....

— A bon marché, murmura Durvert avec une grimace bouffonne.

— A la vérité, continua Germain, je n'ai que du bon sens, moi ; je regarde tout simplement notre terre comme un nid où il faut se loger le plus commodément possible... Cela vous fait sourire mon frère, ajouta-t-il en voyant Henri secouer la tête ; mais je voudrais bien savoir ce que devien-

drait le monde avec vos sentiments et vos rêveries.

— Un nid où l'on ne se contenterait pas d'être chaudement, mon frère, répliqua le professeur, mais où l'on voudrait aussi s'aimer et chanter.

— Poésie que tout cela ! s'écria le négociant.

— Vrai style de romance ! murmura Durvert.

— Ils ne te comprennent point, Henri, dit Maurice : tu parles français à des Hébreux.

— C'est avec de pareilles idées que vous avez gâté votre vie, reprit Germain, et que vous gâterez celle de votre fille. Moi, voyez-vous, j'ai voulu, avant tout, faire comprendre à mes enfants le vrai côté des choses. Je ne leur ait point parlé, comme vous à Emma, de sympathies, de dévouement, d'abnégation ; je leur ait dit de songer aux intérêts positifs, parce que personne n'y songerait pour eux, et que tout est là...

— Plaise à Dieu que vous n'ayez point à vous en repentir, mon frère ! dit Henri gravement ; mais restons-en-là, je vous prie, car voici Emma qui vient me chercher pour partir.

La jeune fille venait, en effet, d'entrer avec son

cousin Georges, un bouquet de fleurs à la main; elle annonça à son père que le cabriolet était attelé et les attendait.

— Ainsi, tu ne veux point nous rester quelques jours de plus? demanda Maurice au professeur.

— Je ne le puis, cousin, répondit celui-ci; mon cours reprend demain, et mon absence pourrait être invoquée contre moi. Plus d'un envieux n'attend que l'occasion pour me remplacer; il faut que mon exactitude prévienne toutes les accusations. Adieu Germain, je te souhaite une continuation de prospérité. *Vale et me ama!*

Les deux frères s'embrassèrent.

— Ne veux-tu point reconduire ton oncle et ta cousine? demanda Maurice à Georges.

— J'attends le courrier, dit le jeune homme.

— Tu trouveras tes lettres au retour.

— Je puis avoir à y répondre sur-le-champ.

— Vous tenez donc bien peu à nous voir une heure de plus? demanda Emma en souriant.

— Excusez-moi, dit Georges, mais le devoir passe avant les affections.

— Et le devoir, c'est la correspondance de com-

merce, ajouta Maurice; en route alors, mes enfants; je vous reconduirai, moi.

Le professeur serra encore la main de son frère, et partit suivi de sa fille et du vieux cousin.

Germain les regarda aller quelque temps; puis, se détournant vers Georges qui causait avec Durvert :

— Décidément votre oncle est fou, dit-il en enfonçant ses deux mains dans les poches de sa robe de chambre; refuser pour Emma une pareille proposition !...

— Peut-être eût-il accepté sans la promesse faite à ce jeune commis.

— Et que signifie un pareil engagement? Y a-t-il un acte signé, un dédit convenu? Croyez-vous que le jeune homme lui sache plus de gré du sacrifice qu'il fait aujourd'hui? Tout cela, mes enfants, c'est de la poésie, voyez-vous; une bonne occasion manquée ne se retrouve plus. Il ne s'agit point dans ce monde, de jouer le rôle d'un héros de roman, mais de bien mener ses affaires.

— Mon oncle s'est toujours sacrifié à ses idées et à ses sentiments fit observer Georges.

— Et il a eu tort, garçon ; on ne se trouve jamais bien d'avoir abandonné ses intérêts. Chacun pour soi et chacun son dû, c'est la seule loi juste, raisonnable et morale, car c'est la seule dont personne n'ait droit de se plaindre.

— Pardieu ! vous parlez comme le code, papa beau-père, dit Durvert en riant, et je suis heureux de vous voir de pareilles idées.

— Je n'en ai jamais eu d'autres.

— Alors nous nous entendrons.

— Vous avez donc à me parler d'affaires ?

— Un peu.

— Passons dans mon cabinet ; nous causerons en attendant le courrier.

III

Henri Fresneau roulait sur la route d'Orléans, avec sa fille. Celle-ci, qui avait voulu conduire, pressait le cheval dont elle accusait sans cesse la lenteur et semblait chercher des yeux la ville à l'horizon. Le professeur l'observa quelque temps en souriant.

— Tu es bien pressée, Emma, dit-il enfin.

Emma rougit.

— Je gage que tu espères trouver à la maison une lettre d'Oscar.

— Ah ! vous devinez tout, mon père, dit la jeune fille confuse.

Fresneau passa la main sur ses cheveux.

— Pauvres enfants ! murmura-t-il, que ne suis-je maître de vous réunir tout de suite !... Mais c'est toi qui l'as voulu, Emma : en épousant Oscar, tu aurais pu le suivre ; tu as préféré attendre qu'il fût placé près de nous.

— Pour ne vous point quitter, mon père. Ah ! ma place, avant tout, n'est-elle point à vos côtés ? n'avez-vous pas besoin de mes soins et de mon affection ?

— Oscar aussi a besoin de la tienne.

— Quand on est jeune on peut retarder le bonheur : ne reste-t-il pas une vie tout entière pour en jouir ?... Puis, à la première occasion, Oscar sera envoyé à Orléans ; ses chefs le lui ont promis ; et alors nous serons tous réunis. Nous louerons dans les faubourgs une maison avec un jardin ; nous

vous arrangerons la plus belle pièce. Vous savez comme Oscar est adroit : il disposera tout ce qu'il faut pour vos minéraux et votre herbier ; il me l'a dit.

— Vraiment ! dit Fresneau en jouant avec la chevelure de sa fille et la caressant du regard.

— Et ce n'est pas tout, ajouta Emma d'un ton d'importance enfantine, nous meublerons votre chambre tout à neuf, mon père.

— Comment ?

— Oui, vous aurez un fauteuil à la Voltaire, comme vous en désirez depuis si longtemps, un divan pour la sieste, et un grand cartonnier où vous serrerez vos papiers. Oh ! j'ai tout calculé ; nous sommes assez riches pour cela.

— Mais vous, enfants ?

— Nous, mon père, nous prendrons vos vieux meubles ; vous savez comme je les aime, et Oscar aussi. Pourvu qu'il y ait des rideaux blancs aux fenêtres et des fleurs sur la cheminée, notre chambre sera toujours assez belle... Puis il faut de l'économie, père ; six cents francs de revenu ne vont pas loin.

— Non, dit Fresneau en prenant la main de sa

fille et la pressant dans les siennes ; mais ce revenu est à toi, Emma.

— A nous.

— A toi, à toi seule, car il vient de ta mère. Quand une fille se marie on lui rend des comptes, et je veux que tu reprennes tout ce qui t'appartient.

— Que dites-vous ? s'écria Emma troublée ; ne voulez-vous donc plus vivre avec nous ?

— Qui peut te faire penser?...

— Que parlez-vous alors de comptes à rendre ? croyez-vous que l'arithmétique fasse mieux les partages que l'affection ? Nous voulons être pour vous des enfants, mon père, et non des associés. Oh ! ne me parlez plus, je vous en prie, de ce qui appartient à vous ou à moi ; Oscar en serait blessé, et moi je m'en affligerais.

— Soit, dit Fresneau attendri, tu as raison ; à quoi bon plusieurs bourses quand on n'a qu'un seul cœur ? Là où les affections dominent les intérêts s'effacent, ou plutôt se confondent. Continuons à vivre comme nous avons vécu, sans nous occuper de qui donne ou de qui reçoit.

A ces mots, il embrassa sa fille, et prit de ses

mains les guides; ils venaient d'atteindre les faubourgs d'Orléans.

IV

Pendant que Henri Fresneau s'entretenait ainsi avec Emma, une explication d'un tout autre genre avait lieu entre le négociant et son gendre.

Dès qu'ils se trouvèrent seuls, celui-ci annonça à son beau-père qu'il allait donner à ses affaires une extension toute nouvelle, et qu'il venait de traiter pour l'établissement d'une maison dans l'Inde. Il lui développa longuement les avantages que lui promettait cette entreprise, et n'eut point de peine à lui prouver qu'aucune autre ne pouvait lui être comparée.

— Pardieu! c'est une mine d'or que vous avez là, s'écria Germain Fresneau qui avait tout écouté avec une grande attention, et je voudrais avoir cent mille écus à mettre dans votre affaire. Malheureusement, tout mon capital se trouve engagé dans cette sotte spéculation des vins de Loire.

— J'aurais trouvé vingt associés, répondit Durvert, mais l'affaire est sûre ; je préfère la conduire seul.

— Et aurez-vous assez de fonds ?

— Il me manquera quelque chose, peut-être, et c'est pourquoi je suis venu.

— Vous savez que je ne puis disposer de rien, objecta vivement le négociant.

— Soyez donc calme, beau-père, dit Durvert en riant : je ne veux point de prêt, mais j'ai une proposition à vous faire.

— Voyons, répliqua Germain, dont la figure prit aussitôt l'expression réservée d'un homme qui se met en défense.

— Vous savez qu'en réglant ce qui revenait à ma femme du chef de sa mère, reprit Durvert, nous avons laissé de côté sa part dans la Noisetière, vous abandonnant la pleine jouissance de ce domaine...

— A la charge de vous payer une rente de cent louis, interrompit le négociant.

— Représentant un capital d'environ cinquante mille francs.

— Et n'est-ce pas ce qui vous revient pour votre quart de la Noisetière, l'estimation totale ayant été portée à deux cent mille francs?

— Permettez, permettez, beau-père, interrompit Durvert; dans cette estimation, on n'a tenu compte, vous le savez, ni des bâtiments, ni des bois, ni des pièces d'eau, et votre château se vendrait six cent mille francs comme un liard.

— Et bien? demanda Germain, qui ne voyait pas où son gendre en voulait venir.

— Eh bien! six cent mille francs me donneraient, pour la part de madame Durvert, les cinquante mille écus dont j'ai précisément besoin.

— Que dites-vous? vendre ma campagne! oubliez-vous que c'est mon ouvrage, mon orgueil? que j'y ai toutes mes habitudes?

— Je ne dis pas, répliqua l'armateur, mais cet argent m'est indispensable.

— Pardieu! vous le trouverez autre part, s'écria Germain en se levant; on ne vendra point la Noisetière, c'est moi qui vous le dis.

— Il le faudra, répliqua Durvert en se levant également.

— Et qui m'y forcera, s'il vous plaît.

— Le Code, beau-père, qui dit, article 815 : *Nul ne peut être forcé à rester dans l'indivision.*

— C'est-à-dire que vous réclamerez la vente.

— Bien à regret.

— Malheur à vous si vous le faites, monsieur ! s'écria Germain en étendant la main avec menace. Je verrai ma fille, d'ailleurs ; elle ne le souffrira pas.

— Vous vous trompez.

— Comment?

— J'ai sa procuration.

— C'est faux !

— Vous n'êtes pas poli, beau-père, dit l'armateur ; mais la preuve que je ne plaisante pas, c'est que la voilà, timbrée, enregistrée, signée, et me donnant droit de plaider devant tous les tribunaux de France et de Navarre.

— Se peut-il ! dit Fresneau en pâlissant ; quoi ! ma fille a pu signer une pareille pièce !

— Je me tue de vous dire que j'ai besoin de ces cent cinquante mille francs.

— Et pour cent cinquante mille francs elle s'exposera à plaider contre son père ! s'écria Germain

avec une douleur emportée ; elle essaiera de me chasser d'une demeure dont j'ai vu grandir les arbres, dont j'ai planté les fleurs, où j'ai toutes mes affections !

— Que voulez-vous, beau-père ! votre fille ne peut sacrifier son avantage à votre fantaisie ; après tout, vous trouverez une campagne ailleurs. Madame Durvert est raisonnable : vous l'avez élevée à comprendre ses intérêts, et non à faire du sentiment, comme vous le disiez tout à l'heure ; eh bien ! elle se rappelle vos leçons. Chacun son droit, chacun son dû : c'est la seule loi juste et sûre, d'après vos propres paroles.

— En effet, dit Germain amèrement, et je ne m'attendais pas à la voir tourner si vite contre moi. Mais ma fille ne pouvait-elle attendre, au moins, qu'on m'eût cloué dans ma châsse ? Je suis vieux déjà, et cela ne peut tarder longtemps.

— Fi donc, beau-père ! vous vous portez comme la cathédrale d'Orléans, et nous sommes pressés ; il faut que j'aie ces cent cinquante mille francs d'ici à six mois.

— C'est-à-dire que vous ne me donnez point

plus de temps pour chercher un gîte ailleurs.

— On fait ce qu'on peut, beau-père.

— A la bonne heure! s'écria le négociant violet de colère et les deux poings fermés; mais écoutez bien ce que je vais vous dire, monsieur: tant qu'il me restera de quoi payer une feuille de papier timbré, vous ne vendrez point la Noisetière.

— C'est ce que nous verrons.

— Vous n'avez rien autre chose à me dire?

— Moi? rien.

— Alors je vous souhaite un heureux voyage, interrompit brusquement Germain.

Durvert le regarda d'un air étonné.

— C'est-à-dire que vous me renvoyez, reprit-il; eh bien, soit... je suis bon enfant, moi. Je vais régler quelques affaires à Orléans; je reviendrai dans quelques jours pour savoir votre dernier mot.

— Inutile, monsieur.

— Pardonnez-moi, répliqua l'armateur en cherchant son chapeau; il ne faut jamais se presser de se prendre à la gorge... Au revoir, beau-père, sans rancune.

Il salua Germain Fresneau et sortit.

— Mais à peine eut-il disparu que celui-ci se laissa tomber sur un fauteuil, suffoqué de colère et de douleur.

V

Le bonheur qui avait accompagné Germain dans toutes ses entreprises, l'espèce de suprématie que lui donnait la fortune, l'avait accoutumé à tout voir céder à ses désirs ; aussi les prétentions de son gendre excitèrent-elles en lui une indignation difficile à exprimer. C'est un fait d'observation journalière, que les égoïstes reçoivent les coups qui les frappent avec moins de patience que les cœurs dévoués. Ceux-ci, en effet, toujours occupés au-dehors, supportent leurs propres souffrances avec distraction, tandis que la sensibilité des premiers se concentre tout entière sur leur propre personne. Les égoïstes sont loin d'être froids ; ce qui les isole des autres, ce n'est point l'insensibilité, mais bien la passion, la passion pour eux-mêmes : ils s'aiment trop pour trouver en leur cœur un reste

d'affection à donner au genre humain ; mais chaque fois que l'on touche à l'objet de leur culte, c'est-à-dire à eux, toutes les puissances de leur cœur se révoltent et poussent un cri.

L'entretien que M. Fresneau venait d'avoir avec son gendre l'avait jeté dans une agitation que la réflexion augmenta loin de la calmer. L'idée qu'il faudrait quitter une demeure créée par lui et où il avait espéré mourir l'affligeait vivement ; mais il était surtout humilié en songeant que la Noisetière pourrait appartenir à un autre ; qu'on ne le citerait plus comme le propriétaire du plus beau domaine du Loiret, et que ses envieux verraient sans doute, dans cette vente, un commencement de déchéance, le morcellement d'une fortune jusqu'alors incontestée et dont il avait fait toute sa gloire ! Ainsi attaqué à la fois dans ses affections, dans ses habitudes et dans sa vanité, il céda comme si un coup trop fort et trop inattendu l'eût frappé. Georges, à qui il fit part des intentions de Durvert, accueillit d'ailleurs son indignation assez froidement : le fils ne calculait pas moins bien que le gendre, et comprit sur-le-champ que la vente de

la Noisetière ne pouvait que tourner à son profit. Aussi s'empressa-t-il de couper court à toute explication, en communiquant à son père une lettre dans laquelle une affaire fort avantageuse lui était proposée, mais qui nécessitait son départ immédiat pour Saumur.

— Partez, dit le négociant blessé; je saurai me défendre seul.

Mais cette espèce de défection de son fils acheva de l'exaspérer. Il passa une partie du jour dans un état d'exaltation croissante, formant mille projets pour s'opposer aux intentions de Durvert; enfin la fièvre le prit vers le soir; il fut obligé de se mettre au lit, et le cousin Maurice inquiet envoya chercher un médecin.

VI

Les premières lueurs du jour pénétraient à travers les stores baissés, et une lampe de malade, placée dans le coin le plus reculé de la chambre, achevait de s'éteindre, tandis que Henri et sa

fille, assis dans deux fauteuils, sommeillaient près du foyer assoupi.

Tout à coup une main écarta les rideaux fermés de l'alcôve, et le visage de Germain Fresneau se montra pâle, amaigri.

A peine hors de danger, c'était, depuis douze jours, la première fois qu'il permettait à ses gardes-malades un instant de repos, et qu'il retrouvait lui-même l'exercice de ses facultés. Il regarda un instant le professeur et la jeune fille, puis appela celle-ci à demi-voix ; tous deux entendirent et se levèrent en même temps.

— Mon oncle est réveillé, dit Emma en s'approchant.

— Oui, petite, répliqua le négociant avec un sourire.

— Et comment vous trouvez-vous? demanda Henri.

— Bien, mon frère, fort bien maintenant.

— A la bonne heure ! murmura la jeune fille ; le médecin avait bien dit que cette crise le sauverait...

— Me sauver ! répéta Germain ; j'ai donc été bien malade, mes amis?

— Assez pour nous causer de cruelles inquiétudes.

— Effectivement, en y songeant, il me semble que j'ai beaucoup souffert... et je me rappelle maintenant vous avoir vus toujours auprès de mon lit.

— Avec le cousin Maurice, qui ne vous a point quitté.

— Et Georges, demanda le malade, où est-il?

Le père et la fille parurent embarrassés.

— Il ignore le danger que vous avez couru, dit enfin, Henri; il est parti le lendemain du jour où le mal s'est déclaré.

— Me laissant seul?

— Non, il nous avait écrit de venir.

— Est-ce vrai?

— J'ai là sa lettre.

— Montrez?

— Plus tard.

— Non! répéta le malade; je veux la voir, Henri, donnez-la moi.

Le professeur chercha dans son portefeuille, et remit à son frère le billet suivant.

« Mon cher oncle.

» Mon père est malade, et je suis forcé de par-
» tir pour Saumur, le moindre retard pouvant me
» faire manquer une affaire majeure. Envoyez
» donc Emma à la Noisetière, si vous ne pouvez
» y venir vous-même ; car le médecin paraît
» inquiet, et a déclaré qu'il fallait de soins très-
» attentifs. Je pars sans vous attendre, afin de
» ne pas manquer le courrier, mais venez au-
» jourd'hui même.

» GEORGES. »

Le négociant relut deux fois cette lettre, puis, tournant les yeux vers son frère :

— Et tu es venu avec ta fille, dit-il.

— Sur-le-champ,

— Tu n'as pas craint que cette absence pût te nuire, t'enlever ton emploi, peut-être?

— Je n'y ai point pensé, répliqua le professeur.

— Non, murmura Germain pensif, tu n'as songé qu'à mes souffrances, tandis que Georges, lui, n'était préoccupé que de ses intérêts... Mais cette lettre

n'est point la seule que tu aies à me montrer ; Durvert a dû écrire.

— Je ne sais, dit le professeur embarrassé.

— Quoi, rien de lui ?

— Pardonnez-moi, interrompit Emma, ce paquet...

Son père lui fit un signe, mais il était trop tard ; Germain saisit le papier et y jeta les yeux.

— Une assignation ! dit-il, oh ! je m'y attendais. Ceci doit être mis à côté de la lettre de Georges, mon frère ; c'est un fruit venu de la même semence.

Et, joignant les mains avec une douleur profonde :

— Ainsi, s'écria-t-il, voilà la récompense de tant de peines ! D'autres, qui ne laissent à leurs enfants que la misère, obtiennent de la reconnaissance, et moi qui les ai rendus riches, heureux, ils m'abandonnent ou me traitent en ennemi ; mais que leur ai-je donc fait, Henri, pour qu'ils ne m'aiment pas ?

— Rien, mon frère, dit le professeur doucement ; seulement vous leur avez appris à dédaigner les

élans du cœur, et le culte de l'arithmétique a tué en eux celui des sentiments. A force de leur répéter que les affaires doivent aller avant tout, ils vous ont pris au mot, et tournent aujourd'hui vos préceptes contre vous-même. Je vous l'ai dit bien des fois, l'intérêt crée des associés, mais il n'y a que l'affection qui puisse donner une famille.

— Alors je n'en ai point, répliqua le négociant avec désespoir.

— Tu te trompes, cousin, dit Maurice qui venait d'entrer et avait entendu les derniers mots prononcés par Henri, tu te trompes, cousin ; regarde près de toi, et tu en verras une qui t'a toujours été attachée sans intérêt et pour toi-même.

— Alors, qu'elle ne me quitte donc plus ! s'écria Germain en ouvrant les bras à son frère et à Emma; car je sens maintenant qu'il n'y a de bonheur dans la vie qu'en s'aimant.

LES GENS QUI S'AMUSENT.

I

Peu de villes en France peuvent être comparées à Rennes pour le calme et la monotonie. Là les promenades sont désertes, l'herbe croît sur les places comme dans des cours de monastère, et la plupart des rues sont bordées de maisons sans boutiques, aux entrées toujours closes, et aux fenêtres soigneusement fermées. Chacun vit chez soi, en silence et avec mystère.

Cependant cette immobilité apparente cache

une activité réelle : Rennes est un grand arsenal de jurisprudence ; c'est là que se résolvent les problèmes judiciaires les plus compliqués. Aussi plusieurs imprimeries sont-elles constamment occupées par la publication de mémoires et commentaires destinés à *éclaircir les lois*..... dans le sens que l'auteur veut leur donner !

Au moment où commence notre récit, le plus important de ces établissements était dirigé par M. Etienne Provost, homme habile et probe, qui avait réduit les neuf Codes à un verset de l'Evangile : *Fais à autrui ce que tu voudrais que l'on te fît*, et vivait depuis quarante années avec ce seul article de loi, sans avoir eu besoin d'en demander l'interprétation aux tribunaux.

M. Provost était attentif et bon pour tous ceux qu'il employait ; mais deux de ses ouvriers avaient mérité sa bienveillance spéciale : c'était Paul Riaut et Joseph Poincy.

Tous deux avaient quitté fort jeunes la capitale, où ils étaient nés, pour suivre leurs familles que des travaux avantageux attiraient à Rennes. Bien qu'ils ne fussent point parents, ils avaient grandi

l'un près de l'autre comme des frères, et lorsque, vers dix-huit ans, tous les deux se trouvèrent orphelins, ils louèrent une seule chambre, y mirent en commun tout ce qu'ils possédaient, et jurèrent de ne se séparer jamais.

Cette association, qui eût vite détruit une amitié vulgaire, ne fit qu'accroître la leur. Ces deux existences se mêlèrent si bien qu'elles n'en formèrent bientôt plus qu'une seule. Chacun des deux amis complétait l'autre et l'aidait pour ainsi dire à vivre.

C'est qu'en effet leurs caractères différaient autant que leurs extérieurs. Paul, petit et chétif, était gai, mobile, ami du plaisir. Son esprit, qui avait plus de spontanéité que de persistance, s'effrayait d'un long travail, moins par paresse que par impatience; c'était toujours enfin l'enfant de Paris, bon et courageux, mais un peu vain, un peu léger, et n'aimant en toutes choses que les commencements.

L'intelligence de Joseph, au contraire, était grave et solide; aussi avait-il acquis une instruction au-dessus de sa classe, et qui l'avait fait choi-

sir pour correcteur par M. Provost. Tout le temps qu'il n'employait pas au travail était consacré par lui à des lectures qu'il racontait ensuite à Paul. Celui-ci profitait ainsi sans fatigue des études faites par son ami; il ne s'instruisait pas sérieusement, mais il lui arrivait, comme à ces gros sous qui s'argentent légèrement par le frottement des écus.

Du reste, loin de se montrer jaloux de Joseph, son infériorité lui était une gloire et un motif de joie. Poincy, de son côté, aimait Paul sans orgueil et sans partage; il avait besoin de lui comme une mère de son enfant; il l'éclairait, le conseillait, le grondait même quelquefois; et Paul écoutait tout avec confiance et bonne humeur.

Cependant, quelque paisible que fût l'association des deux ouvriers, certains désirs en troublaient le bonheur. Joseph eût voulu plus de loisirs, Paul moins de travail.

— Les gens riches sont heureux, répétait souvent ce dernier; ils ont à leur disposition tous les plaisirs, comme nous avons l'alphabet dans notre casse; ils peuvent *composer* la vie à volonté.

— Sans compter qu'ils sont maîtres d'eux-mêmes, ajoutait Joseph; qu'il leur est permis de causer, de lire, de se promener quand cela leur plaît, tandis que nous, nous ne vivons point pour notre propre compte; nous ne sommes que l'instrument d'une autre volonté.

— Et cela ne te révolte pas? s'écriait Riaut.

— Cela me paraît injuste; mais je ne vois point la fin de toutes choses; Dieu sait ce qu'il fait mieux que nous.

— C'est égal, murmurait Paul, en secouant la tête; il a eu une drôle d'idée de mettre un quart du genre humain en voiture et les trois quarts en attelage pour la traîner! Encore s'il nous eût donné une place, ne fût-ce que sur la banquette; mais il nous a mis au limon, où nous recevons les coups de fouet de première main!

— Patience, répétait Poincy en souriant; nous deviendrons peut-être millionnaires... N'as-tu pas pris un billet à cette loterie allemande où l'on doit gagner des principautés? Que dirais-tu si tu allais te trouver tout à coup membre de la confédération germanique?

— Je dirais de me prendre mesure d'une blouse neuve, répondait Paul, et j'achèterais une paire de sous-pieds.

Ces conversations se renouvelaient souvent, et malgré le ton de plaisanterie qui finissait toujours par prévaloir, il était aisé de voir qu'une même ambition préoccupait les deux ouvriers. Il n'y avait point d'ailleurs à s'en étonner; tous deux n'étaient-ils pas à cette époque de la vie où l'âme ne recule devant aucun désir, parce que rien ne lui semble impossible? Age d'ardente aspiration et d'heureuse crédulité, qui demande à l'avenir tout ce que ne lui a point accordé le présent!

II

Une après-dînée que les deux amis, revêtus du tablier vert, des bouts de manches noires et de la casquette de papier, costume classique des imprimeurs, étaient assis sur le seuil de M. Provost, attendant la reprise du travail, le facteur s'arrêta devant eux, et demanda Joseph Poincy.

— C'est moi, répondit l'ouvrier.

— De Paris... douze sous, dit laconiquement l'homme de la poste en lui tendant une lettre.

Joseph la prit tout étonné, s'assura qu'elle lui était adressée, et paya le facteur.

— Qui diable peut t'écrire ? demanda Paul intrigué.

— Nous allons voir, répliqua Joseph.

Il avait décacheté la lettre, et lut à demi-voix :

« J'ai l'honneur de vous annoncer la mort du
» sieur Pierre-Barnabé Poincy, en son vivant mar-
» chand fripier, rue du Temple, 53. Si vous êtes,
» comme je le crois, neveu du défunt, je vous en-
» gage à toutes les démarches nécessaires pour
» faire reconnaître vos droits, le sieur Poincy
» étant décédé sans héritiers directs.

» Je ne puis vous faire connaître encore le mon-
» tant de la succession dont l'inventaire n'est point
» achevé; cependant je dois vous avertir dès main-
» tenant que le sieur Poincy m'a remis, peu avant
» sa mort, une somme de vingt mille francs. »

» Veuillez recevoir, etc.

» RIVEL, *notaire.* »

Joseph avait commencé la lettre d'un ton assez indifférent; mais en avançant dans cette lecture sa voix s'était insensiblement altérée; enfin, arrivé à l'annonce des vingt mille francs, il s'arrêta avec une exclamation de saisissement.

— Est-ce qu'il était vraiment ton oncle? demanda Paul, presque aussi ému.

— C'était mon oncle, s'écria Poincy.

— Tu en es sûr?

— Comme de mon existence; je l'ai vu quand j'étais tout petit... même qu'il venait toujours souper chez nous; on le croyait pauvre; mais il paraît qu'il n'était qu'avare.

— Et tu es son héritier?

— Unique, Riaut; les vingt mille francs sont à moi.

Paul poussa un cri de joie en se jetant au cou de Joseph.

— Nous sommes riches, garçon, dit celui-ci en lançant en l'air sa casquette de papier.

— Riches? répéta Riaut; alors nous pourrons nous amuser.

— Oui; au diable le tablier d'imprimeur!

— Et les bouts de manches de calicot!

— Tu auras tes sous-pieds et ta blouse neuve, Paul.

—Tu achèteras des livres au lieu d'en composer, Joseph.

— Nous voilà sur la banquette comme tu désirais.

— Grâce à ton oncle.

— Vivent les avares!

— Hourra! pour les fripiers!

Les deux ouvriers se prirent par la main avec des cris de bonheur, des éclats de rire, et se mirent à danser dans la cour.

Toute l'imprimerie connut bientôt la grande nouvelle. M. Provost félicita Poincy en l'engageant pourtant à ne point se laisser aveugler par cette bonne fortune, et à en profiter sagement. Mais Joseph et Paul étaient trop enivrés pour écouter un conseil; ils quittèrent tous deux l'atelier en se donnant le bras, et le cœur si léger qu'ils ne se sentaient pas marcher.

Riaut surtout était dans le délire; on eût dit que les rues n'étaient pas assez larges pour lui; il les

remplissait de sa joie, et saluait tout le monde d'un air de connaissance.

— Je ne sais pas ce que j'ai, dit-il à Poincy, qui gardait un peu mieux son sang-froid; mais je voudrais embrasser tous les passants et leur offrir un petit verre.

— Ce sont les vingt mille francs qui te montent à la tête, fit observer Joseph.

— Et cependant nous ne les avons pas encore.

— Nous irons les chercher dans la grande ville, garçon.

— Vrai? dit Riaut transporté.

— Je veux partir demain.

— Vive le roi! s'écria Paul en passant un entrechat au milieu de la rue. Holà! gens de Rennes, je vais à Paris... chargez-moi de vos commissions.

Poincy réunit, en effet, les papiers nécessaires, emprunta de M. Provost une somme suffisante pour le voyage, et partit avec Paul quelques jours après.

Telle était l'union des deux amis qu'aucun d'eux n'avait songé un instant à la possibilité d'une séparation. Ces cœurs qui s'aimaient simplement igno-

raient toutes les fausses délicatesses sous lesquelles se voile l'orgueil. Dès le premier moment, tous deux s'étaient regardés comme ayant des droits égaux à l'héritage inattendu du fripier, et, en le partageant, aucun ne se croyait ni le bienfaiteur ni l'obligé.

A peine furent-ils arrivés à Paris qu'ils coururent chez le notaire. Celui-ci examina les titres de Poincy, et s'assura de ses droits. Il le remit ensuite à quinze jours pour lui donner connaissance de l'actif de la succession du fripier, dont la liquidation s'achevait.

Paul et Joseph profitèrent de ce répit pour visiter les palais, les musées, les spectacles.

Tous les deux allaient d'émerveillement en émerveillement. Paris est comme le ciel nuageux de l'Ecosse; au premier coup d'œil on n'aperçoit qu'un amas confus, mais en regardant longtemps on voit se dessiner, dans ce sombre entassement, mille merveilles inespérées.

Les deux amis avaient à eux tout leur temps; ils s'élancèrent sans guides à travers les rues boueuses et les inextricables carrefours : leurs promenades avaient ainsi l'inattendu d'un voyage de découver-

te. Chaque jour ils apercevaient quelque prodige qui leur avait échappé la veille.

— Il faut chercher ici les monuments comme nous cherchons les noisettes en Bretagne, disait Paul; les plus beaux sont les mieux cachés.

Enfin les quinze jours s'écoulèrent. Joseph retourna avec Riaut chez maître Rivel, et celui-ci leur présenta l'état de la succession.

Tout compte fait, il restait à Poincy vingt mille écus prêts à placer; plus dix mille francs engagés dans une entreprise industrielle. Joseph regarda ces derniers comme perdus, et s'occupa seulement de la somme que le notaire tenait à sa disposition.

Elle dépassait de beaucoup ses espérances; c'était une fortune qui assurait à jamais son avenir et celui de Paul. Les deux amis commencèrent par placer, avec de bonnes garanties, les soixante mille francs que maître Rivel leur avait remis; puis, débarrassés de toute inquiétude de ce côté, ils se demandèrent ce qu'ils allaient faire.

— Quant à moi, dit Paul, je vote pour que nous restions à Paris. J'ai assez remué de *petit-romain*

et de *nonpareille* pour vivre désormais comme les gens qui s'amusent.

— Mais comment vivent les gens qui s'amusent? demanda Joseph.

— Voilà ce dont il faut s'informer, répondit Riaut. Si nous nous adressions à M. Godard, pour qui nous avions une lettre de recommandation, et qui nous a si bien reçus quand il a su que nous faisions un héritage!...

— Non, répondit Joseph, M. Godard est un bourgeois, et il ne faut pas oublier que nous sommes seulement des ouvriers.

— Nous avons soixante mille francs, objecta fièrement Riaut.

— M. Godard en a cent cinquante mille, si bien qu'auprès de lui nous serions encore pauvres.

— Alors, dit Paul, faut voir mon cousin Caluchon; c'est un petit rentier comme nous, qui ne fait rien, et ne vit que pour se distraire.

— Voyons Galuchon, répondit Joseph.

III

Oscar Galuchon était fils d'une crémière de la rue du Chaume, qui, à force de vendre de l'eau d'orge pour du lait et de vieux beurre dans des pots d'Isigny, avait fini par ramasser une petite fortune.

Trop occupée de son commerce pour veiller à l'éducation de son fils, elle l'avait abandonné, dès les premières années, à tous les mauvais enseignements de la rue. Oscar avait donc grandi dans cette oisiveté malfaisante qui prépare à l'enfant de Paris tant de vices et de misères.

Lorsque l'âge d'entrer en apprentissage était venu, sa mère l'avait placé chez un horloger du voisinage; mais il en était bien vite sorti pour entrer chez un orfévre, et de là chez un graveur qu'il avait bientôt quitté de même. Il s'était ainsi successivement essayé à tous les états sans en apprendre aucun.

Par compensation, ses goûts désordonnés étaient allés toujours croissant. Il passait les journées à

l'estaminet du coin et les nuits aux bals de la Cité ; on était sûr de le trouver partout où il y avait du temps à perdre ou du bruit à faire, et les boutiquiers de la rue du Chaume ne le connaissaient que sous le nom de Galuchon *le casseur*.

En voyant ce résultat, la vieille crémière avait enfin compris les inconvénients de l'éducation donnée à Oscar ; mais il était trop tard pour y remédier. Se sentant près de sa fin, elle voulut au moins assurer l'avenir de son fils. Elle s'adressa, en conséquence, à un homme de loi qui lui fit prendre toutes les mesures nécessaires pour atteindre ce but, et elle mourut laissant à Oscar environ mille écus de rente dont il ne pouvait aliéner le capital.

Galuchon profita de cette sage précaution prise contre lui-même, et s'arrangea pour vivre joyeusement de son revenu. Accoutumé à des plaisirs plus grossiers que dispendieux, il lui était facile de satisfaire tous ses goûts sans dépasser ses ressources ; ses vices avaient leur pain quotidien, il n'en demandait pas davantage.

Tel était l'homme auquel les deux amis s'adres-

sèrent pour qu'il leur enseignât à se servir de leur nouvelle fortune.

Ce fut Paul qui exposa à Galuchon le motif de leur visite.

— Compris, s'écria celui-ci; tu veux manger agréablement la grenouille héréditaire, et il te faut pour cela des leçons; tu ne t'es pas trompé de numéro, mon petit; je suis ton homme, pour ce qui est de la chose de rire et de mener la vie à la vapeur. Tu peux demander dans le quartier si Galuchon *le casseur* n'est pas le paroissien qui s'amuse le plus des douze arrondissements. Tous mes jours sont filés d'or et de bourre de soie, comme dirait M. Marty à la *Gaîté*. Si tu veux que ton écheveau soit de qualité pareille, je te donnerai place au même dévidoir.... Mais soumission entière dans ce cas! Le plaisir, vois-tu, c'est comme la pipe, il faut s'y habituer. Voyons, mes vieux, êtes-vous décidés à devenir de joyeux lapins?

— Nous sommes décidés, répondirent les deux ouvriers.

— Alors c'est dit, je vous prends à mon école. Et d'abord, qu'est-ce que vous savez faire?

— Nous sommes imprimeurs, répondit Joseph.

— Farceur?..... s'écria Oscar en éclatant de rire.

Riaut et Poincy le regardèrent étonnés.

— Vous êtes pas mal serins pour votre âge, reprit Galuchon. Je vous demande si vous avez quelque talent de société; comment vous jouez au billard, par exemple; combien vous pouvez boire de bouteilles de bière, et si vous dansez le *cancan.*

Paul et Joseph avouèrent leur ignorance.

— Vous êtes donc des sauvages en province, s'écria Oscar; hé! mes petits, faudra du temps pour vous styler; mais votre maître est un luron qui connaît le fond des choses.

Et nous avons des dispositions, dit Paul.

— A la bonne heure; en avant alors, je vous mène, de ce pas, au *Tabernacle de l'empereur.*

— Qu'est-ce que c'est que le *Tabernacle de l'empereur?*

— Une gargote à l'effigie de l'ancien, où l'on trouve tous les bons vivants du quartier, j'ai promis de dîner avec eux; venez, je vous présenterai.

A ces mots Oscar mit son chapeau sur l'oreille,

prit son rotin et sortit en chantant le *Postillon de Lonjumeau.*

Le marchand de vin chez lequel il conduisit les deux amis était établi à Belleville, assez loin de la barrière. Ils y trouvèrent une douzaine de buveurs déjà attablés et qui poussèrent un joyeux *hourra* à l'entrée d'Oscar.

— Bonjour, vieux, dit Galuchon en faisant avec sa canne le salut des batonnistes ; je vous présente mes hommages et deux agneaux qui veulent avoir celui de trinquer avec vous. Je vous avertis que ce sont des Bretons ; c'est doux, mais ça mord quand on leur marche sur la queue. Avis à toi, *Pierre la pompe.* Du reste ces deux enfants sont sous ma protection.

— C'est bon, dit, en haussant les épaules, le gros homme à figure huileuse que Galuchon avait désigné par le nom de *Pierre la pompe* ; on mettra des gants pour parler à tes pupilles ; mais paient-ils leur bienvenue, au moins ?

— Volontiers, dit Joseph qui appela le garçon et demanda du vin cacheté.

— Il n'y a rien à dire, fit observer Pierre, dont

la figure s'éclaircit un peu : les Bretons font les choses comme des hommes civilisés ; si le vin est bon, je leur accorde mon amitié.

Cependant les nouveaux venus avaient pris place à table, où ils purent examiner les gens avec lesquels ils se trouvaient.

La plupart avaient cet aspect douteux qui n'appartient ni au bourgeois ni à l'ouvrier : les visages étaient usés par les excès, les cheveux en désordre, les voix rauques, les vêtements tachés et grimaçants. Tous ces hommes manquaient de contentement sincère. Leur joie était inquiète, bruyante, et ressemblait à de l'étourdissement. Ils ne causaient que de querelles, d'orgies ; les plus grossiers paraissaient les plus fiers ; il était évident que, parmi eux, la supériorité s'établissait en raison du vice.

Joseph et Paul furent d'abord aussi surpris que choqués ; mais une mauvaise honte les empêcha de témoigner leur désapprobation. Il y avait d'ailleurs dans tout ce qu'ils entendaient une sorte de contagion morale qui, aidée par les vapeurs du vin, ne tarda pas à troubler leurs idées. Paul, surtout,

dont la tête était plus faible, finit par s'abandneron à l'instinct d'imitation.

—Vous êtes tous des gredins, dit-il aux amis de Galuchon, mais des gredins fièrement amusants. Au diable les gens sages et les buveurs d'eau ! je veux être un vaurien comme vous.

— Accordé, répondit Oscar qui était déjà ivre; tu seras mon élève, petit.

Et élevant son verre, dont il versa le contenu sur la tête du jeune ouvrier :

— Au nom de tous les amis ici présents, dit-il, je te baptise bambocheur.

Paul se rangea brusquement en secouant les oreilles comme un chien qui sort de la rivière, et tous les buveurs se mirent à rire. Dans ce moment un bruit de voix se fit entendre à la porte d la salle.

— Dieu me damne ! c'est mon épouse, dit *Pierre la pompe* en redressant la tête.

Une femme en effet venait d'entrer malgré le cabaretier; elle était pâle, haletante, et tenait dans ses bras un enfant qui pleurait.

— Encore ici, malheureux ! s'écria-t-elle.

— Donnez une chaise à madame, interrompit Galuchon en ricanant.

La femme ne répondit pas.

— Pendant que tu bois ta paie au cabaret, continua-t-elle, sais-tu ce qui arrive chez toi?

— Un héritage d'Amérique peut-être? dit Oscar.

— Le propriétaire est venu avertir qu'il ferait tout vendre demain.

— Vous n'aurez pas à payer de déménagement, dit le fils de la crémière.

La femme se tourna vers lui les yeux étincelants.

— Sans cœur! s'écria-t-elle, c'est toi qui as fini de perdre mon mari.

— Le perdre?... il n'est même pas égaré, dit Galuchon; voyez plutôt.

— Je le vois assez, dit la femme; mais je parie qu'il ne lui reste plus rien de l'argent de sa semaine.

— Allons, Pierre, rends tes comptes à madame, reprit Oscar.

L'ouvrier, qui avait jusqu'alors écouté les repro-

ches de sa femme d'un air sombre, fit un geste énergique.

— Hors d'ici, Françoise, dit-il; tu me chanteras une autre fois tes litanies; aujourd'hui je suis en société.

— Mais, scélérat ! tes enfants n'ont pas de pain, s'écria la femme exaspérée.

— Il faut leur en donner, répondit l'ivrogne en se versant à boire ; cela vous regarde, c'est pas aux hommes de faire la pot-bouille des mioches.

Et comme Françoise voulait répondre :

— Assez causé, dit-il d'une voix rude et en fermant les poings.

— Viens à la maison, reprit la femme qui cherchait à l'attirer.

— La paix, je te dis !

— Alors je reste avec toi.

— Prends garde, payse, s'écria Pierre en s'avançant vers sa femme.

— Je n'ai pas peur, dit-elle.

— Veux-tu détaler ?

— Non.

Elle était près du seuil, Pierre la saisit par le bras

et la poussa avec tant de violence, que la malheureuse alla rouler dans le comptoir du marchand de vin.

— Ah ! vous l'avez tuée ! s'écria Joseph en se levant.

— Ne bouge pas, dit Pierre qui referma tranquillement la porte ; elle est habituée à la chose, faut toujours en venir là avec elle,

— Mais si elle meurt de faim pourtant ?

— Qu'elle s'arrange, dit *Pierre la pompe* avec un geste de dédain ; je suis pour qu'on se donne de l'agrément, moi ; au diable les pleureuses et vive les gens qui s'amusent !

— Bien dit, s'écria Galuchon.

Et se tournant vers les buveurs :

— Comprenez-vous la moralité de l'apologue, mes amours ? ajouta-t-il ; c'est qu'après l'obélisque de Luxor, le mariage est la plus grande bêtise connue. Aussi, quant à moi, je reste dans la circulation, et je vous engage à user de la même recette.

— Approuvé ! s'écrièrent les buveurs.

— Puisque nous sommes d'accord, reprit Oscar,

prenons un punch : holà! garçon, une bouteille de dur et des citrons.

Cependant le soir était venu et la salle du marchand de vin s'était insensiblement remplie. Galuchon, qui était ivre, commençait à promener autour de lui des regards insolents, et *Pierre la pompe* frappait sur la table en criant qu'il lui fallait quelqu'un à démolir.

— Au fait, dit Oscar, faut chercher une affaire pour finir agréablement la journée : tremblement complet, mes agneaux! Qui est-ce qui me trouve un Prussien à assommer. En voilà un petit brun là-bas dont le nez me déplaît; j'ai envie de lui proposer une savate d'agrément.

— Mais il ne nous dit rien, objecta Paul.

— Puisqu'il lui déplaît, reprit *Pierre la pompe*. C'est comme moi, le grand sec qui est à côté; j'ai idée que c'est un tailleur.

— Eh bien! demanda Joseph.

— Tous les tailleurs, c'est nos ennemis, à nous autres batteurs de fer.

— Pourquoi?

— Pourquoi? parce qu'ils sont tailleurs donc.

— Attends, je vas t'engager la chose, dit Galuchon en jetant une boulette de pain au petit brun.

Celui-ci se retourna étonné; Oscar éclata de rire et lui envoya une écorce de citron dans l'œil.

— Monsieur!... s'écria le petit homme en se levant.

— Carambolage! répondit Galuchon en lançant un bouchon qui lui effleura le menton et lui entra dans la bouche.

Le petit s'avança furieux vers le mauvais plaisant; ses amis se levèrent pour l'appuyer, et on en vint aux mains.

Les deux Bretons voulurent d'abord séparer les combattants; mais voyant qu'ils recevaient les coups de tout le monde, ils se décidèrent à les rendre, et se trouvèrent bientôt entraînés dans la mêlée générale.

L'avantage finit pourtant par rester à Oscar et à ses compagnons; leurs adversaires furent obligés de quitter le cabaret.

— Victoire! s'écria Galuchon; ils vont voir si nous sommes dans la rue... En voilà une journée complète, les anciens!

— Complète, dit *Pierre la pompe* en cherchant

à étancher le sang qui coulait de ses lèvres fendues.

— Les petits Bretons se sont bien retournés, ajouta Oscar ; je suis content de vous, mes gars.

— C'est possible, dit Paul ; mais j'ai un œil à moitié crevé.

— C'est rien, petit... Un coup de poing que tu as regardé de trop près...

— Et moi j'ai le poignet démis, ajouta Joseph.

— Tu bassineras ça avec un vieux bas, et demain il n'y paraîtra plus. Encore un coup, mes lapins, et puis en route.

Ils vidèrent de nouveau quelques bouteilles et se séparèrent enfin.

— J'espère que nous nous sommes amusés, dit Galuchon en prenant congé des deux amis ; eh bien ! mes garçons, c'est tous les jours comme ça pour les bons vivants. Vous savez le chemin du *Tabernacle* maintenant ; bonsoir et à demain.

Après une nuit agitée, les deux amis se réveillèrent la tête lourde et le cœur triste. Joseph regarda l'œil meurtri de Paul, et Paul le poignet gonflé de

Joseph; tous deux secouèrent la tête en même temps.

— C'est égal, dit Poincy, ces amusements-là deviendraient ennuyeux à la longue; j'aimerais autant reprendre le tablier vert et la casquette de papier.

— C'est pourtant vrai, dit Riaut pensif; le cousin Galuchon et ses amis sont des garnements un peu trop foncés en couleur pour moi.

— Il faut peut-être un apprentissage pour savoir ne rien faire, dit Joseph; les ouvriers ne connaissent point ce métier-là, au lieu de s'amuser ils s'abrutissent; les rentiers sont sans doute plus habiles à tirer parti de leurs loisirs.

— Faut aller trouver M. Godard, dit Paul; il a toujours vécu la canne à la main, il doit savoir s'amuser sans travailler, celui-là.

— Mais serons-nous assez riches pour vivre comme lui?

— Il faudra voir.

— Allons alors, dit Poincy.

IV

M. Godard demeurait rue Royale, dans une maison dont il était propriétaire ; c'était un homme d'environ quarante ans, qui, après avoir gagné dans quelques heureuses spéculations une aisance suffisante, s'était retiré du commerce.

Ami du plaisir qu'il comprenait en négociant, et qu'il traitait avec la même régularité que les affaires, il menait une vie de garçon qui passait au Marais, pour fort divertissante. Joseph lui avait apporté une lettre de recommandation de M. Provost, et apprenant que les deux jeunes gens venaient de recueillir un héritage, il les avait reçus avec une bienveillance pleine de bonhomie. Aussi, lorsque Joseph parla du désir qu'il avait de se fixer à Paris et d'y vivre bourgeoisement, proposa-t-il, de son propre mouvement, aux deux amis ses conseils et son patronage.

— Je vois, leur dit-il, une société de gens comme il faut, qui n'ont d'autre occupation que de pren-

dre du bon temps, et qui savent se divertir raisonnablement. L'hiver, nous avons de petits concerts où l'on chante des romances, et des bals qui finissent à minuit, à cause des grands parents et des portiers ; l'été nous faisons des parties de campagne. Je dois même être demain d'un pique-nique à Vincennes ; je puis vous y conduire si vous le désirez.

Les deux jeunes gens acceptèrent en remerciant, et promirent de venir prendre le lendemain leur nouvel introducteur.

Lorsqu'ils se présentèrent à l'heure convenue, ils trouvèrent M. Godard sur le carré avec une femme du peuple qu'ils reconnurent aussitôt pour Françoise. Celle-ci suppliait le propriétaire de ne point la chasser du logement qu'elle occupait ; mais le propriétaire restait inflexible.

— Mon enfant est malade, répétait la pauvre femme ; attendez quelques jours seulement.

— Vous me devez déjà deux mois, répondait le rentier.

— Je le sais, Monsieur ; mais mon enfant une fois guéri, je pourrai travailler, et je vous apporterai chaque soir mes journées.

— Des promesses! s'écria M. Godard; c'est de l'argent qu'il me faut.

— Hélas! je n'en ai pas, murmura Françoise en pleurant.

— Alors cherchez un gîte ailleurs.

Et comme la malheureuse femme voulait supplier de nouveau :

— En voilà assez, dit-il durement; je n'ai point le temps d'écouter vos lamententions! ces messieurs m'attendent.

A ces mots, il se tourna vers les deux amis avec un sourire, et les invita à entrer. Joseph regarda Paul.

— Tu as la bourse? dit-il tout bas.

Riaut fouilla dans sa poche, glissa un louis dans la main de la pauvre femme, et suivit M. Godard.

— Je vous demande pardon de vous avoir rendus témoins de cette ennuyeuse scène, dit ce dernier d'un ton aimable; on est vraiment malheureux d'avoir affaire au peuple.

— La position de cette femme est bien triste, répiqua Poincy.

— Sans doute; mais cela ne me regarde point;

je ne suis ni son parent ni son compère !... Il y a d'ailleurs à Paris vingt mille femmes d'ouvriers dans le même état.

— C'est une chose horrible à penser, dit Joseph.

— Aussi n'y pense-t-on point quand on est sage, répliqua philosophiquement le rentier. Vous vous habituerez à ces misères, Messieurs ; quand on veut s'amuser dans ce monde, il faut vivre pour soi et sans s'occuper des infirmités du voisin. Ces gens sont d'ailleurs moins à plaindre que nous ne le croyons ; ils sont nés dans leur indigence, ils y vivent comme le poisson dans l'eau ; Béranger ne nous a-t-il pas dit :

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

— Mais quand ils ne *s'aiment pas ?* fit observer Poincy.

— Cela les regarde alors, dit Godard. Du reste, le peuple est incorrigible, Messieurs. Si les femmes d'ouvriers sont misérables, c'est leur faute, après tout ; pourquoi se marient-elles ! J'ai huit

mille livres de rente, moi, et je ne me trouve pas assez riche pour entrer en ménage. Malheureusement quel moyen de faire entendre raison à des gens qui aiment mieux s'amuser le dimanche que de mettre à la Caisse d'épargne? Mais pardon, il est temps de partir; nous allons passer chez M. Duhamel où est le rendez-vous.

La plupart des invités étaient déjà arrivés, et l'on commençait à murmurer contre les retardataires. Godard présenta les deux amis, et un quart d'heure se passa à faire et rendre des saluts. Les mères de famille demandèrent tout bas à Godard si Joseph et Paul étaient dans *une position à s'établir*, et, sur sa réponse affirmative, elle jetèrent un regard d'intelligence à leurs demoiselles qui mirent leurs gants et se tinrent plus droites.

On discuta une demi-heure pour savoir si l'on prendrait des fiacres ou un omnibus; enfin il fut décidé que l'on irait à pied.

Les jeunes gens ouvrirent leurs parapluies pour se préserver du soleil, et les femmes suivirent en tenant à deux mains leurs chapeaux que le vent emportait.

On arriva ainsi à cette plaine de fagots, entrecoudée de routes poudreuses et semée de baraques peintes, que les Parisiens appellent pompeusement le bois de Vincennes. Il fut impossible de trouver dans le taillis ravagé assez d'herbe pour s'étendre; chacun s'assit sur son mouchoir au milieu d'une clairière de buis et d'aubépine dont il ne restait plus que les troncs.

Godard, qui paraissait le meneur de la partie, proposa de jouer au *veuf*. Il y eut une heure de pourparlers avant de pouvoir s'entendre : tout le monde voulait faire *comme les autres*, et personne ne bougeait; enfin pourtant les deux amis se joignirent à l'ancien négociant et la partie s'engagea.

Elle durait depuis quelque temps, lorsque Godard prit Paul à part.

— Pourquoi courez-vous toujours après mademoiselle Duhamel? lui demanda-t-il à demi-voix.

— Parce qu'elle est toujours derrière les autres, répondit le jeune homme.

— Prenez garde, vous pourriez la compromettre.

— Moi?

— Madame Durand a déjà lancé quelques plaisanteries, et c'est l'ennemie mortelle des Duhamel.

— Pourquoi cela ?

— Les deux mères ont des filles du même âge à marier.

— Alors je ne courrai plus qu'après cette grande demoiselle blonde, reprit Riaut.

— Gardez-vous-en bien, elle est près d'épouser le petit Armont, qui est jaloux comme un Turc et qui vous chercherait querelle.

— Que faut-il donc faire ? demanda Paul désappointé.

— N'avoir de préférence pour personne, répondit Godard.

— Mais écoutez, ajouta-t-il en s'interrompant tout à coup : il me semble que les Durand et les Duhamel se disputent.

Une altercation venait effectivement de s'élever.

— C'est votre fille qui a fait tomber Rose, s'écriait aigrement madame Duhamel.

— Dites plutôt que c'est Rose qui a fait tomber ma fille, répondait madame Durand.

— Voyez la robe de cette enfant.

— Voyez la collerette de la mienne.

— Adèle est si brutale !

— Et Rose si maladroite !

— J'aurais dû prévoir ces désagréments.

— J'étais sûre qu'il arriverait quelque chose de ce genre.

—Viens-t'en, *mon fils*, dit madame Duhamel à son mari.

— Allons-nous-en, *ma mère*, ajouta madame Durand en prenant le sien par la main.

Les deux maris se levèrent assez embarrassés; on voulut s'interposer, mais toutes les tentatives de réconciliation furent inutiles. La famille Durand s'en alla par un chemin, et la famille Duhamel par un autre.

— Les voilà brouillés à jamais, dit Paul.

— Dans huit jours ils n'y penseront plus, répliqua Godard; ces scènes se renouvellent à toutes nos réunions; si ce n'est pas l'un, c'est l'autre. Il faut bien passer le temps; quand on n'a pas d'occupation, on fait la petite guerre à ses voisins; c'est le complément obligé de toutes nos parties de plaisir; ça distrait, ça fait causer. Nous allons

maintenant dîner au *Cheval blanc*. Je ne vous avais pas trompés, j'espère : vous voyez comme on s'amuse.

Tout le mondé prit le chemin du restaurant. Paul et Joseph restèrent en arrière.

— C'est la même chose qu'avec Galuchon, dit Joseph; on ne songe qu'à soi, on repousse ceux qui souffrent, et, pour se distraire, on se bat à coups de langue au lieu de se battre à coups de poing; il n'y a que la forme de changée.

— Faut voir jusqu'au bout, répondit Paul.

On venait d'arriver au *Cheval blanc ;* Godard alla faire la carte, et l'on monta dans une petite salle particulière où le dîner fut servi.

La nuit était venue; un cousin, qui avait apporté son flageolet, proposa à la société un bal improvisé, et on accepta par acclamation.

On dansait depuis une heure environ, lorsque des cris se firent entendre au dehors.

— Qu'y a-t-il? demanda tout le monde.

Godard ouvrit les fenêtres.

— C'est le feu ! dit-il.

Une colonne de fumée et de flamme s'élevait en

effet, à quelque distance, par-dessus les arbres de la route.

— Courons à l'incendie, s'écrièrent en même temps Paul et Joseph.

— Non! non! interrompirent les femmes en retenant leurs frères et leurs maris.

— Mais si l'on ne porte point secours, tout va brûler, reprit Poincy.

— Le *Cheval blanc* est trop loin pour être atteint répondit Godard.

— D'ailleurs le vent ne porte point de notre côté, continua un danseur.

— Ajoutez que nous ne sommes point propriétaires dans le pays, dit un droguiste retiré, en souriant finement; la commune peut brûler sans que cela nous occupe.

— Dansons! dansons! reprirent toutes les voix.

— Dansez si vous voulez, dit Paul; quant à moi je pars.

— Et moi, dit Joseph.

— Alors nous n'aurons plus assez de cavaliers! objecta une des jeunes filles.

— Doucement, dit Godard, qui ferma la porte à

double tour et en tira la clef; nous sommes juste assez pour former la contredanse, personne ne sortira.

On applaudit, et le flageolet joua un prélude.

— A vos places! cria Godard en prenant la main de sa danseuse.

Dans ce moment, les cris au feu! redoublèrent, et une lueur rougeâtre éclaira la salle tout entière.

— Fermez les volets, dirent les femmes.

— Attendez! s'écria Paul.

Et courant à la fenêtre, qu'il enjamba rapidement, il sauta dans la rue. Comme il se relevait, Joseph lui tomba presque sur les épaules.

— Qu'ils dansent, les égoïstes! s'écria Riaut; nous, frère, allons au feu; il y a là-bas des gens qui ont besoin de nous.

V

Le nouvel essai que les deux amis venaient de faire les avait rendus soucieux; tous deux commençaient à perdre singulièrement de leur estime pour les gens de plaisir.

— Est-ce que par hasard nous ne serions pas sur la terre pour nous amuser? dit Poincy.

— Ce n'est pas ça, répondit Paul; mais la chance a été contre nous. C'est notre faute aussi, nous avons voulu apprendre à vivre comme on apprend le latin; attendons l'occasion et laissons l'expérience nous venir.

Ils recommencèrent donc tous deux à parcourir Paris et à fréquenter les spectacles, demandant au hasard les leçons qu'ils avaient jusqu'alors inutilement demandées à Godard et à Galuchon.

Mais insensiblement les merveilles de la capitale perdaient de leur charme, et les ennuis, dont ils s'étaient jusqu'alors à peine aperçus, leur devenaient plus sensibles. Paul, qui avait été d'abord émerveillé des omnibus, des passages et des trottoirs, commençait à trouver les trottoirs trop étroits, les passages trop sombres et les omnibus trop lents. Quant à Joseph, il ne pouvait s'accoutumer ni au bruit ni à la foule. Il regrettait le calme de ses soirées sur le mail de Rennes et ces longues promenades qu'il faisait le dimanche, un livre à la main, le long des haies de sureau. Depuis trois

mois qu'il habitait Paris, il n'avait point vu un champ de blé; il n'avait pas entendu un oiseau! Le plus souvent il rentrait le soir avec Riaut, las, mécontent et ennuyé de sa journée. Il se faisait toujours à lui-même l'effet d'un voyageur à l'auberge et qui attend le départ de la diligence.

Un matin, qu'il lisait le journal en attendant l'heure du déjeuner, ses regards tombèrent sur l'article *Bourse* où se trouvait le tableau des différentes actions industrielles; celles des mines d'Ancize étaient cotées à *dix mille deux cents francs*. Joseph courut à son secrétaire et chercha les coupons qui lui avaient été remis par maître Rivel avec les comptes de la succession; c'était précisément dix actions de ces mines d'Ancize, émises primitivement à mille francs, et dont l'agiotage venait de décupler la valeur!

Poincy appela Paul et lui fit part de la découverte qu'il venait de faire.

—Il faut aller tout de suite chez l'agent de change qui a procuré ces actions à ton oncle, dit Riaut, et les lui faire vendre au prix courant.

— Nous voilà riches de près de deux cent mille francs ! s'écria Joseph.

— Pourvu que nous trouvions avec ça moyen d'être heureux ! dit Paul en soupirant.

Ils se rendirent, le jour même, chez M. Bertaut, jeune agent de change qui les reçut dans un cabinet encombré de tableaux, de bronzes et d'antiques. En voyant leurs dix coupons, l'homme d'affaires leur sourit gracieusement; Poincy lui exposa le but de sa visite.

— Ce que vous désirez est facile, Messieurs, répondit l'agent de change; revenez après-demain, j'aurai cent vingt mille francs à vous compter.

Paul et Joseph se présentèrent au jour indiqué; M. Bertaut leur dit que les actions étaient vendues et les invita à s'asseoir, tandis qu'on établissait leur bordereau.

— Ces messieurs ont sans doute un placement trouvé pour la somme qu'ils vont recevoir? demanda l'homme d'affaires.

— Pas encore, répondit Joseph.

— Je puis vous en indiquer plusieurs, reprit Bertaut.

Et il leur cita une douzaine d'entreprises en leur recommandant par-dessus tout une nouvelle exploitation agricole à laquelle il était intéressé. Les deux amis se regardèrent avec embarras.

— Il faudrait connaître l'affaire en détail, fit observer Poincy.

— Qu'à cela ne tienne, répondit Bertaut ; je donne demain à dîner à quelques personnes parmi lesquelles se trouve le directeur de l'exploitation ; que ces messieurs me fassent l'honneur de venir, ils pourront avoir tous les renseignement désirables.

Joseph et Paul voulurent s'excuser.

— Acceptez, reprit Bertaut ; le dîner sera gai. Je n'ai que des jeunes gens de famille ; les *lions* du boulevard de Gand, Ernest de Mercourt dont l'oncle est pair de France, Henri de Servy qui a les plus beaux chevaux de Paris, Armand Lambel le plus fort élève de Grisier et qui écrit dans les journaux à ses moments perdus. Vous verrez ce que c'est que les épicuriens du dix-neuvième siècle.

— Nous viendrons alors, répliqua Paul qui ne

perdait pas l'espoir de trouver des gens qui sussent vivre à ne rien faire.

— Tu es bien effronté d'avoir accepté son invitation, dit Joseph lorsqu'ils furent sortis.

— Pourquoi cela?

— Comment nous présenter demain à ces élégants, nous, qui ne connaissons rien aux manières du grand monde?

— Parbleu! nous nous en tirerons comme à la parade de la garde nationale, répondit Paul, en faisant ce que nous verrons faire aux autres.

— Mais il nous faut une toilette à la mode.

— C'est juste; adressons-nous à un des grands tailleurs de Paris, il nous dira comment on s'habille quand on dîne avec des neveux de pair de France.

Les deux amis entrèrent dans le plus brillant magasin du Palais-Royal et exposèrent leur requête; le maître leur prit mesure, et promit de leur apporter le lendemain tout ce qui était nécessaire pour qu'ils pussent se présenter sans honte aux héros de la *fashion*.

Il arriva en effet à l'heure indiquée avec deux

costumes complets que Riaut et Poincy essayèrent sur-le-champ. Il fallut des efforts inouïs pour faire joindre les agrafes et arrêter les boutons. Paul déclara qu'il étouffait ; le tailleur lui assura que les gens bien mis ne pouvaient être plus à l'aise.

— Mais je ne pourrai jamais m'asseoir ni lever les bras pour manger, dit Riaut.

— Le corps finit par se prêter à l'habillement, répondit le tailleur.

Joseph demanda le mémoire, et fut épouvanté en voyant un total de huit cent cinquante francs; il voulut faire quelques objections, mais l'artiste en costumes lui fit observer d'un ton dégagé que ses clients étaient des gens du monde qui ne marchandaient jamais. Poincy paya avec humeur.

— Nous sommes volés ! dit-il à Paul lorsqu'ils se trouvèrent seuls.

— Je crains plutôt que nous ne soyons étranglés, répondit Riaut, en respirant avec effort comme un homme qui se noie.

— Il faut pourtant partir, reprit Joseph.

— Mais il pleut.

— Demandons un fiacre.

Les deux amis se firent conduire chez l'agent de change ; personne n était encore au rendez-vous.

— Il paraît que c'est mauvais genre de venir à l'heure, dit Joseph désappointé.

Les invités n'arrivèrent effectivement que longtemps après. Bertaut présenta Poincy au directeur de la nouvelle exploitation agricole.

— Chauffez-le, dit-il tout bas ; il a des capitaux et de la bonne volonté.

Le directeur fit un signe d'intelligence et vint s'asseoir entre les deux amis. Il leur développa les avantages de son entreprise avec une éloquence qui éblouit les deux jeunes gens. A l'en croire, elle devait changer le système d'agriculture adopté jusqu'à nos jours, et faire la fortune des actionnaires. Il s'engageait à naturaliser en France des plantes exotiques et à utiliser jusqu'aux poils de ses chevaux.

Joseph, persuadé par ses promesses, souscrivit immédiatement vingt actions.

On passa enfin dans la salle à manger. Poincy et Riaut furent éblouis par le luxe du service ; la table était couverte d'objets qu'ils voyaient pour la pre-

mière fois et dont ils ignoraient l'usage. Heureusement que les invités ne prirent point garde à l'embarras des deux amis.

La conversation était devenue générale; elle s'échauffa insensiblement, et vers la fin du repas le champagne avait disposé tous les convives à une franchise bruyante.

— Comment vont les actions industrielles, Bertaut? demanda Ernest de Mercourt; as-tu quelques bonnes affaires en train?

— Je viens d'acheter deux cents coupons de bitume-Deroz, à soixante pour cent au-dessous du pair, dit l'agent de change; Stival et Brémont en ont acheté chacun autant; nous allons nous entendre pour simuler des ventes réciproques à des prix croissants, de manière à ramener les actions au taux d'émission.

— Et alors vous les vendrez avec quarante pour cent de bénéfice, reprit de Mercourt?

— A des pères de famille qui cherthent un placement pour leurs économies, continua Bertaut.

— Et qui en seront pour leur argent.

— A moins qu'ils ne trouvent le moyen de convertir leur bitume en or.

Tous les convives éclatèrent de rire.

— Vous êtes de véritables coupeurs de bourses, dit Henri de Servy en tendant son verre à Bertaut.

— Nous payons patente pour cela, répondit l'agent de change. La spéculation, Messieurs, est comme la politique, et Louis XI eût été le plus grand boursier de notre époque, lui qui disait : *Qui nescit dissimulare, nescit regnare ;* traduisez pour les gens d'affaires : *Qui ne sait mentir ne pourra s'enrichir.*

— A propos de mentir, reprit de Servy qui se tourna vers Lambel, tu n'écris donc plus rien dans les journaux ?

— J'achève quelque chose contre le poëme de Bambert, répondit Armand.

— Le poëme de Bambert ?... Mais il n'est point encore imprimé.

— N'importe, je fais mon article d'avance.

— Il est homme à te demander raison.

— C'est ce que je cherche. Il y a longtemps que j'ai envie d'en finir avec ce petit poëte de poche qui

promène ses élégies dans tous les salons et occupe nos plus jolies femmes ; mais comme il est fort adroit au pistolet, je veux avoir le choix des armes.

— Ainsi tu le tueras, dit tranquillement de Sivry en se versant à boire ; au fait, c'est un drôle, il a prétendu que lord Seymour avait de plus beaux chevaux que moi. Que la terre lui soit légère, je ne ferai point son oraison funèbre.

Paul et Joseph avaient jusqu'alors tout écouté sans rien dire. Cette rouerie joyeuse et cette élégante cruauté leur causaient une surprise mêlée d'épouvante. Le vice ne leur avait encore apparu que grossier ou ridicule ; ils ne lui connaissaient point cette forme froidement polie. Ils se demandèrent si c'était bien là les *viveurs* d'élite qu'on leur avait cités pour modèle.

Je préfère encore Galuchon à ce méchant spadassin, dit tout bas Riaut en désignant Armand Lambel.

— Et moi, ajouta Poincy, j'aimerais mieux avoir affaire à l'égoïste Godard qu'à notre aigrefin d'agent de change.

— Je crois que tu peux prendre le deuil de tes vingt mille francs.

— J'en ai peur.

On avait quitté la table; de Mercourt proposa de se rendre au théâtre, et Bertaut fit monter ses deux hôtes dans sa calèche.

Lorsqu'ils arrivèrent le spectacle était commencé.

— Tiens, dit Lambel, Saint-Clair est donc rétabli ? le voilà en scène.

— Saint-Clair, répéta de Mercourt ; je vous avertis, Messieurs, qu'il y a entre nous guerre à mort

— Pourquoi donc ?

— Une affaire de cœur.

— Il t'a supplanté, s'écria Lambel ; il faut te venger, cher !

— Comment ?

— Si nous le faisions siffler ?

— Au fait, il n'est pas en train aujourd'hui, essayons.

L'acteur, qu'ils avaient désigné sous le nom de Saint-Clair, avait été longtemps un des plus célèbres de Paris ; mais, par un de ces caprices trop fréquents au théâtre, l'admiration de la foule s'était, depuis peu, portée sur un débutant, et Saint-Clair voyait sa réputation décroître chaque jour. Tombé

malade par suite du chagrin que lui avait causé cette défaveur inattendue, il reparaissait ce jour-là après une absence de plusieurs mois, et il était aisé de voir que cette réapparition avait pour lui toutes les angoisses d'un début. Aussi, soit que la maladie l'eût affaibli, soit que l'émotion lui enlevât sa puissance ordinaire, on sentait dans son jeu une sorte de langueur embarrassée.

De Mercourt et ses amis saisirent toutes les occasions de le faire remarquer au public par leurs gestes. Un sourd murmure s'éleva bientôt dans la salle; Saint-Clair troublé voulut retrouver les élans qui assuraient naguère son succès; mais sa froideur devint de l'exagération. Alors le murmure grossit, mêlé de ricanements; l'acteur éperdu s'arrêta : des sifflets se firent entendre! De Mercourt battait des mains en éclatant de rire.

— Les voilà lancés maintenant, dit-il; que Saint-Clair se tire de là.

— Voyez comme il est pâle! s'écria Paul qui s'était levé ému de pitié.

— Ruse de comédien, répondit de Servy; il a essuyé son rouge.

— Mais il ne peut se soutenir.

— C'est un moyen d'attendrir le public · il veut qu'on l'applaudisse.

— Regardez, il va tomber !

Saint-Clair venait en effet de s'évanouir dans les bras de ses camarades qui furent obligés de l'emporter.

— C'est un homme que vous avez tué ! dit Joseph ému et indigné.

— Laissez donc, répondit de Mercourt ; ces gens-là sont habitués aux humiliations.

Et se tournant vers Bertaut :

— Allons finir la nuit chez Fillimore, dit-il, il y aura *medianoche*, et nous y trouverons des amis.

En sortant du théâtre, Paul et Joseph s'esquivèrent dans la foule et regagnèrent leur hôtel. Ils se couchèrent sans se parler ; tous deux avaient le cœur trop plein.

Le lendemain Joseph apprit, en lisant le journal, que Saint-Clair s'était tué dans la nuit.

Il se laissa tomber sur une chaise avec une exclamation de douleur.

— J'en étais sûr, dit-il ; hier ils l'avaient frappé au cœur.

Les deux amis restèrent quelque temps assis vis-à-vis l'un de l'autre dans une sorte de stupeur désolée.

— C'est fini, s'écria tout à coup Paul en se levant brusquement ; les gens qui s'amusent se ressemblent tous, qu'ils soient ouvriers, bourgeois ou grands seigneurs ; ce sont des égoïstes qui mettraient le feu à Paris pour allumer leur cigare.

— Oui, dit Joseph en secouant la tête ; il n'y a sur la terre qu'une certaine somme de plaisir, et ceux qui en veulent toujours sont obligés de voler la part des autres. Quand on demande de la distraction à tout prix, il faut bien faire bon marché de la pitié et du devoir. L'oisiveté crée dans l'existence un vide si grand que l'on n'a point trop de tous les vices pour le remplir ; les hommes ne sont alors pour nous qu'un jeu de dés dont nous nous amusons. Avec un peu de prévoyance, nous aurions dû deviner cela, Paul ; le monde est trop pauvre en joies innocentes pour occuper toutes nos journées,

et Dieu nous a donné le travail bien moins comme un joug que comme un secours.

— Tu as raison, dit Paul; retournons à Rennes et reprenons la blouse d'imprimeur.

— Non, dit Joseph; tant que nous n'avons eu que nos bras, nous n'étions obligés qu'au travail de l'ouvrier; mais aujourd'hui nous possédons une fortune qui doit être employée, comme nos autres facultés, au profit de tous. M. Prosvost cherche depuis longtemps un acquéreur pour son imprimerie; achetons-la, et tâchons d'être heureux par notre travail et le bonheur des autres.

— Partons! s'écria Paul en se jetant dans les bras de son ami; et quand nous entendrons les travailleurs envier le sort des gens qui ne font rien, nous leur raconterons notre histoire. Ils sauront que le plaisir est comme le meilleur vin, qui restaure lorsqu'on en boit à petits coups, mais qui abrutit ceux qui en abusent.

LA SAINT-SYLVESTRE.

I

Au pied des montagnes qui séparent la Bavière des Etats de Weimar se trouve une petite ville nommé Hoff, qui domine une partie des vallées arrosées par le Mayn. Placée loin des routes fréquentées, l'humble cité a conservé ses antiques coutumes, et l'on y trouve encore cette naïveté grave, en partie effacée dans le reste de l'Allemagne. Aussi a-t-on coutume d'appeler Hoff *la Vieille Tribu.*

Là vivait, il y a quelques années, un étranger nommé Loffen. On le disait né en Bohême, et il avait autrefois servi dans les armées autrichiennes avec le grade de major. Mais la paix de 1815 l'avait fait réformer, et il était alors arrivé à Hoff avec une enfant appelée Dorothée, qui était devenue depuis une belle jeune fille.

Le major Loffen était un homme instruit, courageux, et capable de tous les dévouements. Par malheur, la violence de son caractère avait troublé toute sa vie et arrêté son avancement dans l'armée. La plus légère contradiction le jetait dans des emportements qu'il regrettait plus tard, mais que la honte et l'orgueil l'empêchaient de désavouer. Il avait perdu successivement ses meilleurs amis et ses plus sûrs protecteurs.

Cependant, ce que n'avaient pu les conseils ni les reproches, le temps finit par le faire. Cette espèce de bouillonnement intérieur qui s'épanchait en subites colères, malgré toutes les résolutions du major, s'apaisa peu à peu; le sang circula dans ses veines plus lentement, l'expérience rendit son esprit moins prompt à condamner les autres, et il put en-

tendre sans trop d'impatience une opinion contraire à la sienne.

La paternité acheva cette conversion. Dompté par les grâces enfantines de Dorothée, le lion se fit homme; et celui qui avait résisté trente ans à ses amis et à ses ennemis devint insensiblement l'esclave soumis d'une jeune fille.

Loffen n'était donc plus la continuation de lui-même, mais un homme tout nouveau. A peine si quelques irritations passagères rappelaient, de temps en temps, le passé. C'était comme un orage apaisé dont on entend seulement au loin quelques rumeurs étouffées.

Du reste, un grand changement se préparait dans la position du major; sa fille allait se marier. Elle épousait un jeune inspecteur forestier, William Munster, qu'elle avait connu dès son arrivée à Hoff, et avec lequel elle avait grandi.

Le jeune homme était renfermé avec son beau-père, et achevait de tout régler pour cette prochaine union.

— Ainsi, c'est convenu, dit-il en repoussant des comptes que lui avait présentés M. de Loffen, et

sur lesquels il n'avait même pas jeté les yeux ; nous prendrons la maison du bord de l'eau.

— Puisqu'elle plaît à Dorothée, répliqua le major.

— Puis nous y serons plus à l'aise qu'ici.

Loffen soupira.

— Ce déplacement vous contrarie-t-il ? demanda vivement William ; ah ! s'il en est ainsi, restons.

— Non, mon fils, reprit le vieux soldat, en posant sa main sur celle du forestier, je ne regrette point cette demeure.

— Que regrettez-vous donc, alors ? Depuis quelques jours je vous vois triste... Ah ! ne me cachez rien, mon père ! Aurais-je fait quelque chose dont vous soyez mécontent ?

— Nullement, nullement, cher enfant ; mais ce mariage, vois-tu, me rappelle tant de souvenirs !... Puis, je suis jaloux de toi.

— Que dites-vous ? s'écria le forestier.

— Jaloux, reprit le major en souriant, car tu va devenir le principal attachement de Dorothée. Oh ! ne t'en défends pas ! cela doit être, et je suis loin de m'en plaindre. Mais l'habitude m'a rendu égoïste,

vois-tu. Jusqu'à présent j'avais été le seul objet des soins de ma fille, elle n'avait que moi à aimer et à distraire ; maintenant son temps et son affection vont se trouver partagés, je ne pourrai l'avoir toujours à mes côtés, et les heures de solitude m'épouvantent.

— Vos craintes ont été devinées par Dorothée, dit le forestier ; l'autre jour elle me les communiquait avec des larmes dans les yeux.

— Que dis-tu? interrompit Loffen ; ah ! je cacherai ma tristesse alors ; je ne veux point troubler le bonheur de Dorothée. Ne lui parle jamais de ce que je t'ai dit, William ; c'est une faiblesse de vieillard, une folie. Ne vivrai-je pas près de vous? ne nous verrai-je pas tous les jours? Ce ne sont que de nouvelles habitudes à prendre ; je les prendrai.

William ne répondit rien, et il y eut un silence. Enfin, jetant au major un regard dérobé :

— Il y aurait un moyen de prévenir l'isolement que vous craignez, dit-il en hésitant.

— Lequel?

— Une personne, qui vous a été chère, habite Egra...

— Assez ! assez, William ! interrompit le major en se levant brusquement ; Dorothée a dû vous dire ce que je lui avais répondu à cet égard. Il ne faut pas remuer la cendre des affections détruites... Ne me parlez jamais de ce sujet, William ; je vous en prie comme ami, et, comme père, je l'exige.

Munster s'inclina d'un air affligé, et Loffen sortit.

Or la personne qui habitait Egra, et à laquelle le forestier avait fait allusion, n'était autre que la mère de Dorothée. Mariée fort jeune au major qu'elle aimait, elle avait d'abord trouvé mille joies dans cette union ; mais peu à peu le caractère de Loffen avait altéré ce bonheur. Charlotte, fière et susceptible, n'avait pu souffrir des emportements qui lui semblaient injurieux. Loin de ménager son mari, elle l'avait irrité par la résistance, les reproches et le mécontentement ; l'aigreur était allée toujours croissant, jusqu'à ce que la froideur eût pris la place de l'affection. Alors chacun d'eux avait gardé le silence, entassant les souffrances dans son cœur et les laissant s'aigrir l'une par l'autre. Enfin l'excès de la douleur avait amené une rupture violente. Charlotte était partie pour Egra où elle

avait des parents, et Loffen était venu habiter Hoff avec sa fille.

Mais la séparation ne semblait point avoir adouci son irritation. Soit que le souvenir de Charlotte lui rappelât des torts dont il rougissait, soit plutôt qu'il conservât contre elle son ressentiment, il évitait tout ce qui pouvait lui rappeler la mère de Dorothée. Son portrait, qui lui était resté, avait été recouvert d'une toile et relégué dans un cabinet obscur; son piano, fermé avec soin, était à demi caché au fond d'une chambre inhabitée; il avait même exigé que Dorothée étudiât la harpe, comme s'il eût craint une réminiscence du passé. Aussi toutes les tentatives de la jeune fille pour combattre cette espèce de haine avaient-elles été jusqu'alors inutiles : mais c'était un de ces cœurs auxquels la bonté donne du courage, et qui ne se lassent jamais d'essayer le bien.

II

Cependant le jour fixé pour le mariage était

arrivé. La bénédiction nuptiale ne devait avoir lieu qu'après minuit au temple protestant; mais les amis et les voisins du major avaient été invités à se réunir plus tôt pour le repas de noce.

Ils arrivèrent avant la chute du jour, et furent reçus par les deux fiancés. Lorsqu'ils se trouvèrent rassemblés Loffen voulut les quitter pour s'assurer que tous les ordres avaient été donnés; Dorothée s'y opposa.

— Mille pardons, mon père, dit-elle, en se suspendant à son cou; mais je vous défends de nous quitter.

— Et pourquoi cela? demanda le major en souriant.

— Parce que vous n'avez point aujourd'hui le droit de commander ici.

— Comment?

— Je suis seule maîtresse.

— Elle a raison! s'écria en riant le conseiller Hotman.

— Mais je ne comprends pas...

— C'est aujourd'hui la Saint-Sylvestre.

— Par le ciel ! je l'avais oublié ! s'écria Loffen.

— C'est la Saint-Sylvestre ! répétèrent toutes les voix ; vous n'êtes point le maître chez vous, major.

La Saint-Sylvestre, qui est dans toute la Bavière une époque de réjouissance, se célèbre en effet à Hoff d'une façon particulière. Un antique usage veut que l'ordre établi dans les familles soit renversé ce jour-là, et que l'autorité, exercée par les parents, passe tout entière aux mains des enfants. C'est une sorte de transformation chrétienne de ces saturnales de Rome, où les esclaves recouvraient pour quelques heures la liberté, et se faisaient servir, à leur tour, par les maîtres.

Le major, qui s'était toujours scrupuleusement conformé à la vieille coutume, répondit en souriant à sa fille qu'il lui laissait, ainsi qu'à William, la direction de toutes choses.

— Ainsi, dit Dorothée, il est bien entendu que vous vous soumettez aux lois de la Saint-Sylvestre ?

— Sans doute, répondit Loffen.

— Et vous vous engagez sur l'honneur à ac-

cepter tout le jour vos enfants pour seigneurs

— J'y engage mon honneur ; mais nous verrons comment vous userez du pouvoir.

— Nos amis en seront juges, dit Dorothée en se tournant vers les invités ; j'aurai, du reste, une conseillère.

— Qui donc?

— Une dame dont j'ai fait connaissance à mon dernier voyage chez le président.

— Vous ne m'aviez point parlé...

— Non, mais elle est arrivée ce matin à Hoff, le hasard m'a fait la rencontrer comme je revenais du temple, et je l'ai invitée.

— Sans me prévenir! dit le major étonné.

— C'est la Saint-Sylvestre, mon père, objecta Dorothée.

Loffen ne put retenir un geste de mécontentement.

— Et pourrai-je savoir, au moins, le nom de cette inconnue? dit-il.

— La voici, interrompit William.

Dorothée et lui sortirent en courant pour aller à sa rencontre. Le major, qui était assis près d'une

fenêtre, se leva vivement, se pencha au balcon... et reconnut Charlotte.

Il serait difficile d'exprimer ce qui se passa dans l'âme de Loffen à cette vue. Ce fut d'abord un mélange de surprise, de trouble et de colère ; mais ce dernier sentiment finit par prendre le dessus. Il était évident que tout avait été préparé entre Dorothée et sa mère : c'était une réconciliation que l'on voulait, sans doute; et, pour la lui imposer, on avait compté sur son étonnement, sur son embarras, sur sa faiblesse peut-être... Cette dernière idée le révolta. L'âge n'avait point tellement calmé cette âme que le dépit ne pût s'y transformer facilement en indignation. Son premier mouvement fut de repousser la mère et la fille, et de se renfermer dans son appartement ; mais la présence des invités le retint.

Il était debout à la même place, balançant encore sur ce qu'il devait faire, lorsque Charlotte parut, conduite par William et par Dorothée. Son regard rencontra en entrant celui du major, et elle recula.

— Je vous présente madame de Nugel, mon père, dit Dorothée sans oser lever les yeux.

Loffen fit un mouvement.

— Pardon d'avoir osé... venir... balbutia Charlotte... J'aurais dû... vous prévenir.

— M. le major n'a pas besoin d'être averti pour bien recevoir ses hôtes, fit observer William avec intention.

— C'est moi, d'ailleurs, qui l'ai voulu, reprit Dorothée, et j'en avais le droit...

Son père lui jeta un regard sévère.

— C'est aujourd'hui la Saint-Sylvestre, continua la jeune fille.

Les invités s'étaient approchés; le major comprit qu'il devait cacher son dépit. S'inclinant donc légèrement:

— Ma fille a raison, Madame, dit-il avec roideur; elle est ici souveraine maîtresse aujourd'hui, et c'est elle seule qui vous reçoit.

— Alors, à table! dit William.

Chaque invité prit le bras d'une dame, et le major, qui demeura seul avec madame de Nugel, fut forcé de lui offrir la main.

Mais en passant par le salon de musique pour se rendre à la salle à manger, il aperçut tout le monde

arrêté devant une grande toile nouvellement suspendue au mur : c'était le portrait, relégué jusqu'alors dans le cabinet noir, et qui représentait Charlotte dans tout l'éclat de sa jeunesse.

— Qui a mis là ce tableau ? s'écria le major, dont les yeux étincelèrent.

— Moi, répondit doucement Dorothée.

— Et qui vous avait permis ?...

— Personne, mon père... Mais c'est la Saint-Sylvestre.

— C'est juste, s'écrièrent tous les convives en riant ; c'est la Saint-Sylvestre.

Loffen se mordit les lèvres.

— Ne craignez rien, Monsieur, dit madame de Nugel tout bas ; ce portrait me représente jeune, belle, heureuse... vous voyez que nul ne m'a reconnue.

Le major ne répondit rien. On passa dans la salle à manger, et tout le monde prit place à table.

Loffen se trouva assis près de madame de Nugel, à qui Dorothée avait cédé ses fonctions, et qui devait faire les honneurs du dîner. Le major s'était décidé à éviter un scandale, mais non à cacher

son mécontentement ; il le montra même avec d'autant plus d'affectation, qu'il se sentait, au fond du cœur, moins irrité qu'il ne l'eût voulu. Il avait beau se répéter qu'il était le jouet d'un complot arrangé entre Charlotte et sa fille, intéresser son honneur à le rendre inutile, et s'exciter tout bas à l'indignation, une sorte d'indulgence attendrie le gagnait malgré lui ; c'était la première fois qu'il se trouvait trop patient et trop doux !

Il se décida à garder au moins un silence qui pût témoigner de son déplaisir. Madame de Nugel n'essaya point de l'interrompre ; mais le major ne put échapper à ses soins muets. Quoi qu'il fît, tous ses besoins étaient prévenus, tous ses désirs satisfaits ; les mets et les vins qu'il préférait lui étaient seuls offerts, car Charlotte n'avait oublié aucun de ses goûts. Pour la première fois enfin, depuis quinze années, il retrouva autour de lui cette surveillance expérimentée et sans distractions de la femme qui a partagé notre vie, et que ne peut remplacer la fille la plus tendre.

Le repas achevé, toute la compagnie passa au salon de musique. Loffen s'aperçut alors que le

piano avait été descendu comme le portrait ; il était ouvert, et l'on avait dressé, à côté, le pupitre du major. Dorothée vint elle-même lui apporter son violon, en lui rappelant qu'il avait promis de se faire entendre. Loffen jeta un regard vers madame de Nugel qui s'était approchée du piano, et voulut refuser ; mais le conseiller Hotman le somma d'obéir en lui criant que c'était la Saint-Sylvestre : il fallut donc céder.

Le morceau choisi par Dorothée était un des duos que son père avait joués le plus souvent autrefois avec Chárlotte. Celle-ci se rappelait encore les nuances et le mouvement que le major donnait à ce morceau ; aussi fut-il exécuté avec un élan merveilleux. Ceux qui connaissaient le talent de Loffen ne lui avaient jamais trouvé cette précision, ce charme et cette puissance. On eût dit que les deux instruments s'entendaient. Lorsqu'ils se turent, toutes les auditeurs applaudirent avec transport, et le conseiller Hotman courut aux exécutants.

— Il faut que vous soyez une seule âme dans deux corps, dit-il, pour mettre cette har-

monie dans l'expression d'un même sentiment !

Loffen et madame de Nugel saluèrent avec embarras.

— Ah ! vous êtes faits pour vous entendre, ajouta l'enthousiaste mélomane en leur serrant la main ; la musique est comme une émanation des cœurs ; et jouer d'accord à ce point, c'est presque s'aimer !

Madame de Nugel sourit en rougissant, et voulut quitter le piano ; mais Dorothée la supplia de faire entendre un des vieux airs allemands qu'elle chantait si bien. Après un peu de résistance, elle e rassit, et commença la vieille ballade de *la Rose bleue*.

A mesure que madame de Nugel chantait, tous les ressentiments du major semblaient s'apaiser, et une indicible émotion s'emparait de lui. Ce chant, il l'avait entendu la première fois qu'il avait vu Charlotte ; et plus tard, aux jours de leur union, elle le lui avait répété mille fois. La voix de madame de Nugel agissait sur lui comme celle d'une fée, et rebâtissait tout l'édifice écroulé de son bonheur. En l'écoutant, il croyait voir encore

cette petite maison entourée de vignes qu'ils avaient habitée ensemble à Prague, ce jardin avec son berceau de clématites et ses bordures de violettes. Il se croyait redevenu jeune, confiant, joyeux. C'était comme une évocation de tout ce qu'il y avait eu de tendre et d'heureux dans son passé.

Madame de Nugel avait déjà quitté le piano depuis longtemps qu'il était encore à la même place, les bras croisés et la tête baissée. Il fut arraché à sa rêverie par la voix de William qui lui annonçait que minuit venait de sonner. Il prit le bras de madame de Nugel, sans observation cette fois, et se dirigea vers le temple avec tous les invités.

III

Il y a dans l'acte solennel qui lie à jamais deux êtres sur la terre et qui les destine à vivre l'un pour l'autre, un caractère religieux qui remue tous les cœurs ; mais c'est surtout pour un père que la bénédiction nuptiale a quelque chose de

grave et de touchant. C'est comme une abdication de tous ses droits sur l'enfant qu'il a élevé, et dont il confie désormais le bonheur à un autre.

Les émotions que le major venait d'éprouver l'avaient particulièrement disposé à l'attendrissement ; aussi ne put-il retenir ses larmes lorsqu'il entendit le ministre prononcer la formule consacrée qui donnait sa fille à William. Par un mouvement involontaire ses regards allèrent chercher ceux de madame de Nugel : elle avait caché sa tête dans ses mains et sanglotait tout bas.

Cette communauté d'émotions acheva de dissiper tout ce qu'il pouvait y avoir encore de ressentiment dans l'âme du major.

— Après tout, pensa-t-il, c'est sa mère.

Cette idée l'attendrit. Sa mère !... et elle était là, comme une étrangère, sous un faux nom !... Sa mère ! et sa présence n'était pas même une joie pure et complète pour Dorothée ; car elle lui rappelait que les nœuds les plus saints pouvaient se briser, que tout le bonheur rêvé par elle et par William pouvait aboutir à l'isolement et à la haine ! Le major se sentit le cœur oppressé comme d'un

remords, et quand sa fille se leva, tenant la main du forestier, il baissa les yeux pour éviter son regard.

Cependant on sortit du temple ; les invités prirent congé, et, après avoir embrassé les deux nouveaux époux, chacun regagna son logis.

Dorothée avait posé son bras sur celui de son père, William prit celui de madame de Nugel, et tous quatre arrivèrent chez le major.

Ils trouvèrent encore le salon illuminé, le piano ouvert, le violon suspendu au pupitre, et le portrait qui semblait sourire à ces signes de fête.

Madame de Nugel s'avança alors vers le major ; elle était pâle, et sa voix tremblait.

— Voici l'heure de nous séparer, dit-elle ; adieu et merci, Monsieur, de m'avoir laissé franchir votre seuil. Ne croyez point, surtout, que j'aie voulu vousaffliger par ma présence. Si je suis venue, c'es que je n'ai pu résister aux prières de cette enfant. J'ai voulu qu'elle ne se présentât point à l'autel en orpheline, et que dans le moment le plus solennel de la vie elle nous trouvât au moins tous deux près d'elle pour la bénir. Pardonnez-moi donc de m'être

présentée sans que vous l'ayez permis, et d'avoir mis à profit l'autorité d'un jour accordée à cette enfant. La Saint-Sylvestre est achevée, Monsieur ; vous allez redevenir le maître, et rentrer en possession de l'isolement qui vous plaît.

A ces mots elle se tourna vers Dorothée et William, et les serrant dans ses bras avec des sanglots :

— Adieu, dit-elle, ô vous qui m'aimez encore et que je ne verrai plus ! J'emporte le souvenir de cette journée comme une consolation pour tout mon avenir... mais vous, tâchez de l'oublier. Refermez ce piano qui n'avait point été ouvert depuis si longtemps, recouvrez ce portrait et tout le passé avec lui ; car le jour de la Saint-Sylvestre est achevé.

A ces mots, elle s'arracha des bras des jeunes mariés, et s'avança en chancelant vers la porte ; mais le major, qui venait de la refermer, se tenait debout sur le seuil, pâle et tremblant. Leurs yeux se rencontrèrent, et tout un passé de querelles et de douleur fut pardonné dans ce regard.

— Charlotte... murmura Loffen en ouvrant ses bras.

— Lucien... répondit madame de Nugel.

Et elle se laissa aller sur son cœur.

Enfin, après un long embrassement le major se dégagea doucement, et, posant ses deux mains sur les fronts de Dorothée et de William, qui étaient tombés à genoux près de lui.

— Bénis soient les enfants, dit-il avec reconnaissance, car ils ont été plus sages que les parents! Reste ici la maîtresse, Dorothée; tu nous as rendu le bonheur, et je veux que désormais ce soit toujours la Saint-Sylvestre.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

Poissy. — Typographie Arbieu.

